
VITT. EMANUELE II


HELENÆ AUGUSTÆ DUCISSÆ
EX LIBRIS
LEGATORIA
Palazzo Giuseppe
Università 3 Napoli

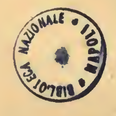




DERNIÈRES CHANSONS

DE

P. J. DE BÉRANGER



PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 47100

DERNIÈRES CHANSONS

DE

P. J. DE BÉRANGER

— 1834 A 1851 —

AVEC

DES NOTES DE BÉRANGER

SUR SES ANCIENNES CHANSONS



PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



PRÉFACE

POUR

MES DERNIÈRES CHANSONS

Voici les chansons de ma vieillesse : le nombre en augmentera peu, je crois, d'ici au jour de leur publication, qui n'aura lieu qu'après ma mort, si toutefois mon éditeur, dont elles sont la propriété, prévoit pour elles un favorable accueil. Je l'espère : ceux qui ont conservé mes autres volumes ne seront sans doute pas fâchés de compléter une œuvre en vers devenue, d'année en année, de chanson en chanson, la peinture à peu près exacte de la vie entière de son auteur.

En donnant mon cinquième volume *, j'annonçai

* Les cinq volumes dont parle Béranger sont les publications de 1815, 1821, 1825, 1828, 1833. (*Note de l'Éditeur.*)

mon intention de ne plus publier de vers. Malgré tout ce qu'ont pu me dire d'excellents amis, et même plusieurs des oracles de notre littérature, dont la bienveillance m'a si souvent engagé à faire imprimer ce dernier volume, il ne m'a pas coûté de tenir parole et de le garder en portefeuille.

De bonne heure je me suis défendu du bruit, si contraire à mon humeur et à mes goûts. Certes, je n'aurais pas quitté tout à coup la carrière des lettres, s'il était donné à l'écrivain de faire deux parts de sa vie : au public ses ouvrages; à lui sa personne. J'aurais voulu pouvoir dire presque comme Sosie : Un *moi* se promène dans la rue, où on le chante, où on l'applaudit; et l'autre *moi* le voit et l'entend de sa fenêtre, sans être reconnu ni salué des passants. Mais cela n'est guère possible, quand on se fait le champion des intérêts populaires, à une époque où la politique passe chaque jour en revue ses bataillons et donne le besoin de se connaître aux soldats comme aux chefs.

Puis, nous vivons sous un régime de grande publicité : de ses immenses avantages doivent résulter quelques inconvénients. Chacun prend droit, par exemple, d'imprimer vos lettres sans votre assentiment. On fait de mémoire, ou même sans vous avoir vu, votre portrait et votre buste, pour les livrer en étalage aux regards des badauds. Enfin, avez-vous un journaliste pour ami, celui-ci, trouvant en vous matière à feuilletons, vous dépèce en colonnes et vous vend à tant la ligne. Si bien que la personne du pauvre auteur, sa vie

intime, ses plus douces habitudes, arrivent en peu de temps à la connaissance des oisifs. Eût-on pris, comme je l'ai fait dès le commencement de ma réputation, la précaution d'éviter les spectacles, les réunions nombreuses, grâce à ces révélations multipliées, plus de promenades assez retirées pour n'y pas rencontrer quelque doigt indiscret qui vous désigne à des regards curieux : votre renom est depuis longtemps évanoui que le doigt perfide vous poursuit encore.

Après leur génie, ce que j'ai le plus envié aux grands écrivains du siècle de Louis XIV, c'est l'espèce d'obscurité dont put s'envelopper leur modeste existence; ne se faisant pas du bruit de leur nom un besoin de chaque instant, ils savaient vivre dans le silence qui chez nous succède si vite aux applaudissements. L'un d'eux, était-il mari ou père, voyait sans surprise sa femme et ses enfants ignorer jusqu'aux titres de ses ouvrages; la vie de plusieurs de ces grands hommes fut tellement obscure, qu'à peine a-t-il été possible de leur composer des notices historiques de plus de vingt lignes, au grand déplaisir des marchands de biographies.

Cette manière de voir, qu'on n'en fasse pas honneur à la philosophie : je ne la dois qu'à mon amour de l'indépendance. Elle fera comprendre qu'il y a eu du bonheur pour moi à cesser, depuis 1833, d'occuper de moi le public. A ce sujet, et sous le rapport politique, quelques personnes m'ont blâmé, attaqué même; j'ai entendu traiter mon silence de félonie. Je ne sais si des gens qui n'avaient pu se faire acheter n'ont pas été

jusqu'à dire que je m'étais vendu. A de si plaisantes accusations j'aurais rougi de répondre. Mais à la jeunesse qui m'a comblé de témoignages de sympathie, et dont la bienveillance enthousiaste eût volontiers considéré le silence du chansonnier comme Mirabeau celui de Sieyès, j'ai dû expliquer les motifs de ma conduite, et l'âge me fournissait déjà une excuse suffisante. Mes raisons se trouvent d'ailleurs exposées dans des correspondances particulières ; je me contenterai d'en rapporter ici quelques-unes, en faisant observer que je vais parler uniquement de la chanson politique.

Certains hommes de vertu austère dussent-ils m'en savoir mauvais gré, je veux confesser d'abord que la divergence des opinions ne parvient pas seule à effacer en moi d'anciennes affections, ni seule à m'empêcher d'en éprouver de nouvelles. J'ai donc presque toujours eu, depuis 1830, des amis au banc des ministres, que leur nombreux entourage m'a empêché de fréquenter comme je le faisais au temps qui, pour eux et pour moi, fut le meilleur sans doute.

Je manquerais à un devoir si je n'ajoutais que, devenus puissants, ces amis m'ont souvent aidé à rendre des services, moyen le plus sûr de m'attacher par la reconnaissance. Ce sentiment, si naturel en moi, ne m'eût pourtant pas empêché d'attaquer les actes qui m'ont paru répréhensibles ; mais la difficulté eût été de refaire et de redire en chanson presque tout ce que j'avais dit et fait sous le dernier gouvernement. Nos hommes d'État ne se piquent guère d'invention et vi-

vent de plagiats : les abus et les fautes se renouvellent, se succèdent et se perpétuent chez nous avec une merveilleuse facilité ; aussi les sifflets s'usent-ils à la peine, et je défierais la plus heureuse imagination de suffire plus de quinze ans aux cadres, aux refrains, aux vers grands et petits que l'opposition attend d'un chansonnier. L'esprit le plus fécond n'a qu'un certain nombre de formes à appliquer à la pensée, qui est l'étoffe de tout le monde. Les miennes étaient épuisées, ou peu s'en fallait : à de plus jeunes donc de tenter l'aventure.

Mais une raison non moins puissante m'a décidé au parti que j'ai cru devoir prendre.

La chanson politique est, sans doute, une arme redoutable, mais la pointe s'en émousse vite et ne se retrempe que dans le repos. Tous les moments ne lui sont pas également bons, et, pour qu'elle intervienne à point, il faut qu'elle ait à choisir entre deux camps bien distincts ou entre des passions fortes. La Ligue et la Fronde l'ont prouvé de reste. Après les noëls contre la cour de Louis XV et Louis XVI, au commencement de notre immortelle Révolution, en présence des étrangers et du royalisme en armes, elle produisit des refrains de colère et de triomphe. Le Directoire ressembla trop à une anarchie, surtout vers sa fin, pour n'avoir pas été en butte à quelques-uns de ses traits. Avec toutes les factions, la chanson fut contrainte de se taire sous l'Empire, et elle ne put même alors être louangeuse sans un *visa* de la police. Les héros ne sont pas ceux qui

la redoutent le moins. Voyez comment Turenne la traitait dans la personne de Bussy-Rabutin, exilé plus tard par Louis XIV pour d'assez médiocres couplets. Ce n'est pas à moi de dire combien les deux règnes de la Restauration lui furent favorables, en dépit des juges et des geôliers. A la chute de la branche aînée des Bourbons, je prédis que la chanson arrivait à un temps de repos.

En effet, bientôt les opinions diverses s'enhardissent à lever l'étendard de l'opposition et se prêtent même une mutuelle assistance, ce qui est toujours une preuve de prétentions aventurées et de faibles convictions, au moins de la part des chefs. Aussi chaque parti ne tarde-t-il pas à se fractionner, et de l'impuissance qui en résulte naît la déconsidération. Ajoutons que le peuple, instruit par le spectacle de nos mesquines ambitions, détrompé sur le compte de la plupart de ceux dont il s'était fait des idoles, le vrai peuple, celui pour qui et avec qui j'ai chanté, condamné à ne plus croire à rien, à ne plus aimer rien, se tient en dehors des évolutions de la politique, comme un jury impartial, appelé à prononcer souverainement un jour sur les longs débats de notre époque avocassière et cupide.

Dans un tel état de choses, où la chanson peut-elle prendre son point d'appui? Qui peut-elle satisfaire? Comment former ce chorus général nécessaire à la propagation de ses refrains? A peine a-t-on daigné remarquer de jeunes talents qui se sont jetés dans cette mêlée avec provision de graves et de joyeux couplets.

Malgré le mérite de leurs œuvres et de leurs efforts, aucun n'a obtenu les encouragements que les partis ont l'habitude de prodiguer à leurs coryphées; bonne fortune qui contribua tant à ma réputation.

A ces causes de mon silence j'oserai ajouter une réflexion d'un ordre plus élevé.

Nous ne devons jamais l'oublier : la gloire de la France est d'avoir fait non-seulement une grande révolution politique, mais une immense révolution sociale. 89 a créé de nouveaux éléments de civilisation, et leur coordination, jusqu'à présent trop négligée par nos gouvernants, copistes du passé, est devenue l'œuvre indispensable. Elle appelle plutôt, je le crois, le concours de la science et de la philosophie (j'entends la véritable philosophie, qui n'est ni la psychologie, ni l'idéologie, ni l'éclectisme, etc., etc.) que celui des belles-lettres et des beaux-arts. Ceux-ci doivent attendre que le grand problème soit résolu, c'est-à-dire que l'ordre dans l'égalité règne enfin, pour s'utiliser au service d'une phase nouvelle de civilisation. Quel accueil recevrait un chansonnier qui, sur des airs de ponts-neufs, réclamerait l'organisation de la démocratie, cette œuvre si importante qui reste toujours à faire et à laquelle les républicains mêmes ne semblent pas penser?

Le poëte erre aujourd'hui à l'aventure, au milieu des essais de constructions et des ruines amoncelées : qu'il abandonne donc l'arène aux doctes et aux sages qui viendront, s'ils ne sont déjà venus, ce que je n'ose

affirmer par respect pour nos grands hommes d'État. Cependant, si je ne me trompe, bien pénétré des besoins actuels, le poëte doit se réfugier dans l'avenir pour indiquer le but aux générations qui sont en marche. Le role de prophète est assez beau, et M. de Lamartine me semble s'en être emparé, particulièrement dans *Jocelyn*, avec toute la supériorité du génie.

Cette réflexion et quelques autres, inutiles à rapporter, m'avaient donné l'idée d'entreprendre un ouvrage en prose pour l'éducation des classes laborieuses, afin d'utiliser ma vieillesse. J'y ai longtemps rêvé; malheureusement, ce n'est pas au déclin de la vie qu'on se fait un talent nouveau, et je ne puis concevoir d'œuvre écrite à laquelle l'art soit étranger. C'est pousser trop peu loin sans doute l'amour du bien public que de le subordonner à une si puérile vanité. Je m'en accuse : qu'on pardonne à ma nature ainsi faite.

Dans un but moins utile j'avais presque promis d'écrire des notices sur quelques-uns de mes contemporains, morts ou vivants. J'ai fait plus, j'ai essayé ce travail, et plusieurs biographies ont été à peu près achevées.

Mais bientôt, frappé de l'impossibilité d'être toujours suffisamment instruit et par conséquent toujours juste pour les hommes des différentes opinions, soit en raison du pêle-mêle des documents, soit à cause des retours possibles dans des existences non achevées, soit enfin par la faiblesse qu'inspire au peintre son attachement pour quelques-uns de ses modèles, j'ai renoncé

à cette tâche pénible et détruit mes premières ébauches. S'il est doux de casser des arrêts injustes en rectifiant des accusations erronées et trop sévères, combien n'y a-t-il pas à souffrir quand, pour être vrai, il faut diminuer du lustre d'une belle vie que la vertu ou une haute intelligence n'a pu préserver de toute faute; surtout si l'on est convaincu, comme je le suis, que détruire sans nécessité et au jour le jour les admirations du peuple, c'est travailler à sa démoralisation !

Renonçant donc au travail biographique, j'ai continué de chanter, mais rarement et pour moi seul. Si on s'occupe un jour de mes derniers vers, on y reconnaîtra l'homme qui, autrefois, osa entrer en lutte avec un pouvoir imposé par l'étranger; un peu modifié sans doute, mais aussi plus à l'aise dans cette liberté morale que la retraite seule peut procurer. Si les regards du public sont d'abord un encouragement pour l'écrivain, à la longue ils lui deviennent une gêne. Il semble qu'il y ait des engagements pris avec lui auxquels ce maître impérieux ne permet pas qu'on échappe. Vous a-t-il applaudi sous tel costume, ne vous avisez pas d'en changer, même pour être mieux : il feindra de ne pas vous reconnaître. Il m'a comblé de ses faveurs, et j'en suis reconnaissant; toutefois, comme chansonnier, ne voulant plus avoir affaire à lui qu'après ma mort, j'ai cru pouvoir me dégager un peu des formes rhythmiques auxquelles je me soumettais constamment pour lui plaire et dans l'intérêt de la cause que j'ai défen-

due. On s'en apercevra à l'absence d'un choix d'airs pour beaucoup de ces dernières chansons*, ce qui ne m'a pas empêché de me les chanter souvent sur des airs improvisés, d'une voix chevrotante. Surtout on remarquera que j'ai fait moins usage du refrain obligé, dont jusque-là je n'avais osé m'affranchir, ayant observé que, sans ce retour des mêmes paroles, la chanson avait moins d'empire sur l'oreille et sur l'esprit des auditeurs. Combien de peine, bon Dieu ! le refrain ne m'a-t-il pas donnée ! Combien de nuits passées à ramer pour venir rattacher à cet immobile poteau ma pauvre nacelle, qui n'eût pas demandé mieux que de voguer en liberté au gré de tous les vents ! Je dois le reconnaître pourtant : si j'ai eu à souffrir de cette servitude, elle n'a pas été sans avantage pour moi. Avec raison j'ai dit du refrain qu'il était le frère de la rime : comme elle, il m'a forcé à résumer mes idées d'une manière plus succincte, et à mieux en approfondir l'expression.

Ces courtes observations prouveront que, plein de respect pour le public, j'ai toujours cherché à lui complaire, me livrant pour cela au travail le plus consciencieux. Dans les chansons de ma vieillesse, il pourra se convaincre qu'au moins, sous ce rapport, l'âge ne m'a rien fait négliger.

* Les airs marqués en tête de la plupart des chansons qui en comportent ne l'ont pas tous été par l'auteur.

(*Note de l'Éditeur.*)

Ce n'est certes pas moi qui aurais deviné ce qu'on appelle aujourd'hui la *littérature facile*, ennemie mortelle de cette autre littérature qui fit le charme de ma vie et fut si longtemps l'orgueil de la France.

BÉRANGER.

Septembre 1842.

Tours, 5 septembre 1838.

Mon cher Perrotin,

On ne saurait trop prendre de précautions. En vous cédant tous mes droits sur mes chansons imprimées et publiées par vous (*et je n'en reconnais pas d'autres que celles de l'édition in-8* *), en vous cédant, dis-je, tous mes droits sur mes chansons, aujourd'hui et à toujours, je vous ai également cédé la propriété des chansons que je pourrais faire jusqu'à l'époque de ma mort, quel qu'en pût être le nombre. Voilà déjà plusieurs années que, pour prix d'acquisition, vous me servez une rente de huit cents francs; cette rente viagère, vous avez voulu dernièrement la porter à douze cents francs** : c'est le moins que moi, pour reconnaître tous vos bons procédés, je vous assure par tous les moyens la propriété non-seulement des chansons publiées, mais aussi des chansons que je fais encore de temps à autre.

* L'édition in-8° dont parle ici Béranger est l'édition en quatre volumes publiée en 1833-34, et ornée de cent quatre gravures. (*Note de l'Éditeur.*)

** L'éditeur de Béranger ne croyait pas avoir besoin de dire que, depuis 1838 (date de cette lettre), la rente viagère a été successivement augmentée. En 1847, elle était portée à deux mille quatre cents francs. Une lettre de Béranger, publiée alors avec les *dix chansons inédites*, témoigne de la difficulté qu'on eut à lui faire accepter une modification qui doublait ainsi son modeste revenu. Depuis ce temps, d'autres augmentations, toujours imposées avec peine à Béranger par son éditeur, avaient plus que triplé le chiffre de douze cents francs dont il est question plus haut.

(*Note de l'Éditeur.*)

Sur le cahier où je les écris, j'ai eu soin de mettre : *Ce cahier appartient à M. Perrotin, conformément à l'acte passé sous seing privé entre lui et moi.* Ainsi, à ma mort, vous n'aurez qu'à les réclamer, pour que ces chansons vous soient remises, de même que le peu de notes que j'ai pu faire sur les anciens volumes, notes intercalées dans un exemplaire de ma publication in-12*. Mais, comme des papiers peuvent disparaître et se perdre, je veux, quant aux chansons manuscrites, prendre encore une autre précaution. Je vous remets donc une copie faite par moi de ces chansons nouvelles, et vous prie de les déposer entre les mains du notaire qui a votre confiance (M. Defresne) : je vous promets de vous envoyer celles que je pourrai faire par la suite pour les ajouter à ce premier dépôt, afin qu'elles attendent là l'époque de ma mort, bien déterminé que je suis à n'en publier aucune désormais, ainsi que le porte la convention faite entre nous. Ayez donc bien soin, mon cher ami, de les tenir sous triple cachet, pour que personne n'en puisse prendre connaissance. S'il me vient des corrections à y faire, je les consignerai sur le cahier qui reste dans mes mains et les joindrai par *errata* aux envois subséquents que je vous adresserai.

Vous sentez que c'est dans votre seul intérêt et pour l'acquit de ma conscience que je prends tous ces soins, qui ne me sont pas ordinaires. Il est juste que je vous assure la propriété exclusive des chansons de ma vieillesse, qui n'auront peut-être d'autre mérite que de compléter les mémoires chantants de ma vie, mais qui auront au moins ce mérite.

Vous concevez que, dans l'impression, il ne faudra pas s'astreindre à l'ordre que j'établis ici. Si cela m'est possible, j'indiquerai dans quel ordre il faudra les publier.

Ce que je vous demande, c'est que, dans le cas improbable où vous viendriez à mourir avant moi, le dépôt que vous ferez chez le notaire me soit remis, sans rupture de cachet ; vous promettant de mon côté de prendre tous les arrangements nécessaires pour assurer à vos héritiers la propriété de ces

* Ces notes se trouvent à la fin du présent volume.

(*Note de l'Éditeur.*)

chansons. Il suffit, je crois, pour cela, que vous laissiez un mot de votre main qui ordonne que la remise du dépôt me soit faite. Cette remise est nécessaire pour que la publication n'ait pas lieu sans mon consentement, dans le cas où votre fortune tomberait dans les mains d'un mineur. Pardonnez-moi de penser ainsi à tout, même aux circonstances les plus pénibles; vous savez que cela est dans mon caractère. Vous en aurez la preuve à ma mort, car vous verrez que dans mon testament * j'ai eu soin de faire mention de l'acte passé entre nous, qui vous donne la propriété de mes chansons imprimées et manuscrites.

Comme je pense que vous garderez cette lettre, je suis bien aise de vous y donner un témoignage de ma gratitude pour vos procédés à mon égard. Vous êtes venu à mon secours dans un moment bien difficile; et je dois ajouter, pour ceux qui en ont été surpris, que si je n'ai pas eu une plus grande part dans vos bénéfices, c'est que je n'ai pas jugé cela juste, sachant pour combien votre industrie a été dans le succès de la grande édition. J'ai été au reste bien récompensé de ma conduite par celle que vous avez tenue envers moi. Recevez-en mes remercîments et l'assurance de toute mon amitié.

A vous de cœur,

P. J. DE BÉRANGER.

* Béranger parle d'un de ses premiers testaments, qu'il a modifié depuis 1838. (*Note de l'Éditeur.*)



1834 A 1838

PLUS DE VERS

Air des Trois Couleurs.

Non, plus de vers, quelque amour qui m'anime :
La règle et l'art m'échappent à la fois;
Un écolier sait mieux coudre la rime
Au bout du vers mesuré sur ses doigts.
Devant le ciel lorsque tout haut je cause
Avec mon cœur, au fond des bois déserts,
L'écho des bois ne me répond qu'en prose.
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus! Et, comme aux fins d'automne,
Le villageois, dans ses clos dépouillés,
Regarde encor si l'arbre en sa couronne
Ne cache pas quelques fruits oubliés,
Je vais cherchant; pour cela je m'éveille;
Mais l'arbre est mort, fatigué des hivers :

Qu'il manquera de fruits à ma corbeille!
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus! Et pourtant dans mon âme
J'entends sa voix dire au peuple craintif:
Lève ton front, peuple, je te proclame
De la couronne héritier présomptif.
Il dit : et moi, joyeux de prescience,
Lorsque j'allais, par de nouveaux concerts,
Peuple Dauphin, t'instruire à la clémence,
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

UN ANGE

Air de la Pipe de tabac, ou : J'ai vu partout dans mes voyages.

D'où naît cette pure auréole
Dont les rayons frappent mes yeux?
C'est un ange, un ange qui vole
Entre mon front chauve et les cieux.
Comme un doux luth sa voix m'attire,
Et ses cheveux longs et flottants
Embaument l'air que je respire
Des plus doux parfums du printemps.

Oui, c'est un ange; car mes rides
Feraient fuir la simple beauté
Qui lirait dans mes yeux humides
Des souvenirs de volupté.

Mais l'ange aux grâces innocentes,
Presque heureux d'être venu tard,
Sourit quand ses mains caressantes
Réchauffent les mains du vieillard.

Cet ange écarte d'un coup d'aile
Les songes noirs qui m'étreignaient:
Il serait mon guide fidèle
Si mes faibles yeux s'éteignaient.
Au but de ma course éphémère
Qu'enfin j'arrive harassé,
Comme un nouveau-né par sa mère,
Sur son sein je mourrai bercé.

Mais de mourir pourquoi parlé-je,
Quand pour vivre il me tend la main?
Son souffle a fait fondre la neige
Qui cachait les fleurs du chemin,
Et pour ma soif, dans le voyage,
De ses lèvres coulent toujours
Des baisers plus doux qu'au jeune âge
Ne m'en prodiguaient les amours.

J'en suis donc sûr, il est des anges
Qui, vers nous prenant leur essor,
Au pauvre enfant donnent des langes,
A la pauvre mère un peu d'or.
Vous, leur sœur, d'une âme ravie
Agréez le culte pieux;
Qu'avec vous j'achève la vie,
Qu'avec vous je remonte aux cieux.

LE PHÉNIX

AIR :

Jadis, en des climats lointains,
Vivait sur de fertiles plages
Une république de sages
Heureux des plus obscurs destins.
Le phénix vint sur l'autre rive.
Vite, à sa cour il les fit appeler.
Son héraut criait : « Qu'on me suive !
Dépêchez-vous ; l'oiseau peut s'envoler. »

Partout l'esclave galonné
Va disant : « Mon maître a des ailes
A couver vingt peuples fidèles;
Venez voir l'oiseau couronné.
Pas n'est besoin de vous l'apprendre,
Au bien de tous il aime à s'immoler.
S'il meurt, il renaît de sa cendre.
Dépêchez-vous; l'oiseau peut s'envoler. »

Nul ne bouge. Il ajoute encor :
« Ne pas le voir serait dommage.
Rien d'aussi beau que son plumage,
Son bec de perle et ses pieds d'or.
Vrai soleil, sa riche couronne,
Sur vos moissons daignant étinceler,
Les mûrirait, Dieu me pardonne !
Dépêchez-vous; l'oiseau peut s'envoler. »

Un vieillard enfin lui répond :
« Cesse, ami, tes vaines fanfares ;
Nous préférons, nous, vrais barbares,
A ton oiseau poule qui pond.
Pourtant il nous plaît fort entendre
Chanter linots, colombes roucouler.
Le chant du phénix est moins tendre :
C'est chant royal ; l'oiseau peut s'envoler.

« Sache qu'en son bûcher fumant
Nos pères l'ont osé surprendre.
Qu'ont-ils découvert dans sa cendre ?
Hélas ! un cœur de diamant.
Tout être unique en son espèce
D'aucun amour n'a pouvoir de brûler.
Plaignez les rois, dit la Sagesse.
Nous les plaignons ; l'oiseau peut s'envoler. »

LES CHANSONNETTES

A BRAZIER

MON VOISIN A PASSY ET MON ANCIEN COLLÈGUE AU CAVEAU,
QUI, EN M'ENVOYANT SON RECUEIL, M'A ADRESSÉ
UNE FORT JOLIE CHANSON *.

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

Brazier, grand merci de ton livre,
De nos beaux jours gai souvenir.

* Depuis que cette chanson est faite, Brazier a cessé de vivre ; il était moins âgé que moi. C'est un des vaudevillistes

Quoique un peu las déjà de vivre,
Je te chante pour rajeunir.
Que de soupers! Que d'amourettes!
Que de vrais amis à vingt ans!
C'est là le temps des chansonnettes,
Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Des airs que module une amie,
A vingt ans naît plus d'un refrain.
Nos vers narguent l'Académie,
Nos plaisirs, tout censeur chagrin.
La montre d'or paiera nos dettes;
Que sert de compter les instants?
C'est là le temps des chansonnettes.
Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Chauve déjà, mais jeune encore *,
Je me vois admis au Caveau;
Là tu fais d'une voix sonore
Applaudir maint couplet nouveau;
Moi, j'y chante un hymne aux grisettes,
Porte-bonheur de mon printemps.

qui ont obtenu le plus de succès au théâtre, et Désaugiers le regardait comme celui de tous qui faisait le mieux les couplets de pièces. Chansonnier sans travail, mais aussi sans prétention, il était remarquable par un talent d'allure vive et gaie. Brazier méritait d'être aimé. Incapable d'envie, il rendait justice même à ceux qu'il se voyait préférer. Les opinions légitimistes, qu'il avait cru devoir adopter, ne le rendaient ni servile ni intolérant, ce qu'on ne pourrait pas dire de tous ses confrères du Caveau. (*Note de Béranger.*)

* J'avais trente-trois ans. (*Note de Béranger.*)

Vive le temps des chansonnettes !
Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps !

Je vois encor régner à table
Désaugiers, notre maître à tous,
Bon convive si regrettable,
Trop fou des rois, mais roi des fous.
Coulez, bons vins, sautez, fillettes,
A sa voix que toujours j'entends.
Vive le temps des chansonnettes !
Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps !

Moi, depuis, aux vieilles pagodes
J'adressai de vertes leçons.
Si l'on dit que j'ai fait des odes,
N'en crois rien : j'ai fait des chansons.
Est-ce leur faute, les pauvrettes,
Si leur père avait cinquante ans ?
Adieu le temps des chansonnettes !
Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps !

Voisin, l'hiver n'ose t'atteindre :
Ton recueil charmant en fait foi.
Ma gaieté, qu'un rien vient éteindre,
Trouve à se rallumer chez toi.
Oui, grâce à ta muse en goguettes,
Grâce à tes refrains si chantants,
Je rêve au temps des chansonnettes.
Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps !

LES FOURMIS

Air de la Petite Cendrillon.

Quel bruit dans la fourmilière !
On s'assemble, on parle, on court ;
Suivi d'une armée entière,
Le roi part avec sa cour.
Un avocat les inonde
De mots qui me sont transmis.
« Conquérons, dit-il, le monde,
Gloire immortelle aux fourmis ! »

L'armée atteint dans sa marche
De fiers pucerons campés
Près d'un fêtu qui fait arche
Sur deux cailloux escarpés.
Le roi dit : « De leurs tanières
Chassons-les, braves amis.
Dieu combat sous nos bannières.
Gloire immortelle aux fourmis ! »

L'autre peuple a son Hercule,
Faux dieu qu'il invoque alors :
On va, vient, pousse, recule,
Ah ! que de sang et de morts !
Les pucerons et leurs lares
En déroute enfin sont mis.

Exterminons les barbares.
Gloire immortelle aux fourmis!

Vite un bulletin détaille
Tous les exploits faits céans,
Proclamant cette bataille
La bataille des géants.
Reste à piller le royaume
Des vaincus *in extremis*.
Que de brins d'herbe et de chaume
Gloire immortelle aux fourmis!

Un arc de triomphe en paille
Voit rentrer le roi vainqueur;
Et la foule qui travaille,
A jeun, le salue en chœur.
Puis un Pindare en extase
Lance une ode aux ennemis.
Les fourmis aiment l'emphase.
Gloire immortelle aux fourmis!

Tout enivré de sublime,
Le barde ajoute ces vers :
« Des temps je franchis l'abîme;
Fourmis, à nous l'univers!
Nous saurons, que nul n'en doute,
Ce globe une fois soumis,
Des cieux nous ouvrir la route.
Gloire immortelle aux fourmis! »

Tandis que l'auteur bravache
Vole aux Titans leurs projets,

Dans son urine une vache
Noie auteur, prince et sujets.
Le seul qui trouve un refuge
Veut qu'à sec Dieu se soit mis
Pour suffire à ce déluge.
Gloire immortelle aux fourmis!

LE BAPTÊME

DIALOGUE

AIR :

PREMIER CORSE.

« Nous voilà sujets de la France,
Qui nous envoie un gouverneur.
Y gagnera-t-elle en puissance?
Y gagnerons-nous en bonheur?

DEUXIÈME CORSE.

De ce toit, vois d'ici le maître,
Bonaparte, ami des Français :
Tandis qu'il aide à leurs succès,
Un second fils lui vient de naître*.

* Napoléon Bonaparte est né le 15 août 1769, jour de l'Assomption de la Vierge, peu de mois après le traité qui réunit définitivement la Corse à la France. Son père, Charles Bonaparte, avait d'abord été très-opposé aux Français; mais M. de Marbeuf finit par l'attacher à leur cause, qui était dans l'intérêt de cette île. (*Note de Béranger.*)

PREMIER CORSE.

Dans toute l'île une fête a donc lieu?

DEUXIÈME CORSE.

D'être à la France on y rend grâce à Dieu.

PREMIER CORSE.

On dispose ainsi de la Corse
Sans nous dire : Y consentez-vous?
La règle des rois, c'est la force;
Ont-ils parlé : peuple, à genoux!

DEUXIÈME CORSE.

Dieu le veut, comme il veut la joie
De ces époux qu'on vient fêter.
A l'église on va présenter
L'enfant qu'à leur cœur il envoie.

PREMIER CORSE.

Où va la foule, au pied de ce rempart?

DEUXIÈME CORSE.

Voir de la France arborer l'étendard.

PREMIER CORSE.

Sur nous, qu'avait opprimés Gênes,
Un autre joug va donc peser?
Ce n'est pas à changer de chaînes
Que l'on apprend à les briser.

DEUXIÈME CORSE.

Voilà le baptême qu'on sonne;
Le cortége part triomphant.
Ce fils n'est pas leur seul enfant :
D'où vient tout l'espoir qu'il leur donne?

PREMIER CORSE.

Par le canon, quoi! ce jour est fêté!

DEUXIÈME CORSE.

Il sera cher à la postérité.

PREMIER CORSE.

La Corse étonnera le monde,
A dit un ami de nos droits *.
Mais, s'il faut qu'un roi la féconde,
Qu'enfantera-t-elle? Des rois.

DEUXIÈME CORSE.

La mère, dame sage et bonne,
Sur son lit, le front incliné,
Par le jour où son fils est né,
Le recommande à sa madone.

PREMIER CORSE.

Les chants français troublent ville et faubourgs.

DEUXIÈME CORSE.

D'exploits futurs ces chants parlent toujours.

PREMIER CORSE.

Pourtant les Corses sont des braves.
Rome, la Rome des Césars,
N'osait en prendre pour esclaves :
Nous avions déjà des poignards.

DEUXIÈME CORSE.

On lui donne un patron sans gloire :
C'est Napoléon, m'a-t-on dit;

* J. J. Rousseau, que les Corses avaient voulu charger de faire une constitution pour leur île. (*Note de Béranger.*)

Mais, si le saint est sans crédit,
Le nom semble fait pour l'histoire.

PREMIER CORSE.

Chaque navire a pavoisé son bord.

DEUXIÈME CORSE.

Les Anglais seuls désertent notre port.

PREMIER CORSE.

En quoi l'âpre sol de cette île
Peut-il tenter un roi puissant?
Nos mains, sans le rendre fertile,
L'ont inondé de bien du sang.

DEUXIÈME CORSE.

Un carillon de bon augure
Reconduit l'enfant au logis.
Loin du sein, hélas! tu vagis,
Pauvre petite créature!

PREMIER CORSE.

Que vois-je au loin sur nos rochers déserts?

DEUXIÈME CORSE.

Un jeune aiglon qui plane dans les airs.

PREMIER CORSE.

Quand l'ombre du manteau d'un maître
Passe entre le soleil et nous,
Qu'importe un enfant qui peut-être
Doit traîner sa vie à genoux?

DEUXIÈME CORSE.

Ami, Dieu seul renverse et fonde.
Ne peut-il, lui qui la défend,

Donner à la France un enfant,
A cet enfant donner le monde?

PREMIER CORSE.

Quel bruit soudain se mêle aux cris joyeux?

DEUXIÈME CORSE.

C'est le tonnerre : il ébranle les cieux! »

L'ÉGYPTIENNE.

Air :

« Descendez tous deux de monture,
Enfants, sous l'arbre du chemin.
Vous semblez Grecs par la figure :
Je veux lire dans votre main.

JOSEPH.

Seriez-vous la vieille Égyptienne *
Que notre évêque veut bannir?

L'ÉGYPTIENNE.

Oui; point de Corse qui ne vienne
M'interroger sur l'avenir.

NAPOLÉON.

Je veux la consulter, mon frère.

* On a souvent raconté qu'une Égyptienne avait prédit à Napoléon, jeune alors, les miracles de son immense fortune; on en a dit autant de l'impératrice Joséphine. (*Note de Béranger.*)

JOSEPH.

Garde-t'en bien : c'est un péché.
Allons plutôt vendre au marché
Les olives de notre mère *.

L'ÉGYPTIENNE.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, (*Bis.*)
Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi. »

Les chevaux s'arrêtant d'eux-mêmes,
« Voyez, dit-elle en souriant,
J'ai pour braver les anathèmes,
Tous les secrets de l'Orient. »
Malgré l'aîné, qu'elle intimide,
Le plus jeune, au regard altier,
S'avance alors : — « Femme intrépide,
Vous avez vu le monde entier ?

L'ÉGYPTIENNE.

Oui, j'ai vu tout, ombre et lumière,
Enfer et ciel, morts et vivants.
Dieu m'a crié : Comme les vents
Passe et n'emporte que poussière.
Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi,
Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON.

En Égypte vous êtes née ?

* Madame Lætitia Bonaparte n'élevait sa nombreuse famille qu'à force d'ordre et d'économie; elle faisait vendre les fruits de sa petite propriété, dont son fils aîné, Joseph, partagea de bonne heure la direction avec elle. (*Note de Béranger.*)

L'ÉGYPTIENNE.

Non; dans Moscou fut mon berceau,
La source à Memphis couronnée *
Là vient se perdre obscur ruisseau.
De consoler ma race antique
Quels soins le sort n'a-t-il pas pris?
Dans tes déserts, jeune Amérique,
J'ai foulé d'antiques débris;
Et sur des monts de cendre humaine,
Dans l'Inde, lasse de marcher,
Je vins gémir sur un rocher
Inconnu, nommé Sainte-Hélène.
Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi,
Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON.

Femme, que fait la métropole,
Ce grand Paris, notre fanal?

L'ÉGYPTIENNE.

Cette ville, que l'on croit folle,
C'est Brutus en habit de bal.
Là j'entendis, l'oreille à terre,
De profonds et sourds grondements.
Palais et temples, un cratère
Va s'ouvrir sous vos fondements.
Un ciel pur semble nous absoudre,
Chantait la cour dans ses ébats.

* Parmi les Bohémiens ou Égyptiens règne une tradition qui les fait descendre des anciens maîtres de l'Égypte.

(*Note de Béranger.*)

Le ciel est pur ; mais c'est d'en bas
Qu'à présent partira la foudre.
Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi,
Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON.

Je me fie à votre science ;
Égyptienne, voici ma main.

L'ÉGYPTIENNE.

Que vois-je ! O signes de puissance !
O labeurs du génie humain !
Muses, pour vous quelle épopée !
Législateurs, qu'il sera grand !
France, à l'œuvre ! forge une épée
Pour cette main de conquérant.
Rois, pleurez vos orgueils de race ;
Suivez-le, peuples haletants.
Moi, je tombe aux pieds dont le temps
Doit à jamais garder la trace.
J'ai vu ta main. O noble enfant ! crois-moi,
Quand je te dis : Tu seras plus qu'un roi. »

Aux paroles de la sibylle,
Le jeune homme, silencieux,
Croise les bras, rêve, immobile :
Un éclair brille dans ses yeux.
A genoux reste l'Égyptienne,
Mais Joseph s'écrie, exalté :
« Napoléon, qu'il te souvienne
De moi dans ta prospérité.
Afin de payer l'étrangère

Pour qui Dieu n'a rien de caché,
Frère, courons vendre au marché
Les olives de notre mère.

L'ÉGYPTIENNE.

J'ai vu ta main. O noble enfant! crois-moi, (*Bis.*)
Quand je te dis : Tu seras plus qu'un roi. »

DE PROFUNDIS

MON ANNIVERSAIRE A FONTAINEBLEAU

Air des Amazones.

« Quitter Paris, quitter le monde,
C'est mourir, » m'a-t-on dit cent fois.
Or, dans ma retraite profonde,
Je suis mort, du moins je le crois. (*Bis.*)
D'un trépassé prenant le caractère,
Je tiens mon gîte aux indiscrets muré.
Me voilà donc comme à cent pieds sous terre. } *Bis.*
De profundis! car je suis enterré. }

Je vis en mort tranquille et sage
Dans ce coin qui me va si bien;
Espérant, moi qui sais l'usage,
Que l'oubli sera mon gardien.
Mais que de moi l'amitié se souvienne
Pour chaque nœud qu'avec vous j'ai serré.
A mon tombeau que souvent elle vienne.
De profundis! car je suis enterré.

Je conçois qu'on s'immortalise ;
Pourtant cela devient banal ;
Et lettre d'ami, quoi qu'on dise,
Vaut mieux qu'article de journal.
Laissons la gloire apposer son parafe
Sur maint brevet par des sots délivré ;
Mes vieux amis, faites mon épitaphe.
De profundis! car je suis enterré.

Les morts ne se dérangent guères ;
Venez donc sans deuil ni souci,
Narguant les larmoyeurs vulgaires,
Boire au défunt qui gît ici.
Plus ne m'arrive un soupir de colombe ;
Plus un seul vers par Lisette inspiré.
L'amitié seule a des fleurs pour ma tombe.
De profundis! car je suis enterré.

Pourtant, lorsqu'ici je m'enterre,
Ne me croyez pas devenu
Fou misanthrope ou sage austère,
Contre son siècle prévenu.
Avec le temps si mon esprit plus sombre
Voyait en noir, sous un ciel azuré,
Soyez, amis, indulgents pour mon ombre.
De profundis! car je suis enterré.

De profundis! criait Lazare,
Rêveur dans la tombe endormi,
Lorsque armé d'un pouvoir trop rare,
Jésus réveilla son ami. (*Bis.*)

Au bout de l'an où tous je vous convie
Pour un service à bas bruit célébré,
Comme à Lazare, ah ! rendez-moi la vie. } *Bis.*
De profundis! car je suis enterré.

LA PRISONNIÈRE

Air : Ce Magistrat irréprochable.

Platon l'a dit : l'âme est captive
Dans ce corps brut, obscur séjour,
Prison véritable où n'arrive
Que lentement l'éclat du jour.
Cette âme en qui tout est mystère,
Souffrant du froid, souffrant du chaud,
Quand l'édifice soit de terre,
Sommeille au fond d'un noir cachot.

Tandis qu'elle languit dans l'ombre,
Nature tente un sourd travail,
Et fait poindre dans ce lieu sombre
Le jour douteux d'un soupirail.
A la lueur qui vient d'éclore,
Se créant un vaste horizon,
La pauvre âme longtemps encore
Se heurte aux murs de sa prison :

Mais enfin s'ouvre une fenêtre ;
Elle s'y cramponne en riant.



A. de Lemud del. Imp. E. Taneur

LA PRISONNIÈRE

Garnier frères Éditeurs



Salut, printemps qui viens de naître!
Tout brille aux feux de l'Orient.
Ces bois si verts, ces eaux si belles,
Ces monts géants, l'homme en est roi.
Toutes ces fleurs, pour moi sont-elles?
Tous ces fruits, seront-ils pour moi?

De la prison d'abord si noire
Le faîte devient radieux.
L'âme en fait un observatoire
Et de là plonge dans les cieux.
Tant d'astres soulèvent les voiles
Du Dieu qui leur trace un chemin.
Je me noie en ces flots d'étoiles :
Dieu puissant, tendez-moi la main.

Mais l'automne touche à son terme;
Déjà le ciel s'est obscurci.
L'observatoire alors se ferme,
Hélas! et sa fenêtre aussi.
Quelque rayon, qui meurt bien vite,
Frappe encor des murs délabrés,
Puis du cachot, son premier gîte,
L'âme redescend les degrés.

Il en est ainsi pour la foule
A l'âge de caducité.
Mais enfin la prison s'écroule;
L'âme s'envole en liberté.
De nouveaux fers Dieu la préserve!
Et j'ajoute à mon oraison :

Faites, mon Dieu, qu'elle conserve
Le souvenir de sa prison.

ADIEU PARIS

Air :

Paris m'a crié : Reviens vite!
Sachons si ta voix a faibli.
Cesse au loin de vivre en ermite;
Reviens chanter ou crains l'oubli.
J'ai répondu : Dans ta mémoire,
Paris, laisse mon nom périr.
En vain ton soleil fait mûrir
Grandeur, plaisir, richesse et gloire;
Ici l'écho me dit tout bas :
Ne t'en va pas. (*Bis.*)

Qu'en dites-vous dans ce feuillage,
Oiseaux qu'aux temps froids je nourris?
— Nous disons : Vive le village!
Connaît-on l'aurore à Paris?
Elle entr'ouvre ici tes paupières
Au chant des linots, des pinsons.
A nous tes dernières chansons,
A toi nos chansons printanières.
Et puis l'écho redit tout bas .
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, fleurs dont j'étanche
La soif au déclin des longs jours?
— Que sagement ton front qui penche
A brisé le joug des amours.
Plein d'une tendre souvenance,
Cultive en paix nos doux présents;
Nous garderons à tes vieux ans
Pour chaque jour une espérance.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, flots de la Loire,
Voisins du seuil cher à mes goûts?
— Que dans leur cours fortune et gloire
Sont plus variables que nous.
Pour qu'en ton sein la peur redouble
Au moindre songe ambitieux,
Vois ce fleuve capricieux :
Plus il monte, plus il est trouble.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, vous qu'à mon âge
J'ose planter, arbres naissants?
— Que du soin mis à ce bocage
Tu nous verras reconnaissants.
Des maux d'autrui l'âme oppressée,
Quand tu rêveras dans ces lieux,
Grands alors, nous pourrons des cieux
Montrer la route à ta pensée.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Arbres et flots, oiseaux et roses,
Oui, je vous crois; adieu Paris.
Je m'amuse aux plus simples choses,
Quand je pense à Dieu, je souris.
Que me faut-il? Un peu d'ombrage,
Quelques pauvres pour me bénir,
Et, pour le long somme à venir,
Le cimetière du village.
Aussi l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas. (*Bis.*)

MON JARDIN

A LA GRENADIÈRE, PRÈS DE TOURS

AIR : Quand des ans la fleur printanière.

Avec Dieu bien souvent je cause;
Il m'écoute, et, dans sa bonté,
Me répond toujours quelque chose
Qui toujours me rend la gaieté.

Bien triste, un jour, j'ose lui dire :
Je vois poindre mes soixante ans.
Des vers en moi le souffle expire :
De quelles fleurs parer le temps?

Le vin rallume en nous la joie;
Mais, bien que Dieu nous l'ait permis,

Que faire du peu qu'il m'envoie,
Loin de tous mes bons vieux amis?

Plus d'amour dans l'hiver de l'âge.
Mon cœur en vains soupirs se fond;
C'est le poisson qui toujours nage
Sous les glaces d'un lac profond.

Pour tes chants sérieux ou lestes,
Crains l'oubli, m'a-t-on répété;
Travaille et prépare à tes restes
Un parfum d'immortalité.

Mais je n'ai plus goût à l'éloge,
Plus de voix pour rien chansonner;
S'il fait encor marcher l'horloge,
Le Temps ne la fait plus sonner.

Oui, le repos sur ce rivage,
Voilà mon lot. Mais que le ciel
M'accorde un des plaisirs du sage :
Au pauvre ermite un peu de miel!

Dieu bon, avec toi ma tendresse
De tout mot pompeux se défend:
Dieu bon, pitié pour ma faiblesse!
Donne un jouet au vieil enfant.

J'ai dit; soudain je vois éclore
Des fleurs, et ces fleurs fourmiller,
Où tous les brillants de l'aurore,
S'enchâssant, viennent scintiller.

Sous ma main un râteau se place,
Le sol s'enrichit de présents.
De ce coin Dieu veut que je fasse
Le paradis de mes vieux ans.

Arbres et fleurs, prodiguez vite
L'ombre et les parfums dans ce lieu;
Oiselets qu'une feuille abrite,
Célébrez la bonté de Dieu.

LE CHEVAL ARABE

Air d'Agéline; *ou :* Air nouveau de M. L. Abadie.

Mon beau cheval, oui, je viens de te vendre,
Moi, pauvre et jeune, officier sans crédit,
A ce vieux juif qui va venir te prendre!
Oh! du destin c'est moi qui suis maudit!
Contre un peu d'or, hélas! c'est pour ma mère,
C'est pour mes sœurs que je vais t'échanger.
De mon chagrin si tu pouvais juger,
Tu pleurerais comme un coursier d'Homère.
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, } *Bis.*
Ma noble mère irait tendre la main. }

Mère adorée! ah! relisons sa lettre :
« Napoléon, nous qui faisions le bien,
« De notre toit le ciel vient de permettre
« Qu'on nous proscrive, et nous n'avons plus rien.

« Songe aux tourments qu'en secret je dévore;
« Pense à tes sœurs, à tes frères, à moi.
« Matin et soir nous prions Dieu pour toi.
« S'il te bénit, il nous protége encore *. »
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Je t'achetai sur le port de Marseille,
D'un Levantin qui se promenait là.
Ton dos cambré, ton inquiète oreille,
Ton œil de feu, tout pour toi me parla.
Aux Mamelouks, cavaliers intrépides,
Des cheiks du Nil t'auront sans doute offert;
Ou, compagnon des chameaux du désert,
Tu reposas aux pieds des Pyramides.
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

En te montant, que j'ai l'âme saisie
Du grand projet qui m'occupe toujours!
Cherchons, me dis-je, oui, cherchons en Asie
La gloire, un rang, des combats, des amours.
Où Bagdad rampe, où régna Babylone,
Même aujourd'hui le plus simple officier

* En 1793, madame Lætitia fut obligée, avec toute sa famille, de fuir la Corse, où le parti français avait le dessous; elle se réfugia à Marseille dans un grand état de gêne, quoi qu'en aient dit quelques-uns de ses enfants, qui, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ne pensaient pas comme celui qui fonda leur fortune. Napoléon ne fit jamais mystère de ses temps de pauvreté. (*Note de Béranger.*)

Peut dire encor, n'eût-il que son coursier :
Tyran, à moi ta sultane et ton trône!
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Que Dieu me donne un monde par la guerre,
J'en ferai part à mes frères chéris :
Sous mon soleil ton pied fera de terre
Surgir des rois à mes sœurs pour maris.
Je veux un règne à faire oublier Rome,
Dût-il finir par d'éclatants malheurs.
Ah! je suis sûr qu'en me donnant des pleurs,
Le peuple alors s'écrierait : Le pauvre homme!
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Tu hâterais ma course triomphale;
Et je te vends quand l'Europe prend feu.
Notre Alexandre a vendu Bucéphale,
Diront ces chefs que je flatte si peu.
Mais vont s'ouvrir bien des routes nouvelles;
L'antique France a tremblé sous mes pas.
Pour me porter où d'autres n'iront pas,
A ton défaut, je sens que j'ai des ailes.
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Moment fatal! le juif est à la porte.
Ah! qu'il te trouve un maître plus heureux.
Ma mère attend tout l'argent qu'il m'apporte,
Pour abriter ses enfants si nombreux.

Séparons-nous; mais, va, tu peux m'en croire,
Si quelque jour, devenu général,
Je te rencontre, ô vaillant animal!
Je te rachète au prix d'une victoire.
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, } *Bis.*
Ma noble mère irait tendre la main. }

LA ROSE ET LE TONNERRE

Air :

Chez les Grecs, conteurs de merveilles,
Quel sort ne m'eût-on pas prédit?
Lauriers d'Homère, et vous, abeilles*,
Qui mettiez Platon en crédit;
Lauriers, j'eus mieux que vos ombrages;
Abeilles, mieux que votre miel;
Une rose et le feu du ciel
De mon destin ont été les présages;
Une rose et le feu du ciel.

Dans son sein j'essayais la vie,
Quand ma mère, au temps des frimas,

* Homère fut, dit-on, trouvé au bord du fleuve Mélésigène, sous un berceau de lauriers; et des abeilles, dit-on aussi, déposaient leur miel sur les lèvres du jeune Platon endormi. Je demande pardon à ces deux noms si grands de les avoir rapprochés de celui d'un chansonnier. (*Note de Béranger.*)

D'une rose eut, dit-on, l'envie.
Pour la reine on n'en trouvait pas.
Ce désir vain fut-il la cause
Du signe qui m'a couronné?
Ah! Dieu m'avait prédestiné!
Son doigt au front me peignit une rose*;
Ah! Dieu m'avait prédestiné!

Oui, sur ce front brille l'image
D'une rose dont les couleurs
S'avivaient lorsqu'en mon jeune âge
Avril aux champs semait ses fleurs.
Une dame à robe étoffée,
Baisant mon front, disait toujours :
Tu seras béni des amours.
Ces mots si doux me semblaient d'une fée :
Tu seras béni des amours!

Des trop longs pleurs de l'élégie
Je dus affranchir la beauté.
Amours, dans ma mythologie,
Dieu sourit à la volupté.
Je vous prophétise une autre ère :
La femme engendrera la loi.

* Ma mère eut en effet le désir d'une rose dans le premier mois de sa grossesse, en plein cœur d'hiver. Mes vieux parents ne manquèrent pas d'attribuer à cette *envie* non satisfaite une espèce de rose colorée que je portais au front, mais que l'âge fit disparaître à plus de quinze ans. La tante qui m'a élevé en retrouvait encore la trace au retour du printemps.

Note de Béranger.)

Qu'elle soit reine où l'homme est roi.
Qu'en son époux Ève retrouve un frère ;
Qu'elle soit reine où l'homme est roi.

Mais aux doux chants ma voix sans doute
Devait mêler des sons plus fiers.
Vient un orage : enfant, j'écoute
Ce char qui roule armé d'éclairs.
Sur moi du nuage qui crève
Le tonnerre tombe étouffant *.
Pourquoi pleurer le pauvre enfant?
Aux longs ennuis son bon ange l'enlève.
Pourquoi pleurer le pauvre enfant?

Hélas! le ciel me fait renaître.
Que voulait-il me présager?
Moi, né faible, j'aurai peut-être
De ses rois un peuple à venger.
Oui, des Français que j'encourage
Les foudres sont près d'éclater.
Tremblez, Bourbons, je vais chanter :
J'ai fait, bien jeune, un pacte avec l'orage.
Tremblez, Bourbons, je vais chanter.

Ah! j'ai rempli ma destinée.
Adieu l'amour qui me soutint :

* Dans deux de mes chansons, j'ai déjà fait allusion à cette particularité de ma jeunesse. Une bonne éducation m'eût mieux valu que ces prétendus pronostics pour devenir un jour un homme remarquable; mais qu'on pardonne au rimeur de les avoir rappelés ici. (*Note de Béranger.*)

Dès longtemps la rose est fanée :
Le feu du ciel en moi s'éteint.
A la nuit, qui vient froide et noire,
Du foyer gagnons la chaleur.
Comme l'éclair, comme la fleur,
Meurent, hélas ! amour, génie et gloire ;
Comme l'éclair, comme la fleur.

AU GALOP

AIR : Commissaire.

Aimons vite,
Pensons vite ;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot !

Au galop, toujours, toujours,
Du fouet le Temps nous presse,
Sans respect pour la sagesse,
Sans pitié pour les amours.
A cheval sur nos chimères,
Courant jusqu'au débotté,
Faisons, pauvres éphémères,
D'un jour une éternité

Aimons vite,
Pensons vite;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot!

Patriarches, à loisir
Vous aviez le temps de vivre,
Le temps de soigner un livre,
Un calcul, même un plaisir.
Vous offriez aux plus fières
Deux siècles de vœux constants,
Et donniez les étrivières
A des marmots de cent ans.

Aimons vite,
Pensons vite;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot!

Dieu nous a rogné le temps,
Lui qui taille en pleine étoffe.
Gare qu'une catastrophe
N'abrége encor nos instants!

En boutons cueillons les roses,
Verts encor les fruits nouveaux ;
Surtout ne faisons de pauses
Que pour changer de chevaux.

Aimons vite,
Pensons vite ;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite.
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot !

Destin, de milliards en tas
Fais-moi faire la trouvaille.
Destin me répond : Travaille
Soit ! je vais mettre habit bas.
Pourtant un point m'importune :
Promets-tu de me donner
Six mois pour faire fortune,
Un an pour me ruiner ?

Aimons vite,
Pensons vite ;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot !

Votre amour me ferait Dieu :
M'aimez-vous, mademoiselle ?
Soupirez un mois, dit-elle.
Un mois ! c'est la mort. Adieu !
Viens, me crie une friponne
Qui du temps sait mieux user :
Chaque baiser qu'on se donne
Peut être un dernier baiser.

Aimons vite,
Pensons vite ;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot !

La gloire à son hameçon
Voudrait m'arrêter en route ;
Mais trop réfléchir me coûte,
Je m'en tiens à la chanson.
Quel bien veut-on que me fasse
L'honneur promis à mes os
D'un marbre où mon nom s'efface
Sous le pied de tous les sots ?

Aimons vite,
Pensons vite ;
Tout invite
A vivre vite.

Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot !

Au galop donc, mes amis,
Éphémères d'un vieux globe !
Au néant s'il se dérobe,
C'est qu'à courir il s'est mis.
Notre vie ainsi lancée
Ira, cent fois dans un jour,
De l'amour à la pensée,
De la pensée à l'amour.

Aimons vite,
Pensons vite,
Tout invite.
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot !

ASCENSION

AIR : Soir et matin sur la fougère;
ou : Ce magistrat irréprochable.

Géant ailé, géant immense,
En rêve aux astres m'élevant,
Des soleils j'y vois la semence
Et ce que Dieu cache au savant.
Dieu donne aux anges qu'il préfère
Un instrument harmonieux,
Qui, résonnant sur chaque sphère,
La dirige à travers les cieux.

Notre soleil garde sa lyre,
Sirius marche au son du cor,
Sur Jupiter l'orgue soupire,
A Saturne la harpe d'or.
Devant ces corps, masse infinie,
J'ai crié : Gloire au Créateur!
Plus ému de leur harmonie
Qu'effrayé de leur pesanteur.

Dans mon vol, sous mes pieds, qu'entends-je?
C'est le son triste d'un pipeau,
Qui mène au gré d'un tout jeune ange
L'un des corps nains du grand troupeau.

Petit globe, objet de risée!
On dirait, à le voir courir,
Du savon la bulle irisée
Qu'un souffle fait naître et périr.

Je demande à l'enfant céleste
Si c'est son jouet dans les cieux.
« Énorme géant, sois modeste,
Dit-il, regarde, et juge mieux. »
Je me penche alors sur la boule,
Prêt à la prendre dans ma main.
Dieu! j'y vois s'agiter la foule
Que nous nommons le genre humain.

Ma confusion est profonde.
Est-ce donc là notre séjour?
« — Oui, dit l'ange, voilà ce monde
Dont peu d'entre vous font le tour.
Ton œil y distingue sans doute
Ces monts qui sont géants pour vous,
Et votre océan, cette goutte
Qui suffit à vous noyer tous. »

Quoi! notre gloire impérissable,
Nous la bâtissons là-dessus!
Mais qu'importe ce peu de sable
Où s'entassent nos vœux déçus?
Qu'importe en quelle étroite bière
Nos os tomberont de sommeil;
Aux mains de Dieu, grain de poussière,
L'homme pèse plus qu'un soleil.

Espère enfin, mon âme, espère;
Du doute brise le réseau.
Non, ce globe n'est pas ton père;
Le nid n'a pas créé l'oiseau.
J'en juge à l'effort de ton aile,
Qui s'en va les cieux dépassant :
Pour t'engendrer, noble immortelle,
Il n'est que Dieu d'assez puissant.

Soudain je rentre imperceptible
Au lit fangeux du fleuve humain.
Mais, quand d'un accent indicible
L'ange me dit : « Frère, à demain! »
La comète, horrible merveille,
De ce globe accroche l'essieu;
Du choc il tombe; je m'éveille,
Le jour brille, et je bénis Dieu.

L'AIGLE ET L'ÉTOILE

Air :

A son étoile, à travers un nuage,
L'aigle s'adresse : On manque d'air ici;
Cette île d'Elbe est une étroite cage.
Paris m'attend; qu'il dise : Le voici!
Brille, et je pars. On manque d'air ici.

Reprends l'éclat des jours de ma jeunesse,
Lorsque le ciel n'écoutait que ma voix;

Lorsqu'un grand peuple, ivre de mon ivresse,
Riait vainqueur au nez de tous les rois.
Le ciel encor doit écouter ma voix.

Mais à ton feu ma foudre se renflamme;
Oui, tu renais. De clocher en clocher,
Je vais voler jusqu'aux tours Notre-Dame.
Que le drapeau qui dort sur ce rocher
Vole avec moi de clocher en clocher.

L'aigle fend l'air. Le peuple qui l'appelle
Le voit de loin : Français, séchons nos pleurs.
C'est lui, c'est lui! que son étoile est belle!
Il nous revient quand renaissent les fleurs.
Aigle du ciel, tu vas sécher nos pleurs.

Salut! salut! Notre amour te seconde.
Enfant, bonjour! leur dit l'aigle en passant.
Soldats, bourgeois, paysans, tout un monde
Lui crie : A toi nos biens et notre sang!
Bonjour, bonjour! leur dit l'aigle en passant.

De son étoile, alors plus éclatante,
Le cours rapide éblouit tout Paris;
Pour le vingt mars, la foule, dans l'attente,
Mêle à ses vœux des souvenirs chéris*.
L'étoile heureuse éblouit tout Paris.

* Anniversaire de la naissance du roi de Rome. (*Note de Béranger.*)

Rois, alliés, que faites-vous dans Vienne?
Tous sont au bal après quinze ans de deuil *,
Ne craignant plus que d'un coup d'aile il vienne
Éteindre encor leur joie et leur orgueil.
Ils dansent tous après quinze ans de deuil.

Mais sur leur front éclate la nouvelle :
Il revient! Dieu! Pâlissent tous les rois.
En vain l'orchestre au plaisir les appelle,
Sur les divans ils retombent sans voix.
Dieu! que ce bal a vu pâlir de rois!

Pourtant on rêve encore aux Tuileries;
Mais l'aigle frappe aux vitraux du palais.
Tout tremble alors, princes, grandeurs, pairies :
Fuyons à Lille; oui, fuyons à Calais.
Il frappe, il frappe aux vitraux du palais.

Le vieux Louis se dit : J'arrive à peine;
A peine a-t-on dételé mes chevaux,
Que dans l'exil il faut qu'on me remmène
Tendre la main à des secours nouveaux.
A peine a-t-on dételé mes chevaux.

Du trône enfin les rois savent descendre.
Ce prince est vieux; peuple compatissant,
Dût-il rentrer dans nos villes en cendre,
Les pieds rougis du plus pur de ton sang,
Laisse-le fuir, peuple compatissant.

* C'est en effet pendant un bal de rois que se répandit à Vienne la nouvelle du retour de Napoléon. (*Note de Béranger*.)

L'aigle en triomphe a ressaisi son aire.
Mais quoi! soudain son étoile a pâli.
Pour lui déjà s'alourdit le tonnerre,
Et dans sa gloire il semble enseveli.
Malheur! malheur! son étoile a pâli.

Cent jours passés, un Anglais sous sa voile
Voit tout sanglant tomber l'aigle abattu.
Le doigt de Dieu vient d'éteindre l'étoile;
N'espère enfin, peuple, qu'en ta vertu.
L'étoile meurt, l'aigle tombe abattu.

SAINTE-HÉLÈNE

Air de la République.

Sur un volcan dont la bouche enflammée
Jette sa lave à la mer qui l'étreint,
Parmi des flots de cendre et de fumée
Descend un ange, et le volcan s'éteint.
Un noir démon s'élance du cratère :
« Que me veux-tu, toi resté pur et beau? »
L'ange répond : « Que ce roc solitaire,
Dieu l'a dit, devienne un tombeau. »

Mais le démon : « Cette île est mon Ténare.
Là j'espérais d'un déluge effrayant
Lancer les feux sur l'Argonaute avare
Qui par ici tenterait l'Orient.

Et l'envahir! Une dépouille humaine
Souiller ces mers, vierges de tout vaisseau!
Jusqu'où le monde a-t-il poussé la haine,
  Qu'ici Dieu lui cache un tombeau?

« Pour quel colosse éteint-on le cratère?
Un roi sans doute, un héros hasardeux.
Tous ont de morts si bien jonché la terre,
Que place un jour doit manquer pour l'un d'eux.
De tant d'États au cercueil d'Alexandre
Ravirait-on jusqu'au dernier lambeau?
— Les vents, dit l'ange, ont balayé sa cendre :
  Ce roi n'a plus même un tombeau! »

L'autre repart : « Quels restes de grand homme
Un jour ici seront donc déposés?
En ce moment César tombe dans Rome
Sous les poignards à son sceptre aiguisé.
— Rome, dit l'ange, aura sa sépulture;
Mais, quand va naître un monde tout nouveau,
Les loups du Nord viendront chercher pâture
  Sur les débris de son tombeau. »

L'être infernal, alors, baissant la tête,
Dit en soi-même : « Est-ce donc pour celui
Qui, ralliant le monde en sa conquête,
Va lui donner une croix pour appui? »
L'ange l'entend : « Silence! esprit rebelle!
Il ne craint, lui, ni chacal ni corbeau;
Car, dans Sion, c'est moi, lampe fidèle,
  Qui veillerai sur son tombeau

« Démon, écoute. Avant deux mille années,
Un conquérant, empereur des Gaulois,
Terminera d'immenses destinées
Sur cet écueil, à la honte des rois.
Pour le punir d'attarder dans sa route
L'humanité qu'éblouit son drapeau,
Qu'il trouve ici, quoi qu'au ciel il en coûte,
Une prison et son tombeau.

« Privé pour lui de ton trône de laves,
Sois son geôlier, prends des traits odieux;
Trouble ses nuits, resserre ses entraves;
Tiens de ses maux la coupe sous ses yeux.
Cet homme ainsi purifiant sa gloire,
Pour l'avenir redevient un flambeau,
Sur l'infortune achève sa victoire
Et des rois triomphe au tombeau. »

Loin du démon, loin de ces tristes plages,
L'ange à ces mots revole aux pieds de Dieu,
Dont l'œil déjà voit à travers les âges
Le grand captif expirer dans ce lieu.
Quelques amis en pleurs sont venus prendre
De l'astre éteint le glorieux fardeau.
Dieu joint sa main aux mains qui vont descendre
Napoléon dans son tombeau.

LA LEÇON D'HISTOIRE

Air du ballet des Pierrots.

Le grand captif à Sainte-Hélène,
Souffrant, promenait son ennui.
Un enfant, de fleurs la main pleine,
Pour le fêter court après lui.
Napoléon s'assied, l'embrasse :
« Viens, lui dit-il en soupirant;
Le mien sans doute a même grâce.
Viens sur mon cœur, fils de Bertrand.

« — Mon fils, que te fait-on apprendre?
— Sire, l'histoire; et, ce matin,
Mon père en français m'a fait rendre
Sur Rome un passage latin.
— Et notre histoire, on l'abandonne!
Si grands qu'aient été nos aînés,
La France, enfant, vaut bien qu'on donne
Son lait de mère aux nouveaux-nés.

« — Oh! sire, je sais notre histoire.
J'ai lu les Gaulois nos aïeux;
Les Francs, Clovis et la victoire
Qui lui fit abjurer ses dieux.
Avant qu'il eût fondé le trône,
Combien j'admire, en ces temps-là,

Geneviève qui fait l'aumône
Et sauvé Paris d'Attila.

« J'ai lu les Sarrasins d'Espagne,
Que Martel remplit de terreur;
Les conquêtes de Charlemagne,
Salué dans Rome empereur;
Philippe-Auguste et les croisades,
Et de fers saint Louis chargé :
Héros qui soigne les malades,
Roi qui pleure avec l'affligé.

« — Mon fils, c'est le plus honnête homme
Qui d'un peuple ait dicté les lois.
Nomme à présent nos guerriers, nomme
Les plus fameux par leurs exploits.
— Bayard, Condé, Guesclin, Turenne,
Sire; mais ce qui doit toucher,
C'est Jeanne d'Arc, lorsqu'on la traine
Pour mourir au feu d'un bûcher.

« — Ah! mon enfant, ce nom réveille
Le plus beau souvenir français.
De son sexe elle est la merveille
Dans les combats, dans son procès!
D'un ange éblouissant mirage,
Jeanne, échauffant tout de sa foi,
Fille du peuple, a fait l'ouvrage
Où succombaient nobles et rois.

« Née aux champs, d'art et de science
Un rayon d'en haut lui tint lieu;

Oui, puisqu'elle a sauvé la France,
Sa mission venait de Dieu.
Faut-il une pure victime
Au salut des peuples souffrants,
Dieu, pour ce dévouement sublime,
Choisit une âme aux derniers rangs.

« Honte et malheur à qui t'outrage,
Vierge, sœur des plus grands héros!
Que le ciel châtie en notre âge
Les Anglais, tes lâches bourreaux!
De leur orgueil ils vont descendre,
Et le Dieu dont la voix t'arma
Pour leurs fronts a gardé la cendre
Du bûcher qui te consuma. »

Alors, oubliant qui l'écoute,
Il s'écrie : « Anglais inhumains,
Comme elle, ici, bientôt sans doute,
Je sortirai mort de vos mains.
Mais, pour braver vos sentinelles,
Pour fuir vos brutales clameurs,
Jeanne au bûcher trouva des ailes,
Et moi, depuis cinq ans je meurs! »

L'enfant, à ces mots, fond en larmes;
Le vieux soldat s'en attendrit.
« — Près de nos geôliers sous les armes,
Vois ton père qui te sourit.
Cours le chercher; ma force expire;
Cours : c'est son bras qu'ici j'attends.

Hélas ! sans me voir lui sourire,
Mon fils pleurera bien longtemps. »

IL N'EST PAS MORT*

Air des Trois Couleurs.

A moi soldat, à vous gens de village,
Depuis huit ans on dit : « Votre Empereur
« A dans une île achevé son naufrage :
« Il dort en paix sous un saule pleureur. »
Nous sourions à la triste nouvelle.
O Dieu puissant qui le créas si fort,
Toi qui d'en haut l'as couvert de ton aile,
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Lui, mort ! oh ! non. Quel tremblement de terre,
Quelle comète annonça son trépas?
Croyons plutôt que la riche Angleterre
Pour le garder a manqué de soldats.
Les étrangers qu'épouvantait sa gloire
Feignent en vain de déplorer son sort ;
En vain leurs chants exaltent sa mémoire,
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

* L'idée qui a fait faire cette chanson a bien longtemps régné au fond de nos campagnes et même parmi les classes ouvrières des villes. Peut-être même trouverait-on encore, dans quelque province, des individus qui conservent cette superstition populaire. (*Note de Béranger.*)

Il partagea deux fois mon pain de seigle,
Et de sa main il m'attacha la croix;
J'ai toujours vu, moi qui portais son aigle,
La mort en lui respecter notre choix.
Et des Anglais auraient cloué sa bière!
Et de sa tombe il défendrait l'abord!
Et sous leurs pieds ils deviendraient poussière!
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Nous, ses enfants, nous savons qu'un navire
A ses geôliers nuitamment l'a ravi;
Que, depuis lors, dans son immense empire,
Déguisé, seul, il erre poursuivi.
Ce cavalier de chétive apparence,
De la forêt ce braconnier qui sort,
C'est lui peut-être : il vient sauver la France.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Mais dans Paris, parmi le peuple en fête,
J'ai cru le voir; je l'ai vu : c'était lui.
De la colonne il contemplait le faîte.
Ému, troublé, je cours; il avait fui.
Reconnaissant un vieux compagnon d'armes,
Si de ma joie il a craint le transport,
Pour se cacher ma joie avait des larmes.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Un matelot, qui connaît l'Inde esclave,
Pour nous servir veut qu'il y soit passé.
Il mène au feu le Mahratte si brave,
Et des Anglais l'empire est menacé.

Courant, volant, foudroyant des murailles,
Oui, de l'Asie il revient par le nord.
Hélas ! sans nous qu'il livre de batailles !
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?

Des nations chacune a sa souffrance :
Il manque un homme en qui le monde ait foi.
C'est lui qu'on veut ; rends-le vite à la France ;
Mon Dieu, sans lui je ne puis croire en toi.
Mais, loin de nous, sur des rochers funestes,
Dans son manteau si pour toujours il dort,
Ah ! que mon sang rachète au moins ses restes !
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?

MADAME MÈRE *

Air :

La noble dame, en son palais de Rome,
Aime à filer ; car, bien jeune, autrefois,
Elle filait en allaitant cet homme
Qui depuis l'entoura de reines et de rois.

* Madame Lætitia Bonaparte, qu'au temps de l'Empire on appelait Madame Mère, habitait à Rome un palais, le seul qui ne fût pas illuminé lors des fêtes données par le pape à l'empereur François, père de Marie-Louise. Devenue presque aveugle, Madame s'occupait à filer, usage de sa jeunesse, m'a-t-on dit, et des femmes corses, même d'une condition élevée.
Entourée du respect de tous, elle avait avec elle une vieille

Près d'elle, assise, est la vieille servante
Qui, nouveau-né, le reçut dans ses bras.
Au bruit de leurs fuseaux elles disent : Hélas!
Que la fortune est décevante!

Madame attend un message de Vienne.
Fils de son fils, elle te sait mourant.
« A son chevet point de mère qui vienne
« Veiller, prier, pleurer, dit-elle en soupirant.
« J'ai vu la mort fuir aux cris d'une mère;
« Mais lui, né roi, le pauvre infortuné,
« A nos vainqueurs d'un jour otage abandonné,
« Meurt de la gloire de son père!

« Sans cette gloire, ah! le père lui-même
« Vivrait encor, soleil de mes vieux jours.
« Un ancien roi, privé du diadème,
« Vingt ans et plus du sort peut rêver les retours:
« Mais de son char qu'un victorieux tombe,
« Soudain les rois, qui se prosternaient tous,
« Courent, sans prendre temps d'essuyer leurs genoux,
« Du pied le pousser dans la tombe.

« Dieu l'éleva si haut, qu'un noir présage
« Saisit mon cœur pour ce fils bien-aimé.
« Dieu, disait-on, dans ce héros, vrai sage,
« Au vieux monde croulant donne un Messie armé;

servante d'Ajaccio, qui l'avait aidée à élever ses nombreux enfants, et qui jouissait de l'intimité due à un si long attachement. (*Note de Béranger.*)

« Mais, tout le temps de l'incessante lutte
« Où son génie étonna l'univers,
« Tremblante, je veillais, tenant les bras ouverts
« Pour le recevoir dans sa chute.

« Napoléon, sous le toit de tes pères,
« Ton premier âge à flots purs s'écoula.
« Tu m'aimais tant! Ah! chéri de tes frères,
« Adoré de tes sœurs, que n'as-tu vieilli là!
« Là de tes fils Dieu bénirait le nombre;
« J'y vois à peine, ils guideraient mes pas;
« Et là du moins nos pleurs (où ne pleure-t-on pas?)
« Moins amers couleraient dans l'ombre.

« Ton fils sans doute, en longues rêveries,
« Vers son berceau qu'entourait tant d'amour
« Revole encore, et dans les Tuileries
« Voit ses hochets mêlés aux splendeurs de ta cour.
« Bien jeune instruit par sa mère elle-même
« Que pour les rois il n'est pas de saints nœuds,
« Son cœur aura surpris des souvenirs haineux
« Sur les lèvres de ceux qu'il aime.

« Vierge Marie, ah! tenez lieu de mère
« A cet enfant qui m'a souri si beau.
« L'unique vœu de ma vieillesse amère,
« C'est à sa piété de devoir un tombeau.
« Et, s'il se peut, fils et Français fidèle,
« Sans être roi, ni vengeur ni vengé,
« Que dans Paris un jour l'enfant rentre chargé
« De la dépouille paternelle. »

Mais on annonce un messager de Vienne.
« Madame, il pleure, il est vêtu de deuil. »
Elle sait tout ; il faut qu'on la soutienne ;
Elle semble à genoux prier sur un cercueil.
« Pauvre orphelin, objet de tant d'alarmes, »
Dit-elle enfin après un long effort,
« Adieu ! l'enfant n'est plus ! Ah ! tout mon fils est mort,
« Hélas ! et je n'ai plus de larmes. »

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,
Napoléon, c'est ici le dernier.
Républicain, s'il a blâmé l'Empire,
Sur ta chute et tes fers pleura le chansonnier.
Pour réveiller notre France abattue,
J'exaltai l'homme, et non le souverain.
Puisse la main du peuple incruster dans l'airain
Mon nom au pied de ta statue !

DIX-NEUF AOUT

A MES AMIS

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

Dix-neuf août ! Dieu ! quelle date !
Mes chers amis, à jour pareil,
Je vins sur notre terre ingrate
Traîner cinq pieds d'ombre au soleil

Voyant, à l'heure d'apparaître,
Mon bon ange saisi d'effroi,
Je fis bien des façons pour naître.
Mes amis, pardonnez-le-moi. (*Bis.*)

Mon ange me prête main-forte;
Mais, un docteur aux bras de fer *
De mon gîte forçant la porte,
Je sors comme on entre en enfer.
Pour moi quels tourments vont donc suivre
L'épreuve où je viens d'être mis?
Je crains déjà de longtemps vivre,
Pardonnez-le-moi, mes amis.

Mon bon ange alors me révèle
L'avenir qui m'est réservé :
Comme un pauvre joueur de vielle,
Je chante en battant le pavé.
Mon indigence est poursuivie,
On m'emprisonne au nom du roi.
J'hésite à mener cette vie.
Mes amis, pardonnez-le-moi.

Mon bon ange m'annonce encore
Pour mon pays de longs combats,
Une liberté dont l'aurore
Se fond en brumes et frimas.

* Ma mère souffrit pendant plusieurs jours avant de me mettre au monde, et ne put être délivrée que par le forceps, qu'on n'employait alors que dans les cas extrêmes. (*Note de Béranger.*)

Un siècle naît, qui rien ne fonde ;
La gloire y tombe en désarroi.
Oh ! que j'ai regret d'être au monde !
Mes amis, pardonnez-le-moi.

Mais en riant j'aurais dû naître,
Si mon bon ange eût dit d'abord :
L'amitié viendra sur ton être
Verser l'oubli des maux du sort.
Moi dont elle a séché les larmes,
Moi qu'à son culte elle a commis,
J'aurais dû pressentir ses charmes.
Pardonnez-le-moi, mes amis. (*Bis.*)

1838 A 1840

LES OISEAUX DE LA GRENADIÈRE*

AIR :

Comme en ses vœux l'homme s'abuse!
Le ciel permet qu'en ce réduit,
Disais-je d'une voix qui s'use,
Mes derniers jours coulent sans bruit.
Et de ces murs le sort m'exile.
Adieu, fleuve, arbustes et fleurs,
Vous, de mes fruits joyeux voleurs,
Oiseaux qui charmez cet asile.
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri,
En vous créant l'Éternel a souri. } *Bis.*

* La Grenadière, petite habitation sur les bords de la Loire, vis-à-vis de Tours, décrite avec l'admirable talent qu'on lui connaît par M. de Balzac, qui y avait demeuré quelque temps avant moi. Le propriétaire de cette agréable maisonnette,

J'entends un oiseau me répondre :
« Ami, pourquoi t'affliger tant?
« Sur nous l'orage vient-il fondre.
« Un abri partout nous attend.
« Quand l'hiver, qui tout décolore,
« Dépouille jardins et forêts,
« Il reste encor quelques cyprès
« D'où nos voix réveillent l'aurore. »
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri.
En vous créant l'Éternel a souri.

« La pauvreté, sombre nuage,
« Bientôt, dis-tu, fondra sur toi.
« Jeune, tu bravais son passage;
« Au soleil n'as-tu donc plus foi?
« Crois-nous, quelques routes nouvelles
« Que ton vol prenne en son essor,
« Si le nuage crève encor,
« Un rayon séchera tes ailes. »
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri.
En vous créant l'Éternel a souri.

« Tu nous as chanté, sous ces treilles,
« L'aigle expirant, captif des mers.
« Apprends d'infortunes pareilles
« A subir de communs revers.
« Va gaiement où le sort te pousse,
« A la ville ou dans un chalet.

l'excellent M. de Longpré, à qui il n'a pas tenu que j'y prolongeasse mon séjour, a respecté les plantations qu'il m'avait permis d'y faire. (*Note de Béranger.*)

« Pour ton nid, pauvre roitelet,
« Que te faut-il? Un peu de mousse. »
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri,
En vous créant l'Éternel a souri.

« La fin de tout, nul ne l'ignore.
« D'avance tu sauras quitter
« Ces rosiers qui sont près d'éclore,
« Ces arbres qu'on t'a vu planter.
« Lorsqu'à partir tu te disposes,
« Un corbeau te crie à l'écart :
« Pour parer les tombeaux, vieillard,
« Dieu partout a semé les roses. »
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri,
En vous créant l'Éternel a souri.

Oiseaux, merci! Rome fut sage
De vous consulter autrefois;
Je vais au plus prochain rivage*
Vivre en un coin sous d'humbles toits.
Ici, vous qui du vieil ermite
Picoriez en paix les raisins,
S'il a des arbres pour voisins,
Venez charmer son nouveau gîte.
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri, } *Bis.*
En vous créant l'Éternel a souri.

* Rue Chanvineau, à Tours. (*Note de l'Éditeur.*

LE MATELOT BRETON

Air du vaudeville de la Petite Gouvernante.

Les gais vendangeurs du village
Dînent à l'ombre au bord d'un champ.
Passe un matelot qui voyage,
Pieds nus, et qui siffle en marchant.
« — Jeune homme, que Dieu t'accompagne!
D'un amoureux tu vas le pas.
— Je suis enfant de la Bretagne,
Et ma mère m'attend là-bas.

« — D'où viens-tu? — Des rives du Gange,
Où j'ai failli périr au port.
Sauvé des flots par mon bon ange,
Des Anglais m'ont pris à leur bord.
Grâce à leur brave capitaine,
Prisonnier chez nous autrefois,
Je viens de voir dans Sainte-Hélène
Celui qui fait si peur aux rois. »

A ces mots, découvrant leur tête,
Les villageois de crier tous :
« — Quoi! tu l'as vu! Viens, qu'on te fête!
A sa gloire bois avec nous
Revient-il? Qu'attend-il encore?
Sans berger que peut le troupeau?

A nos clochers quand donc l'aurore
Saluera-t-elle son drapeau?

« — Je ne sais pas ce qu'il médite;
Mais le capitaine, au retour,
En découvrant l'île maudite,
S'écria : Quel affreux séjour!
Enterrer dans ce vieux cratère
Tant de génie et de valeur!
Enfants, respect à l'Angleterre;
Mais aussi respect au malheur!

« Comme il savait qu'en mon jeune âge
J'appris l'anglais sur un ponton,
Dans ce port, me dit-il, sois sage,
Et parle bas, petit Breton.
Là, règne un monstre de police;
Crains qu'Hudson ne te voie errant.
Serpent venimeux, il se glisse
Jusqu'au nid de l'aigle mourant.

« Mais au port, où je descends vite,
On m'indique un point au couchant
Que l'Empereur souvent visite.
J'y cours, j'y grimpe en me cachant.
Tapi sous un roc, là, j'espère,
Muni de pain pour quelques sous,
Voir passer celui dont mon père
Disait : C'est notre père à tous.

« J'y reste en vain deux nuits entières,
Quand, désolé, je m'en allais,

S'élance d'arides bruyères
Un des plus jolis oiselets.
Sur ma tête il vole, il tournoie,
Mêle un cri doux à ses ébats.
Ah! c'est le ciel qui me l'envoie:
J'entends qu'il dit : Ne t'en va pas.

« Dieu soit béni! car, sur la route,
Dans un groupe aussitôt paraît
Un homme. Lui! c'est lui, nul doute.
Où n'ai-je pas vu son portrait?
J'en crois mon cœur qui bat plus vite,
Et l'oiseau, cet avant-coureur.
A genoux, je me précipite,
En criant : Vive l'Empereur!

« — Qui donc es-tu, brave jeune homme?
Me vient-il dire avec bonté.
— Sire, c'est Geoffroy qu'on me nomme :
Je suis un Breton entêté.
Faut-il porter quelque parole
A vos amis? J'y vais courir.
Même à la mort s'il faut qu'on vole,
Sire, pour vous je veux mourir.

« — Français, merci. Que fait ton père?
— Sire, il dort aux neiges d'Eylau.
Auprès de vous mon plus grand frère
Mourut content à Waterloo.
Ma mère, honnête cantinière,
Revint, en pleurant son époux,

Au pays où, dans sa chaumière,
Cinq enfants priaient Dieu pour vous.

« — Peut-être est-elle sans ressource,
« Dit-il ému ; tiens, prends ceci ;
« Pour ta mère, prends cette bourse :
« C'est peu ; mais je suis pauvre aussi. »
Je baise la main qu'il me livre :
— Non, sire, gardez ce trésor.
Nous, toujours nos bras nous font vivre ;
Pour vos besoins gardez cet or.

« Il sourit, me force à le prendre ;
Puis du doigt m'indique avec soin
Comment au port il faut descendre,
Et des gardes me tenir loin.
— Ah ! sire, que n'ai-je des armes !
Mais il s'éloigne soucieux,
Et longtemps, à travers mes larmes,
Je reste à le suivre des yeux.

« Je rejoins sans mésaventure
Le vaisseau, qui déjà partait.
Le capitaine, à ma figure,
Devina ce qui m'agitait.
— Tu l'as vu, se prend-il à dire :
C'est bien. Tu prouves qu'aujourd'hui,
Plus que les grands de son empire,
Le peuple a souvenir de lui.

« M'enviant un bonheur semblable,
Tout l'équipage m'admirait.

Et le capitaine à sa table
M'admit le quinze août, moi, pauvre!
Combien je pris terre avec joie!
Sûr de dire en rentrant chez nous :
Mère, de l'or qu'il vous envoie
L'Empereur s'est privé pour vous.

« Avec plus de ferveur encore
Elle va prier Dieu pour lui,
Sachant quel climat le dévore,
Sachant ses maux et son ennui.
Six mois de plus d'un tel martyre,
Et peut-être sur ce coteau
Bientôt reviendrai-je vous dire :
Il n'est plus : j'ai vu son tombeau. »

Geoffroy se tait; et du village
Femmes et filles tout d'abord,
L'œil en pleurs, vantent son courage
Et du captif plaignent le sort.
Les hommes sont émus comme elles :
« Honneur, répètent-ils entre eux,
« A qui nous donne des nouvelles
« Du grand Empereur malheureux! »

DAME MÉTAPHYSIQUE

Air du ballet des Pierrots.

Un jour dame Métaphysique
Me dit : « Petit rimeur, allons!
Prends un vol plus philosophique;
Monte dans un de mes ballons.
Je suis la grande aéronaute,
Faisant paître au ciel mon troupeau.
Nous y tenons place si haute,
Que Dieu nous ôte son chapeau.

« Jadis j'ai ravi bien des sages.
De Platon le ballon puissant
A transporté dans les nuages
Le christianisme naissant.
Et combien de docteurs modernes,
En ballons d'un vaste appareil,
Vont sans cesse, armés de lanternes,
A la recherche du soleil!

« Vois-les tous battre la campagne,
A l'ouest, au nord, au sud, à l'est;
Vois-les inonder l'Allemagne
De tout le sable de leur lest.
En France, où pour ma gloire il règne
Des mansardes jusqu'aux salons,

L'éclectisme à prix d'or enseigne
L'art de diriger mes ballons. »

La dame si bien m'ensorcelle,
Qu'en ballon je monte et je pars.
Un docteur conduit la nacelle.
Dieu! nous voilà dans les brouillards
L'obscurité plait à mon guide;
Mais moi, contre lui maugréant,
Je me vois, dans l'ombre et le vide,
Face à face avec le néant.

Bien plus : dans une nuit complète,
Mille ballons vont se heurtant.
Quels mots à la tête on se jette!
Que d'énigmes à bout portant!
Notre esquif se brise à la lutte :
Nous tombons de tout notre poids.
Bonsoir! mon docteur, dans sa chute,
Fait de peur un signe de croix.

Je croyais, je ne puis le taire,
Jusqu'à Saturne avoir volé.
Je n'étais qu'à dix pieds de terre;
Dans un bal je tombe essoufflé.
De fleurs, de femmes, de musique,
Enivré, je soupe en ce lieu
Chez un philosophe pratique
Qui, le verre en main, bénit Dieu.

« — Sage, tirez-moi de l'impasse
Des modernes et des anciens,

— Chante, dit-il, et dans la nasse
Laisse nos métaphysiciens.
Tout l'amas de leurs œuvres vaines
Dont quelques fous vantent l'attrait
Calmera toujours moins de peines
Qu'une chanson de cabaret. »

PETIT BONHOMME

A MON VIEIL AMI LAISNEY

QUI M'ÉCRIVAIT : « PET'T BONHOMME VIT ENCORE [1]. »

AIR du vaudeville de la Petite Gouvernante.

Petit bonhomme vit encore.
Eh! pourquoi ne vivrait-il pas,
Quand maint sot, quand mainte pécore,
Échappent cent ans au trépas?
Envie et haine, il vous ignore;
Fortune, il rit de tes appas.
Petit bonhomme vit encore.
Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?

Il vit encor, petit bonhomme.
Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?
S'il ne peut plus mordre à la pomme
Qu'Adam a greffée ici-bas,

[1] Cette chanson n'est pas digne de l'impression, mais je la garde comme le dernier souvenir d'une vieille amitié. (*Note de Béranger.*)

Il n'en dort pas moins d'un bon somme,
N'en fait pas moins quatre repas.
Il vit encor, petit bonhomme.
Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?

Petit bonhomme vit encore.
Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?
Au Parnasse, dès notre aurore,
C'est lui qui m'a marqué le pas.
Qu'un siècle et plus sa voix sonore
Chante aux enfants leurs grands-papas!
Petit bonhomme vit encore.
Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?

Il vit encor, petit bonhomme.
Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?
Quand des hivers s'accroît la somme,
On rêve à ses jeunes ébats.
Plus d'un rayon réchauffe et dore
Le vieux pin chargé de frimas.
Petit bonhomme vit encore.
Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?

LE TAMBOUR-MAJOR

A UN JEUNE CRITIQUE

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

Eh quoi! jeune et docte critique,
Vous recourez à mes avis!
Soit! je prends le ton dogmatique,
Contre le faux goût je sévis.
Il se peut qu'au but je ramène
Quelque esprit las de ses écarts.
Maint aveugle a tiré de peine
Des gens perdus dans les brouillards *.

Combien je hais la vaine pompe
De tous nos vers retentissants!
Faut-il qu'ainsi l'on te corrompe,
O langue si chère au bon sens!
Si tu subis la loi hautaine
De tous nos bruyants novateurs,
Bientôt Racine et la Fontaine
Auront besoin de traducteurs.

Notre muse dévergondée,
Refaisant le monde à l'envers,

* Ce sont des aveugles qui souvent servent de guides aux étrangers pendant les jours de brouillards, si sombres et si fréquents en Hollande. (*Note de Béranger.*)



Sous sa forme écrase l'idée,
De pluriels boursoufle ses vers.
Admirez ses monstres féroces,
Ses vésuves, ses océans,
Ses héros, qui sont des colosses,
Ses gloires, qui sont des néants.

L'art meurt où le goût dégénère.
Qu'un peuple ait reconquis ses droits,
Il étend son dictionnaire
Pour suffire à de libres voix.
Ce trésor commun nous défraie,
Mais n'y puisons qu'avec grand soin:
N'altérons pas une monnaie
Que le peuple marque à son coin.

Notre langue aime le mélange
Du sublime et du familier,
Et, rebelle à tout luxe étrange,
Craint le pédant et l'écolier.
Pour l'éloquence elle a des armes,
Pour l'amour de tendres échos;
Mais à qui veut tirer des larmes
Défend de torturer les mots.

Elle exige que la pensée
Règne partout sans faux atours.
Voyez cette foule pressée
D'enfants qu'attirent les tambours.
Là se carre un géant vulgaire,
Empanaché, tout cousu d'or.

Pour eux c'est le dieu de la guerre :
Vive le beau tambour-major!

Mais observez ce petit homme
Si simplement vêtu là-bas.
Sur la neige il faisait un somme
Quand marchaient ses nombreux soldats.
Il prend sa lunette, il regarde
« — C'est bien; mes ordres sont remplis,
Dit-il. Faites donner ma garde.
Quel est ce lieu? — Sire, Austerlitz! »

Cet homme-là, c'est la pensée,
Sans vains ornements, sans grands mots,
Par la gloire récompensée
Chez l'auteur ou chez le héros.
Qu'au bon sens la critique unie,
Des écrivains réglant l'essor,
Ne souffre plus que le génie
Se déguise en tambour-major.

L'OFFICIER

Air de la Pipe de tabac.

« Voilà les hussards; viens, Rosette;
Devant la porte ils vont passer.
Ma sœur, viens; j'entends la trompette;
Tiens! tiens! les vois-tu s'avancer?

Combien de brillants jeunes hommes!
Qu'ils laissent d'amours à Paris!
Nous, paysannes que nous sommes,
N'aurons point de si beaux maris! »

Devant Rose, brune élancée,
Un jeune officier passe alors :
« Amis, voilà ma fiancée;
Comptez, dit-il, tous ses trésors :
OEil vif, teint rosé, fine taille
Oui, dans un an, à pareil jour,
Je l'épouse, si la mitraille
Permet de vivre à mon amour. »

Ces mots d'un fou, dits au passage,
Tu les entends, car tu rougis,
Rose, et, sans rien voir davantage,
Tu rentres rêveuse au logis.
Depuis, Rose à part soi répète
Ces mots qui lui semblent si doux;
Et, chaque soir, sur sa couchette,
Pour l'officier prie à genoux.

Un an de rêves ainsi passe.
Le jour qu'il fixa brille enfin.
L'aube entrevoit Rose qui lace
Pour lui son corset le plus fin.
N'entend-on pas quelque bruit d'armes?
Elle écoute, sort, rentre, sort;
Attend, attend, et, toute en larmes,
A minuit s'écrie : Il est mort!

UNE IDÉE

Air : Soir et matin sur la fougère.

Des maux présents l'âme obsédée,
Je rêvais en vrai songe creux,
Quand devant moi passe une idée.
Une idée! Oui, bourgeois peureux.
Celle-ci, messieurs, jeune et belle,
Est faible encor; mais je prétends,
Si le bon Dieu prend pitié d'elle,
La voir grandir en peu de temps.

Je lui crie : « — Où vas-tu, pauvrette?
Maint gendarme t'attend là-bas;
Des mouchards la foule te guette;
Le commissaire suit tes pas.
- - Tant de peine qu'on leur voit prendre,
Dit-elle, accroît l'espoir que j'ai :
Du peuple ils me font mieux comprendre :
C'est un commentaire obligé.

« — Moi qui suis vieux, pour toi je tremble;
On va te barrer le chemin.
Vois ces bataillons qu'on rassemble,
Ces escadrons le sabre en main.
— Bien mieux que tambours et trompettes
Réveillant un cœur endormi,

Je passe entre les baïonnettes
Pour recruter chez l'ennemi.

« — Fuis, mon enfant; fuis, je t'en prie;
On détruira jusqu'à ton nom.
Vois-tu venir l'artillerie?
La mèche approche du canon.
— Peut-être aussi sera-t-il nôtre,
Ce canon qui fait ton effroi.
C'est un avocat comme un autre :
Il peut demain plaider pour moi.

« — Les députés t'ont prise en haine.
— Au plus fort ils donnent raison.
— Les ministres forgent ta chaîne.
— Mes ailes poussent en prison.
— Contre toi l'Église aussi gronde.
— A son encens j'aurai mon tour.
— Les rois te bannissent du monde.
— Je me cacherai dans leur cour. »

Mais soudain quel affreux carnage!
Partout du sang! partout la mort!
La discipline ôte au courage
Le prix d'un héroïque effort.
C'est en vain. Plus forte et plus calme,
L'Idée, embrassant un tombeau,
Aux vaincus décerne une palme
Et s'envole avec leur drapeau.

LA COURONNE RETROUVÉE.

AIR :

Bon Dieu! que vois-je? une couronne
Dont chaque rose a plus de trente hivers!
Où, malgré l'orgueil qu'il nous donne,
Sèche un laurier peu respecté des vers.
C'est un débris du temps où ma naissance
Était fêtée, hélas! comme un beau jour.
Ce laurier parlait d'espérance;
Ces fleurs parlaient d'amour.

Quel souvenir de ma jeunesse
Le sort moqueur me fait là retrouver!
O jours de joie et de tendresse!
Nous n'étions rien; nous pouvions tout rêver.
Amis si gais, maîtresse folle et bonne,
Nul astre encore à mon œil n'avait lui
Quand vos mains tressaient la couronne
Qui m'attriste aujourd'hui.

Oui, ces fleurs ont paré ma tête
Dans un banquet d'enivrante gaieté.
Un seul de nous donnait la fête;
Ami discret, doux à ma pauvreté.
Las! il n'est plus; mais j'entends sa parole :
« Chante, dit-il, tandis que nous passons. »



LA COURONNE RETROUVÉE

Garnier frères Éditeurs



Et sa belle âme un jour s'envole
Au bruit de nos chansons.

Et ces convives si fidèles,
Au joyeux chant qui rend l'aï plus doux;
Que plus tard j'ai pris sous mes ailes,
Pensent-ils même à moi, qui pense à tous?
Oiseaux charmants, au souvenir volage,
Tous sont épars, chacun dans son enclos.
Nous n'avons plus le même ombrage,
Plus les mêmes échos.

Et la beauté tendre et rieuse
Qui de ces fleurs me couronna jadis?
Vieille, dit-on, elle est pieuse;
Tous nos baisers les a-t-elle maudits?
J'ai crû que Dieu pour moi l'avait fait naître:
Mais l'âge accourt qui vient tout effacer.
O honte! et sans la reconnaître,
Je la verrais passer!

Cette couronne si flétrie
Fut belle aussi le jour où je l'obtins.
Quelle âme est à ce point tarie,
D'être sans pleurs pour ses amours éteints?
Aux longs regrets la mienne s'abandonne.
De mon bonheur unique et vain lambeau,
Ah! que n'as-tu, pâle couronne,
Séché sur mon tombeau!

JE SUIS MÉNÉTRIER

AIR : Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça?

Pour adoucir de la vie
L'hiver sombre et rigoureux,
Au ménétrier j'envie
Son art qui fait tant d'heureux.
Je voudrais, même aux guinguettes,
Dire en faveur des amants :
Allons, gai! dansez, fillettes! } *Bis*
Laissez causer vos mamans. }

Quand je vois de pauvres belles
Tout un soir lire ou bâiller,
Pour leurs cousins et pour elles
Mon talent saurait briller.
Plus que valses et fleurettes
Leur nuisent vers et romans.
Allons, gai! dansez, fillettes!
Laissez causer vos mamans.

Miracle! ma vieille lyre
Se transforme en violon.
Aux champs on vient me sourire;
On me cajole au salon.
Combien j'ai d'anciennes dettes
A payer aux cœurs aimants!
Allons, gai! dansez, fillettes!
Laissez causer vos mamans.

La gloire, mère égoïste
De fous à grand bruit vantés,
Tient compagnie assez triste
A ces vieux enfants gâtés.
Je préfère à ses trompettes
Le plus faux des instruments.
Allons, gai! dansez, fillettes,
Laissez causer vos mamans.

Plaisir d'autrui me caresse;
Un archet me sert au mieux.
Déjà la folle jeunesse
Me pardonne d'être vieux.
Demoiselles et grisettes,
A vous mes derniers moments.
Allons, gai! dansez, fillettes! } *Bis.*
Laissez causer vos mamans. }

LES AILES

DIALOGUE

Air du Ménage de garçon.

UN JEUNE HOMME.

Vieillard, trompant notre espérance,
Quoi! tu meurs, et meurs alité!
Il est donc faux que la science
T'ait doué d'immortalité?

De toi l'on contait des merveilles ;
Un prêtre hier disait encor
Que Satan, pour prix de tes veilles,
T'avait donné deux ailes d'or.

LE VIEILLARD.

Mon enfant, ces ailes dorées,
C'est au destin que je les dois.

LE JEUNE HOMME.

Chacun, aux voûtes éthérées,
Veut t'avoir vu planer cent fois.
Oui, tu sais plus que nos vieux sages.
Sur ton passé rouvre les yeux.
Raconte-moi tous tes voyages ;
Apprends-moi le secret des cieux.

LE VIEILLARD.

L'homme qui s'adapte ces ailes
Jamais ne se reposera.
Il lassera les hirondelles ;
Plus haut que l'aigle il plongera.
Tenter leur élan solitaire
Fut un projet qu'en vain je fis.
Ma mère avait besoin sur terre,
Pauvre aveugle, du bras d'un fils.

Elle mourut ; mais mon Isaure,
Qui charma ses derniers moments,
M'apprit qu'un chaume qu'on ignore
Vaut un monde pour deux amants.
Dans nos jeux je demandais grâce,

Lorsque Isaure, au souris vermeil,
A ces ailes faisait menace
De m'attacher dans mon sommeil.

Notre bonheur s'accrut dans l'ombre :
Car, sous ces bosquets de jasmin,
De vrais amis, en petit nombre,
Accouraient nous presser la main.
Plaisirs partagés sont fidèles.
Aimer, aimer, fut notre loi ;
Et j'ai laissé dormir les ailes
Qui ne pouvaient ravir que moi.

Enfin, né voisin d'une classe
Où pullulent les malheureux,
J'aidais à remplir leur besace ;
J'allais jusqu'à glaner pour eux.
Perdus dans vingt sentiers contraires,
Ils se guidaient à mon flambeau.
Ces infortunés sont mes frères,
Je dois partager leur tombeau.

LE JEUNE HOMME.

Quoi ! pour fuir ce globe de fange,
Tes ailes ne t'ont point servi !
Et contre toi, vieillard étrange,
L'ire du ciel n'a pas sévi !
Lègue-moi ces ailes sublimes,
Et jusqu'à Dieu mon vol atteint,
Dussé-je, aux célestes abîmes,
Mourir sur un soleil éteint.

LE VIEILLARD.

J'ai jeté d'une main prudente
Ces ailes au feu d'un brasier,
Et mis leur cendre fécondante
Au pied d'un jeune cerisier.
De mes jours je vais rendre compte ;
Le Très-Haut me sourit enfin.
Adieu ! Dans son sein je remonte
Sur les ailes d'un séraphin.

LE CHASSEUR

AIR :

« Petits oiseaux, que j'aime entendre
Vos concerts dans ces houx épais !
Votre chanson, joyeuse ou tendre,
Est pour mon cœur l'hymne de paix.
Mais craignez les lacs qu'on peut tendre.
Le bonheur fait tant de jaloux !
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

« Vient un chasseur ; son pas redouble.
Malgré ses chiens, point de gibier.
S'il allait, de son fusil double,
Faute de mieux, vous foudroyer ?
Ah ! maudit soit l'homme qui trouble
L'écho que vous rendez si doux !
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

« Rien n'arrête des mains cruelles.
Las ! J'ai vu des chasseurs, un jour,
Abattre au vol deux hirondelles
Dont je saluais le retour.
Vos chansons attendriront-elles
L'enfant qui s'arme de cailloux ?
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

« Charmants oiseaux, connaissez l'homme :
Qu'il soit boucher, soldat, chasseur,
Il fusille, il sabre, il assomme,
Et trouve au sang de la douceur.
Les moins cruels sont ceux qu'on nomme
Bourreaux ; soit dit bien entre nous,
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous. »

Bon Dieu ! c'est le chasseur qui tire !
Il blesse à l'aile une perdrix.
Son chien la prend ; pauvre martyre !
Le chasseur, que gênent ses cris,
Lui brise la tête ; elle expire.
Ce soir, il médira des loups.
« Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Il s'éloigne. Son œil avide
Voit un chevreuil au bord du bois.
A l'abri de l'arme perfide,
Laissez éclater votre voix.
Mais si demain, le carnier vide,
Il passe encor près de ces houx,
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous. »

LA RIVIÈRE

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

« Où cours-tu, rivière amoureuse ?
— Je cours au pied des rocs penchants
Fournir une herbe vigoureuse
Aux troupeaux, nourriciers des champs

« — Puis, où va ton onde limpide ?
— Sur un sol qu'épuise l'été,
Au gré du travail qui me guide,
J'épanche la fécondité.

« Puis, avant d'être navigable,
Sur les grains et sur les métaux,
Je fais, d'un bras infatigable,
Mouvoir la meule et les marteaux.

« — Parle donc, naïade charmante,
Des soirs où, dans tes flots chéris,
Vient se jouer ma noble amante,
Nymphe aux champs, déesse à Paris.

« Qu'importe et moulins et culture,
Et troupeaux, quand, sous ces lilas,
De la céleste créature
Les flots caressent les appas !

« La voici. Que mon luth fidèle
La chante au doux bruit de tes flots.
Ne les épanche que pour elle ;
Prête à ma voix tous tes échos.

« Aux vils travaux de notre terre
Cesse enfin de livrer ton cours ;
Plus pure, enivre et désaltère
La poésie et les amours. »

Qui parle ainsi ? C'est l'âme folle
D'un poëte qui, dans ce lieu,
Oublie aux pieds de son idole
Ceux qui travaillent devant Dieu.

1840 ET 1841

LA SIRÈNE

AIR :

Les flots sommeillent au rivage;
Au ciel brille un beau soir d'été.
Plus de bruit, tout dort sur la plage,
Le vent, le travail, la gaieté.
Du sein de l'onde un mot surnage,
Mot que la nuit fera redire au jour :
« Amour ! amour ! » (*Bis.*)

Qui dit ce mot? C'est la Sirène
Guettant sa proie au bord des eaux.
Malheur à celui qu'elle entraîne
Jusqu'à sa couche de roseaux !
Déjà, pas à pas, sur l'arène,
D'elle s'approche un bel adolescent,
En rougissant,

« Accours, dit-elle, amour me presse;
Pour tous les cœurs j'ai des échos.
A moi d'enhardir la jeunesse;
Je te soutiendrai sur les flots.
Échappe au mors de la sagesse;
Qui ceint le front de ses enfants blafards
De nénufars.

« L'Amour fait scintiller les ondes
Où nous folâtrons sans souci.
Combien, dans nos grottes profondes,
Tombent, qui nous disent : Merci!
C'est dans le plus joyeux des mondes
Que va te luire un éternel été
De volupté.

« Goûte aux plaisirs qu'on nous envie;
Caresse mon sein palpitant;
Chez vous quelle âme est assouvie?
Vos feux n'échauffent qu'un instant.
La vie, enfant, la douce vie
N'est parmi nous, qui savons l'attiser,
Qu'un long baiser. »

L'adolescent plonge dans l'onde.
Qui l'a revu? Nul depuis lors.
Mais qu'au soir la Sirène immonde
Chante encor l'amour sur nos bords,
Une voix, qui n'est plus du monde,
Crie aux passants saisis, tremblants d'effroi :
« Priez pour moi. » (*Bis.*)

LES BOIS

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je crains la foule qui se presse :
Je tremble à ses milliers de voix.
Une fée a, dès ma jeunesse,
Conduit mes rêves dans les bois.
Là mon cœur, pris de peine amère,
A l'espérance était rendu,
Comme un oiselet que sa mère
Reporte au nid qu'il a perdu.

Sous nos toits mon âme étouffée,
Hors de Paris cherchant de l'air,
A Meudon reçut d'une fée,
Moi jeune encore, un don bien cher.
Pauvre et brûlé de longues fièvres,
A l'ombre j'y rêvais un jour,
Quand la fée humecta mes lèvres
De chants de plaisir et d'amour.

Fontainebleau, forêt splendide,
Que je fus riche en parcourant,
Avec ma fée au vol rapide,
De tes rois l'ombrage odorant !
Aux princes la cour et ses pompes ;
Mais ces bois, à qui donc? — « Au roi. »
— Au roi ! Non, garde, tu te trompes :
Tous ces beaux arbres sont à moi.

Boulogne, au déclin de mon âge,
Je viens revoir tes verts abris.
Victime de plus d'un orage,
De vains regrets je m'y nourris.
Vers moi la fée accourt encore :
A mes maux elle ôte leur fiel,
Et fait briller comme l'aurore
Dans mes pleurs un rayon du ciel.

« Je viens te consoler, dit-elle ;
Forme un souhait, fût-il d'amour.
— C'est le sommeil, chère immortelle,
Qu'on demande au soir d'un long jour.
— Voudrais-tu que je t'enrichisse ?
— Non ; l'ennui pourrait m'assaillir.
— Veux-tu que je te rajeunisse ?
— Non, je craindrais trop de vieillir. »

Je veux un tout petit domaine
Pour y planter de beaux couverts ;
Pour qu'un vieil ami s'y promène
A l'ombre, en me lisant ses vers.
Jusqu'au ciel mes arbres atteignent
Bien vite ; et, dans leurs gais penchants,
Mille oiseaux, chaque jour m'enseignent
Comment meurt le bruit de nos chants.

A mes vœux elle va se rendre ;
Je l'arrête. O rêve insensé !
Sais-je si j'ai le temps d'attendre
Qu'un rosier même soit poussé !

Ces bois m'offrent un dernier gîte.
Au vieillard, las de son fardeau,
Sous ce tremble qu'un souffle agite,
Bonne fée, élève un tombeau.

LE MERLE

Air :

Au printemps, sous un vaste ombrage
Où murmuraient de frais ruisseaux,
Je pris ma flûte de roseaux,
Présent magique d'un vieux sage.
A sa voix, un peuple d'oiseaux
Vint m'entourer de son ramage.

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

Rossignols, loriots, fauvettes,
Merles, bouvreuils, linots, pinsons,
Cédant au pouvoir de mes sons,
Tous, jusqu'aux folles alouettes,
Venaient, pour prix de leurs chansons,
De mon pain becqueter les miettes.

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

J'avise un merle qui babille :
« Merle, pourquoi fuyez-vous tous,
Quand moi, bonhomme, auprès de vous
Je me glissais dans la charmille ;
Moi, qui trouve vos chants si doux,
Qui suis presque de la famille? »

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

« — Dieu donna l'air, la terre et l'onde,
Dit le merle, aux seuls animaux.
Nous y vivions exempts de maux ;
Mais chaque race trop féconde
Poussa tant et tant de rameaux,
Qu'on étouffa dans ce bas monde. »

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient

Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

« Dieu s'y prit en père économe :
C'est trop de bêtes à la fois.
A quelqu'un transmettons mes droits;
Que, sanguinaire et gastronome,
Il en tue au moins deux sur trois.
Parlant ainsi, Dieu créa l'homme. »

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

« Depuis lors, rois de la nature,
Nous vous fuyons épouvantés.
Pour nos jours et nos libertés,
De tout grain vous faites mouture;
Souvent même à vos majestés
Le rossignol sert de pâture. »

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

« — Merle, oublions nos droits contraires,
Dis-je, et, grâce à mon talisman,
Aimez-moi, je suis bon tyran.
Sans souci de vos lois agraires,
Ne me fuyez plus; croyez-m'en :
Oiseaux et poëtes sont frères. »

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

A ces mots, mâles et femelles
Me viennent baiser à qui mieux :
Le merle criant : « Ce bon vieux
Nous fera des chansons nouvelles.
Pour qu'il s'élevât jusqu'aux cieux,
Dieu lui devrait donner des ailes. »

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

LA JEUNE FILLE

CHANSON IDYLLE

AIR :

D'où naissent mes tourments? Dieu veut-il que je meure,
A quinze ans, grande et belle, en de vagues ennuis?
Je dors sans reposer; je m'éveille et je pleure;
Mon front révèle au jour le trouble de mes nuits.

Au lieu du long sommeil si paisible à mon âge,
J'ai des songes confus où je me sens brûler.
Ils sont en vain pour moi d'un funeste présage :
Je n'y puis rien comprendre et je n'ose en parler.

J'ai perdu cet éclat dont s'enivrait ma mère,
Qui n'a que ses baisers pour calmer ma douleur.
Mais pourquoi les vieillards me plaindre avec mystère?
Pourquoi les jeunes gens rire de ma pâleur?

Je rêve, et nul objet n'occupe ma pensée;
Toujours quelque frayeur sur mes sens vient agir.
Le coupable a-t-il donc l'âme plus oppressée?
Un coup d'œil m'embarrasse, un mot me fait rougir.

A l'église où je cours, ma main souvent oublie
L'eau qui peut de l'enfer conjurer les desseins;

Mêlée aux voix du chœur, ma voix meurt affaiblie,
Et j'écoute en pleurant chanter les hymnes saints.

Bien que dans ses apprêts la parure me pèse,
Suis-je parée enfin, je voudrais l'être mieux;
Et je sens que mon cœur a besoin que je plaise,
Sans trouver doux pourtant de plaire à tous les yeux.

Pour mes oiseaux chéris je n'ai plus de caresses;
Je néglige mes fleurs, je repousse mon chien.
Verrai-je ainsi finir mes premières tendresses?
Dieu m'a-t-il condamnée à ne plus aimer rien?

Mais voici l'étranger dont la voix est si tendre.
Hier, sous la feuillée, il a suivi mes pas.
Seul, il chante et soupire. Approchons pour entendre
Si du mal que j'éprouve il ne se plaindrait pas.

LES GAGES

CONTE ARABE

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

Dans Bassora, séjour perfide,
De trop d'amis environné,
Ben-Issa, cœur bon et candide,
Un jour s'éveilla ruiné.

Le peu qui lui reste, il le donne
Un vieil aveugle en son chemin
L'implore; Issa lui fait l'aumône,
Qu'il ira demander demain.

C'était dans le temps des génies;
Voilà bien trois cents ans de ça.
L'un d'eux, connu par ses manies,
Moch, aux yeux verts, aimait Issa.
Pourtant, soit caprice ou système,
Issa n'en peut obtenir rien
Que pour obliger ceux qu'il aime:
Même il y doit mettre du sien.

Qu'importe Moch et ses richesses!
Son seul espoir, Issa l'a mis
Dans ceux qu'il combla de largesses;
Mais le temps passe, et plus d'amis.
Seul accouru, Maleck demande
Qu'à son aide Issa vienne encor :
Par le cadi mis à l'amende,
Il lui faudrait huit bourses d'or.

« Issa, dit-il, crains l'indigence;
« Recours à Moch dans nos revers. »
Et Ben, toujours pris d'obligeance,
Crie : « A moi, génie aux yeux verts! »
Moch apparaît, prend le langage
D'un juif et dit : « Ben, tu sauras
« Que je prête à qui m'offre en gage
« OEil ou dent, jambe, oreille ou bras.

« Sans douleur, sans fièvre ni plaie,
« D'un mot j'extrais mes répondants.
« Ton compte est fait d'avance ; paye.
« Huit bourses d'or valent huit dents.
« — Huit dents! c'est tout ce qu'il m'en reste.
« — Qu'en peut faire un garçon rangé?
« Ton menu devient fort modeste ;
« D'ailleurs, tu n'as que trop mangé.

« Allons! viens, que je les arrache :
« C'est fait! » Et le brave édenté
Donne à Maleck l'or, et lui cache
Les besoins de sa pauvreté.
De ce marché le bruit opère :
Près d'Issa les ingrats qu'il fit
Reviennent tous. Chacun espère
Le mettre en gage à son profit.

Moussa, qui trafiquait en Perse,
Perd son vaisseau sur un écueil.
Pour remettre à flot son commerce,
A Moch Ben-Issa livre un œil.
Hassan va marier sa fille ;
Sans dot comment la présenter?
On flatte Issa dans la famille ;
Il donne un bras pour la doter.

Pour Husseim, qui veut d'esclavage
Racheter deux fils qu'il pleura,
Issa met une jambe en gage :
Sur ses amis il s'appuiera.

Mais laissera-t-on à cet homme
Rien de son corps ayant valeur?
Sauvez de leurs mains quelque somme,
Les ingrats crieront au voleur.

Tous quatre on les entend se dire :
Que faire d'un borgne impotent?
Voyez le dégoût qu'il inspire.
Il faut le saluer pourtant.
« — Ah! dit Maleck, j'ai l'espérance
« Que, grâce à moi, dès aujourd'hui,
« Sans lui faire la révérence,
« Nous pourrons passer devant lui. »

Il court, il crie : « Issa, mon père!
« Ma femme a d'horribles douleurs.
« Prières ni soins, rien n'opère;
« Mes yeux s'éteignent dans les pleurs.
« Je sais un remède et la dose
« Qui sauva la vie au sultan;
« Mais d'or potable il se compose
« Et de perles plein mon turban. »

Ben-Issa promet ses oreilles.
Moch aux yeux verts vient et prétend
Qu'un prêt de richesses pareilles
Veut un gage plus important.
« S'il vous donnait cet œil qui brille, »
Dit Maleck. Mais l'estropié
Refusa net : « Par ma béquille!
« Est-ce trop d'un œil pour un pied?

« — Ah! pour cet œil sauve ma femme!
« Près de toi ne m'auras-tu pas?
« Jusqu'à la Mecque, oui, sur mon âme,
« Je jure de guider tes pas. »
L'œil est donné. Prenant la somme,
Tout chargé d'or Maleck s'enfuit,
S'enfuit et laisse le pauvre homme
A tâtons errer dans sa nuit.

« Tu vas tomber dans la rivière! »
Crie un passant; « j'en ai pâli.
« Issa privé de la lumière!
« Je te tiens! Viens, je suis Ali,
« Ali, ton compagnon de classe;
« Des jongleurs le plus gai, dit-on.
« Il t'offre part à sa besace;
« Il te servira de bâton. »

Contre son cœur Issa le presse.
Dieu! voilà son bras rétabli!
Sa jambe et ses dents! quelle ivresse!
De ses deux yeux il voit Ali.
Même il voit les pâles visages
Des quatre amis au cœur affreux,
Privés chacun de l'un des gages
Que naguère il donnait pour eux.

Dans l'air apparait le Génie :
« Mon fils, jouet de ces ingrats,
« Vois leur méchanceté punie :
« A toi l'or que tu leur livras.

« Qu'au bon Ali cet or profite ;
« Vous vieillirez ensemble. Adieu !
« Faire le bien à qui mérite,
« C'est mériter deux fois de Dieu. »

Le couple heureux, l'âme attendrie,
Des quatre infirmes demi-nus
S'éloigne, et Ben-Issa s'écrie :
« Ah ! que de pleurs j'ai retenus !
« Ali, porte-leur en cachette
« Du riz, du miel et des habits.
« Qu'ils s'amendent ! Par le Prophète
« Caillou touché devient rubis. »

LA TOURTERELLE ET LE PAPILLON

Air :

LA TOURTERELLE.

Vous, gémir, papillon charmant !
D'où vous peut venir la tristesse ?
Nature avec délicatesse
Vous brode un si beau vêtement !
Des plaisirs vous êtes l'emblème.
Près de la rose qui vous aime,
Vous, gémir, papillon charmant !

LE PAPILLON.

Tourterelle, chère aux amours,
Hélas ! j'ai perdu mon amie :

Un enfant l'a prise endormie
Sur un lis, et voilà trois jours.
Tout m'est deuil, deuil sans espérance.
Qui sent mieux que vous ma souffrance,
Tourterelle, chère aux amours?

LA TOURTERELLE.

Beau papillon, consolez-vous :
Vous plairez à d'autres amantes.
Les tourterelles sont aimantes,
Mais sans excès pour leurs époux.
Si l'un part, d'un autre on s'affole.
Meurt-il, on pleure et l'on convole.
Beau papillon, consolez-vous.

LE PAPILLON.

Tous deux ensemble étions éclos;
Ensemble avions pris la volée;
Tous deux allant par la vallée,
Par les champs, les prés, les enclos;
Dans l'air nous nous touchions de l'aile.
Je ne sais pas vivre sans elle.
Tous deux ensemble étions éclos.

LA TOURTERELLE.

Quoi! les papillons sont constants!
Et c'est nous qu'on prend pour modèles!
Même il se peut qu'ils soient fidèles :
Le papillon vit peu d'instants.
Fiez-vous donc aux vieux adages!

Les tourterelles sont volages,
Et les papillons sont constants * !

LA GUERRE

A UN AMI

AIR du vaudeville de la Petite Gouvernante.

Mon vieil ami, dans ma retraite,
Près des bois, demain, je t'attends.
Viens faire un dîner de chambrette,
Comme aux jours de notre printemps.

* Pigeons, colombes, tourterelles, après un mûr examen, ne répondent nullement à l'idée qu'on s'est faite de leur constance en amour, m'ont assuré des observateurs scrupuleux, entre autres plusieurs dames. La poésie seule, toujours disposée à entretenir les vieilles erreurs, fait encore de ces oiseaux des symboles de fidélité matrimoniale.

Quant au papillon, sans doute parce que les anciens en ont fait la représentation de l'âme humaine, la poésie l'a accusé et l'accuse encore d'inconstance : c'est une calomnie. Ces jolis insectes vivent, sans promiscuité, dans une union conjugale dont les hommes donnent trop peu d'exemples. Au milieu d'un essaim de leurs pareils, le mâle cherche toujours l'objet de son unique et premier choix. Un petit papillon blanc est surtout remarquable par l'intimité de chaque couple. Voyez-vous l'un des deux; l'autre est tout près, soyez-en sûr. Dans leur vol, ils ne s'écartent que pour se rapprocher. C'est en les observant que j'ai conçu l'idée de rétablir leur réputation, au

Nous jaserons de mainte chose :
Des gens de cour, de l'émeutier;
Des vers et surtout de la prose,
Reine aujourd'hui du monde entier.

Puis nous parlerons de la guerre :
L'aurons-nous? ne l'aurons-nous point?
Sur le journal, je ne vois guère
Que des rois nous montrant le poing
Tout en prévoyant des batailles,
De pitié pourtant je souris
Quand je pense aux tristes murailles
Qui vont emprisonner Paris.

Ah! pour sauver la ville sainte,
Fiez-vous au peuple d'en bas;
Que, bien armé, dans son enceinte,
Il veille et reste l'arme au bras.
Quel traître devant ses cohortes,
Paris bien ou mal retranché,
Oserait en livrer les portes,
Fût-il Talleyrand ou Fouché?

Guerroyer fut notre manie;
Mais aujourd'hui je reconnais
Qu'on doit mater la félonie
De l'oppresseur des Polonais.

risque de contraindre l'École de Fourier de donner un autre nom à la passion que le maître a appelée la *papillonne*. (*Note de Béranger.*)

Non moins félon, l'Anglais si rogue
Voudrait bien, encor cette fois,
Nous endormir avec la drogue
Qu'il ne peut plus vendre aux Chinois.

Anglais, bien que nous tromper serve
A désennuyer ton orgueil,
Mieux vaudrait voguer de conserve :
Tu dois craindre plus d'un écueil.
Tes possessions, que sont-elles?
Des cerfs-volants que tient ta main.
L'aquilon rompra leurs ficelles.
Prends garde : il peut souffler demain.

Qu'avec honneur nous berce encore
La Paix, mère de tous les biens.
Dans les camps pourraient nous éclore
De trop redoutables soutiens.
La gloire est là si despotique!
Nul éclat au sien n'est pareil.
O liberté ! ton arbre antique
Croît mieux à l'ombre qu'au soleil.

Ami, qu'en dit-on à la ville?
Réponds, écho digne de foi.
Dans les bois que l'automne épile,
Viens-en deviser avec moi.
Viens, tandis qu'un peu de feuillage
Du froid cache encor le retour.
Ah ! qu'il est loin, cet heureux âge
Où nous ne parlions que d'amour!

GUTENBERG

A MM. LES STRASBOURGEOIS

QUI, EN 1840, M'ONT INVITÉ A LA SOLENNITÉ DE L'INAUGURATION DE LA STATUE EXÉCUTÉE PAR DAVID.

Air du vaudeville de la Petite Gouvernante.

Messieurs, pitié pour ma vieillesse!
C'est en vain que votre cité,
Glorieux berceau de la presse,
M'appelle à sa solennité.
Garder mon coin vaut mieux, me semble,
Que, vieux et pauvre pèlerin,
M'en aller d'une voix qui tremble
Attrister les échos du Rhin.

Eh! n'aurez-vous pas Lamartine,
Le poëte qui nous ravit!
Les nobles vers qu'il vous destine *
De ses travaux paieront David **.
Gutenberg, s'il voit sa statue,
S'il entend l'hymne harmonieux,
A sa gloire tant débattue ***
Pourra croire enfin dans les cieux.

* M. de Lamartine devait assister à cette fête, et l'on annonçait des vers de lui à cette occasion. (*Note de Béranger.*)

** David, toujours désintéressé, n'a pas voulu faire payer le travail de cette admirable statue. (*Note de Béranger.*)

*** Outre que plusieurs villes ont disputé à Strasbourg et

Un enfant joue avec deux verres *,
Et le télescope est trouvé.
Strasbourg, l'homme que tu révères,
Qu'a-t-il voulu? qu'a-t-il rêvé?
Dieu lui cria-t-il aux oreilles
Qu'il lui donnait plus qu'un métier,
Et que la lampe de ses veilles
Éclairerait le monde entier?

Qu'espérait-il, profit ou gloire,
Quand devant l'âtre il se courbait,
Coulant le plomb d'une écritoire
Dans les moules d'un alphabet?
Dès qu'une ligne enfin s'agence,
Il dit, ravi de l'épeler :
Victoire! Humaine intelligence,
Va, tu ne peux plus reculer!

Quoique souvent pris de débauche,
Le monde pèse l'œuf au nid.
Ce qu'au hasard chacun ébauche,
Il le rejette ou le finit.

Mayence d'avoir été les berceaux de l'imprimerie, l'honneur de l'invention a été disputé à Gutenberg en faveur d'hommes plus ou moins connus avant lui et de son temps. C'est un procès que l'opinion publique a décidé, sans trop pouvoir l'approfondir. On ne peut nier que Gutenberg présente les meilleurs titres à l'honneur de l'application complète du nouveau procédé. (*Note de Béranger.*)

* On prétend que l'enfant d'un lunettier de Hollande, ayant réuni deux verres de force différente, donna lieu à l'invention du télescope, dont Galilée tira dès lors un si grand parti. (*Note de Béranger.*)

Lui seul parfait une pensée.
Trouve-t-elle un trône en chemin,
Dans un temple est-elle encensée :
C'est l'ouvrage du genre humain.

Quoi! vais-je éteindre une auréole?
Strasbourg s'est-il donc abusé?
Non, Gutenberg est un symbole :
C'est le progrès éternis[1].
De n'aller pas lui rendre hommage,
Noble cité, j'ai des regrets.
Mais déjà d'un plus long voyage
Le Temps me dit : Fais les apprêts.

LES VENDANGES

A LAURE

AIR :

Accourez, aimable Laure,
Nos vendangeurs vont aux champs,
En sursaut déjà l'aurore
S'éveille à leurs joyeux chants.

Tout vigneron à l'ouvrage
Mène enfants, amis, voisins;
Tant ses tonnes en veuvage
Ont soif du jus des raisins!

Les ceps de rosée humides,
Comme un cerf, dans ses douleurs,
Devant ces meutes avides
Semblent répandre des pleurs.

Sous les paniers qu'on renvoie
L'âne pliera jusqu'au soir.
Venez voir richesse et joie
Jaillir à flots du pressoir.

Mais l'émeute est au village.
Mille oiseaux, dans ces tilleuls,
Disent : « L'on met au pillage
« Ce que Dieu fit pour nous seuls.

« Voyageurs privés d'étapes,
« Nous allons de mal en pis :
« Aujourd'hui l'on prend les grappes ;
« Hier, c'étaient les épis.

« Des hommes, troupe assouvie,
« Ont terres et revenus ;
« Les autres glanent leur vie
« Le dos courbé, les pieds nus.

« Pauvres gens, vous qu'on dédaigne,
« Vite, aux armes, vengez-vous.
« Nous chanterons votre règne :
« Les raisins seront pour nous. »

Mais vient réponse à leur plainte.
Un chasseur ! Oiseaux, tremblez !

On peut vendanger sans crainte :
Nos tribuns sont envolés.

Laure, on dépouille la plaine :
Quittez le doux oreiller.
Demain les pauvres à peine
Trouveront à grappiller.

L'ARGENT

A UN AMI

Air : Attendez-moi sous l'orme.

Ami, viens à mon aide ;
Prête-moi cinq cents francs.
L'argent, quel sûr remède
Aux maux petits et grands !
En ville et sous le chaume,
Trois fois heureux celui
Qui prodigue ce baume
Aux souffrances d'autrui !

L'argent ferait ma joie :
On ne le croirait pas ;
Car l'honneur dans sa voie
M'a guidé pas à pas.
Souvent, près d'un tel maître,
J'ai cru voir en chemin
Le bonheur m'apparaître,
Une bourse à la main,

Qui n'est pas égoïste
De l'argent sent le prix.
Dans son orgueil si triste
Jean-Jacque en fait mépris.
Moi, je bénis la source
Qui, traversant mon sol,
Désaltère en sa course
Colombe et rossignol.

Que coûtent ces richesses?
On me répond tout bas :
Un crime ou des bassesses.
Prince, je n'en veux pas.
Non; l'argent, quoi qu'on dise,
N'est point lave d'enfer :
C'est bonne marchandise;
Mais on le vend trop cher.

De prix, un jour, s'il baisse,
A Dieu plaise ordonner
Qu'enfin je me repaisse
De milliards à donner.
Les sots, dont j'aime à rire,
Verront si je m'entends
A faire la satire
Des riches de mon temps.

Dieu n'en voulant rien faire,
Ami, sois mon banquier.
Aux écus je préfère
Le commode papier;

Ce doux papier de soie
Qu'hélas! trop peu souvent
La fortune m'envoie,
Et qu'emporte le vent.

PANTHÉISME

A UN ANCIEN PROPHÈTE SAINT-SIMONIEN

Air de la Pipe de tabac.

Salut et gloire, ô mon prophète!
Ton front rayonne, et devant toi
Tombe le Christ, dont la défaite
Va nous valoir une autre loi.
Toi qui sais Dieu, l'homme et notre âme,
Prends ma table pour Sinaï;
Parle, et ta loi, je la proclame
Au bruit de vingt bouchons d'aï.

Chantons un hymne à la matière,
Que tu rétablis dans ses droits.
Ta loi l'institue héritière
De tous les cultes à la fois.
Le pape en déchire sa robe,
Mahomet n'a plus feu ni lieu.
Vivat! nous verrons sur le globe
Ton dieu régner, s'il plait à Dieu.

Tu divinises la nature;
Épicure autrefois l'osa.
Lucrèce a tenté l'aventure
Dont l'honneur reste à Spinosa.
Finis la statue ébanchée;
Rends-la plus belle, orne-la mieux.
C'est la matière endimanchée
Qu'un panthéisme ingénieux.

Mais, vient dire un vieux moraliste,
La matière a vaincu sans vous.
Reine de notre âge égoïste,
Nous lui devons mœurs, lois et goûts.
Pour faire action méritoire,
Mieux vaudrait, apôtres nouveaux,
Enrayer son char de victoire
Que d'aiguillonner ses chevaux

Votre Dieu, disent les sceptiques,
S'il vit en nous, à l'être humain
Dut montrer, dès les temps antiques,
Le but, la borne et le chemin.
En vain donc la raison s'éveille;
Au progrès l'homme aspire à tort;
Il essaime comme l'abeille,
Il bâtit comme le castor.

Le poëte qu'un souffle agite
Crie : Eh quoi! l'âme, à notre mort,
Sans mémoire, de gîte en gîte,
Entre au hasard, pleure et puis sort!

Prostituée et vagabonde,
Quoi! cette âme, esclave ici-bas,
N'a point de ciel où fuir un monde
Qu'elle sent crouler sous ses pas!

Le Très-Haut, t'écrit un saint prêtre,
Roi des cieux, est notre soutien.
Ce Dieu seul à tout donna l'être;
Tous les germes sont dans le tien.
A l'un on va par la pensée;
Vivants ou morts, l'autre est en nous.
De l'un l'âme est la fiancée;
De tous les corps l'autre est l'époux.

Prophète, ces gens déraisonnent.
Ils prédiront, dans leurs regrets,
Qu'au sol où les tyrans moissonnent
Ton culte fournira l'engrais.
Plus d'un républicain le pense,
Aveugle qui préfère encor
Au panthéisme à large panse
Le mysticisme aux ailes d'or.

Ne connais-tu pas Don Quichotte?
Voilà l'esprit pur, lance au poing.
Son écuyer boit, mange et rote;
C'est la chair en grossier pourpoint.
Pour que Sancho nous moralise,
Entre la broche et le cellier,
Sous les dalles de notre église
Enterrons le preux chevalier.

Gloire au grand Pan! qu'il soit fétiche,
Loup, bœuf, ibis, singe, éléphant;
Qu'il soit cet Olympe si riche
En symboles d'un monde enfant.
Qu'il soit Phallus! Vois, ô mon maître!
Les fêtes qui vont avoir lieu.
De ton Dieu que de dieux vont naître!
Puisqu'il est tout, tout sera Dieu.

AVIS

AIR : Ce magistrat irréprochable.

« Bonheur, faut-il que je finisse
Sans t'avoir jamais rencontré? »
Disait, mourant dans un hospice,
Un pauvre obscur, quoique lettré.
Un doux fantôme à lui se montre :
« Je suis le Bonheur; oui, c'est moi.
Sans s'en douter, tel me rencontre
Qui me suppose un train de roi.

« Tu m'as vu jadis au village.
Ta Suzette, qui t'aimait tant,
C'était moi; mais le mariage
Effraya ton cœur inconstant.
Favori d'une châtelaine,
Tu délaisses, fier de ses lacs,
Le bonheur en jupe de laine
Pour les plaisirs en falbalas.

AVIS



Garnier frères Éditeurs


BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Hélène Savoie Aosta
Napoli

« C'était moi, la tante si sage
Qui t'eût légué, comme à son fils,
Au prix d'un court apprentissage,
Négoce, labeurs et profits.
Le travail n'a pas qu'un mobile :
Un noble but peut l'animer.
Sois, dis-je, un citoyen utile;
Tu me réponds : Je veux rimer.

« C'était moi, lorsque l'indigence
Déjà fustigeait ton penchant,
Ce vieillard rempli d'indulgence
Qui t'offrit sa fille et son champ.
Des cités l'ombre est délétère;
D'air pur, ici, viens t'enivrer,
T'ai-je dit; cultive la terre.
Tu réponds : Je veux l'éclairer.

« Devant tes pas fuyait la gloire;
Moi, sans bruit, tapi dans un coin,
Souvent encor, tu peux m'en croire,
Je t'ai fait des signes de loin.
Mais à tes erreurs plus de trêve,
Et, sans m'accorder un coup d'œil,
Tu cours au galop de ton rêve,
Qui te jette au bord du cercueil. »

L'homme s'écrie : « Ah! plus de doute!
Oui, Bonheur, mon orgueil à jeun
T'a traité parfois, sur sa route,
Comme un mendiant importun,

Mais Dieu veut qu'aujourd'hui je meure,
Puisque enfin je te trouve ici,
Notre dernière heure est ton heure.
Viens me fermer les yeux. Merci ! »

LA PLUIE

A UN AMI

AIR :

Ami, plus de promenade.
La pluie à flots tombe ici,
Tombe à me rendre malade :
Et le ciel n'en a souci.

Comme au roc se cloue une huître,
Que la mer lave en courant,
Je reste auprès de la vitre
A voir passer le torrent.

Sous nos humides murailles
Que transperce un air malsain,
Je crois sentir les tenailles
D'un rhumatisme assassin.

A ce point l'ennui me gagne,
Qu'en rêve, dans mon sommeil,
Je vole au fond de l'Espagne
Pour me sécher au soleil.

Au pied d'antiques arcades,
J'ai, sur ces bords étrangers,
Des tentures de grenades
Sous des voûtes d'orangers.

J'y vois fuir l'année entière,
Loin des brouillards importuns,
L'œil enivré de lumière,
Et le cerveau de parfums.

Mais, las de pêche et de chasse,
L'Esquimau revient joyeux
Subir sous son toit de glace
La plus longue nuit des cieux.

De mon rêve je m'ennuie :
Adieu, ciel pur ; adieu, fleurs.
Retournons, malgré la pluie,
Aux bords où j'ai tous mes pleurs.

Je reviens où, tendre et folle,
Ma jeunesse a tant chanté ;
Où le génie est l'idole
Qu'encense l'Égalité.

Dieu ! notre ciel se dégage.
Ami, viens, puisqu'il sourit.
Viens, nous irons au village
Voir si l'amandier fleurit.

RETOUR A PARIS

A MES VIEUX AMIS

Air : Ce magistrat irréprochable.

Vive Paris, le roi du monde!
Je le revois avec amour.
Fier géant, armé de sa fronde,
Il marche, il grandit chaque jour.
Sur cette rive enchanteresse,
Grain tombé de l'humain semis,
Je viens retrouver ma jeunesse,
Retrouver tous mes vieux amis.

Que de palais! que de portiques,
D'églises, de quais, de bazars,
De théâtres, d'arcs héroïques,
De colonnes, tributs des arts,
Des arts qui pour leur capitale
Partout à l'œuvre se sont mis!
Comment, dans ce pompeux dédale,
Retrouver tous ses vieux amis?

Ces monuments sont notre histoire;
Grâce à chaque fait retracé,
A de nouveaux rêves de gloire
Sourit la gloire du passé.

Dois-je ici féconder mes veilles?
J'en doute, mais point n'en gémis,
Puisque au sein de tant de merveilles
On retrouve ses vieux amis.

Ce grand Paris, plus d'un l'accuse
De rire même de ses maux.
Il rompt plus de jougs qu'il n'en use,
Tient moins au bon sens qu'aux bons mots.
L'en reprendre est affaire au sage.
Bénissons Dieu d'avoir permis
Qu'au milieu d'un peuple volage
On retrouve ses vieux amis.

Mes vieux amis, oui, je les trouve
Réunis tous pour me fêter.
C'est le bonheur que j'en éprouve,
Paris, qui me fait te chanter.
Dans l'absence le cœur sommeille;
Les souvenirs sont endormis.
Ce jour à jamais les réveille :
J'ai retrouvé mes vieux amis.

LES GRANDS PROJETS

AIR :

J'ai le sujet d'un poëme héroïque;
Qu'avant dix ans le monde en soit doté.
Oui, le front ceint de la couronne épique,
Dans l'avenir fondons ma royauté.

Mais mon sujet prête à la tragédie;
J'y pourrais prendre un plus rapide essor.
Dialoguons, et ma pièce applaudie
M'enivrera d'honneurs, de gloire et d'or.

La tragédie est un bien long ouvrage;
L'ode au sujet comme à moi convient mieux.
Riche d'encens, elle en fait le partage
Aux rois d'abord, et, s'il en reste, aux dieux.

Mais l'ode exige un trop grand flux de style;
Mieux vaut traiter mon sujet en chanson.
Dormez en paix, Pindare, Homère, Eschyle:
J'ai rêvé d'aigle et m'éveille pinson.

Sans s'amoindrir quel grand projet s'achève?
Plus d'un génie a dû manquer d'entrain.
Ainsi de tout. Tel qui restreint son rêve
A des chansons, laisse à peine un quatrain.

1841 A 1843

LA FILLE DU DIABLE

Air du ballet des Pierrots.

Dans un castel aux bords de l'Aisne,
Un soir, voilà cent ans et plus,
Devant la belle châtelaine,
Un moine disait l'*Angelus*.
Il tombe en extase. O merveille !
L'esprit tient son corps entravé.
Puis le saint homme se réveille
En s'écriant : « Il est sauvé !

« — Qui donc? dit la dame au bon Père.
— Satan, ma fille ; il rentre au ciel.
Le Christ a su de la vipère
Changer tous les poisons en miel.
Pour le voir, j'ai du grand prophète
Pris le char au brûlant essieu.

La loi d'amour est satisfaite;
Le ciel s'agrandit : Gloire à Dieu!

« Satan, sous les traits d'un jeune homme,
L'an où la comète apparut,
Surprit une vierge de Rome
Qui le rendit père et mourut.
Lui père, et père d'une fille!
Il la prend et d'un ton amer
Lui dit : « Pour tout bien de famille
« N'attends qu'une part de l'Enfer. »

« Mais l'enfant semblé lui sourire.
Il s'en émeut : « Se pourrait-il
« Que mon tyran, calmant son ire,
« Voulût adoucir mon exil?
« A sa haine Dieu faisant trêve,
« Quelque espoir me fût-il rendu,
« Comment sauver la fille d'Ève
« De ce monde que j'ai perdu?

« Quoi! des pleurs mouillent ma paupière!
« Pleurer, moi! Dieu me le défend.
« Si je savais une prière,
« Je la dirais pour cette enfant.
« Très-Haut, qu'a bravé mon audace,
« Si mes maux ne te satisfont,
« Qu'au ciel un jour ma fille ait place,
« Et fais-moi l'Enfer plus profond! »

« Est-ce le roseau que Dieu brise?
Maudirait-il la fille? Oh! non,

Cette enfant qu'on porte à l'église
De Marie a reçu le nom.
Elle est remise en des mains pures.
Il s'y connaît, le tentateur
Qui couvrit de tant de souillures
Le chef-d'œuvre du Créateur.

« A l'Enfer Satan infidèle
Veut voir Marie, et, chaque jour,
Se déguisant mieux, sent près d'elle
Son cœur renaître au pur amour.
La caresser, il l'ose à peine.
Craignons, dit-il, de la flétrir.
Éden a vu, sous mon haleine,
En un jour ses roses mourir.

« Sur lui bientôt règne Marie,
Colombe dont il suit l'essor.
Tout haut pour son père elle prie,
Et fait aumône de son or.
Même il lui révèle des charmes
Contre les maux qu'on peut guérir :
Tant le triste auteur de nos larmes
Se plaît à les lui voir tarir.

« Marie, à quinze ans, sainte et belle,
Est admise à communier.
Il tremble. Fille du rebelle,
Si Dieu l'allait répudier!
Mais de l'église elle est la joie.
Pour la voir, il court se tapir

Dans l'orgue, qui soudain envoie
Jusqu'au ciel un profond soupir.

« Sitôt qu'à genoux et bénie
Elle a pris le pain rédempteur,
Satan mêle à flots l'harmonie
Aux chants du temple inspirateur.
Sous sa main l'orgue austère et tendre
N'a plus rien d'un monde mortel;
Et les anges, pour mieux l'entendre,
Descendent jusque sur l'autel.

« Mais, dans ces pompes de l'Église,
Marie et chancelle et pâlit.
Son cœur, trop plein de Dieu, se brise;
Sa foi la tue et l'embellit.
Elle tombe aux bras de son père.
Fait homme, il se trouble d'abord,
Comme un de nous se désespère,
Et sent tout le mal de la mort.

« Elle n'est plus. Amour, science,
Rien n'y peut : Dieu le voulait donc.
Satan n'eut jamais de souffrance
Qui comptât plus pour son pardon.
Va-t-il sur la foule attendrie
Renverser les murs du saint lieu?
Non, il voit l'âme de Marie
Remonter brillante à son Dieu.

« S'il lui cache quel est son père,
« Ah! dit-il, que Dieu soit béni

« Dans mon royaume, affreux repaire,
« Retombons seul, pauvre banni. »
Là, s'accusant à ses complices
De sa révolte et de leurs torts,
Il souffre de tous les supplices,
Il saigne de tous les remords.

« Pour moi, seule étoile qui brille
« Dans ce ciel que Dieu m'a fermé,
« Pour moi, dit-il, prie, ô ma fille!
« Prie, ô toi qui m'as seule aimé! »
Mais au ciel le Christ, qui l'écoute,
Voit aux éternelles douleurs
Quel poids le repentir ajoute;
Et ses yeux en versent des pleurs.

« Un de ces pleurs, sources fécondes,
A travers l'amas des soleils,
A travers la foule des mondes
Aux sombres nuits, aux jours vermeils,
A travers tout l'espace immense
Que Dieu peupla dans un instant,
Ce pleur de céleste clémence
Tombe sur le cœur de Satan.

« Et soudain l'archange rebelle
Reprend sa gloire et sa beauté,
Et, d'un seul élan de son aile,
Près du Christ il est remonté.
Marie est là pour lui sourire;
D'amour pur il est abreuvé.

Le mal enfin perd son empire :
La fille d'Ève a tout sauvé. »

Le bon moine, après cette histoire,
Poursuit ; « Les temps sont révolus,
L'Enfer n'est plus qu'un Purgatoire
D'où l'on entrevoit les élus.
J'ai chanté sur le char d'Élie,
Avec les séraphins joyeux,
La Vierge qui réconcilie
Saints et pécheurs, enfers et cieux.

« Madame, à pied je pars pour Rome,
Comme a fait saint Paul autrefois.
Pour prêcher sur le sort de l'homme,
Le pape déliera ma voix.
Le Christ veut qu'en ces murs célèbres
J'aille annoncer aux cœurs aimants
Qu'il n'est plus d'anges des ténèbres,
Qu'il n'est plus d'éternels tourments. »

LES VOYAGES

Air :

« Viens, m'ont dit vingt chars rapides;
Le feu nous pousse à travers
Bois épais, cités splendides,
Monts et prés, champs et déserts.

Faisant honte aux hirondelles,
Tu croiras, sur nos essieux,
Que la terre a pris des ailes
Pour passer devant tes yeux.

« Viens, me crie un beau navire,
Voir l'homme en tous les climats,
Voir en germe quelque empire,
Des ruines voir l'amas.
Par un caprice de l'onde,
Tu peux, voguant avec moi,
Ajouter un nouveau monde
A ceux dont le nôtre est roi.

« Des astres je sais la route,
Viens, dit un aérostat;
Monte à la céleste voûte
Pour en juger mieux l'éclat;
Sur maint problème à résoudre,
Dans mon vol audacieux,
Viens au-dessus de la foudre
Souder l'abîme des cieux. »

Partez tous. Ici je reste,
Heureux d'un monde borné,
D'oiseaux, de fleurs, monde agreste,
D'ombrages environnés.
Quand la nuit étend son voile
Et qu'au ruisseau transparent
Vient se mirer une étoile,
Oh! que l'univers est grand!

LE SAINT

CHANSON A MADAME....

Air : Un petit capucin.

Chez un saint qu'épouvante
Le mot d'amour,
Le diable, un jour,
Vient en jeune servante.
Le saint lui dit : Satan,
Va-t'en!
Va-t'en, Satan, va-t'en!

Il revient en grisette
Au ton aisé,
Au teint rosé,
Au menton à fossette
Le saint lui dit : Satan,
Va-t'en!
Va-t'en, Satan, va-t'en!

Il revient en danseuse
Au sein fripon,
Au court jupon,
A la jambe amoureuse.
Le saint lui dit : Satan
Va-t'en!
Va-t'en, Satan, va-t'en!

En muse jeune et belle
Il vient encor;
Sa lyre d'or
Chante l'amour fidèle.
Le saint lui dit : Satan,
Va-t'en!
Va-t'en, Satan, va-t'en!

Puis il vient en comtesse
Aux blanches dents,
Aux yeux ardents,
Au cœur troublé d'ivresse.
Le saint lui dit : Satan,
Va-t'en!
Va-t'en, Satan, va-t'en!

Satan prend d'autres armes :
Madame, un soir,
Le saint croit voir
Apparaître vos charmes.
Il ne dit plus : Satan,
Va-t'en!
Va-t'en, Satan, va-t'en!

Grâce, esprit, tout le brûle,
Tout l'enhardit;
Même il vous dit :
Au fond de ma cellule,
Viens me damner, Satan;
Viens-t'en!
Viens-t'en, Satan, viens-t'en!

LES VIOLETTES

AIR :

« Hélas! violettes charmantes,
Vous vous hâtez trop de fleurir.
Au soleil ces neiges fumantes,
Le verglas peut les recouvrir;
Mars nous garde encor des tourmentes. } *Bis.*
Naissez-vous aussi pour souffrir?

« — Bénis le ciel qui nous ordonne
D'éclore en dépit des glaçons.
La pauvre Laure, enfant si bonne,
Va nous chercher dans ces buissons :
A souhait pour qu'elle y moissonne,
En grelottant nous fleurissons

« — Douces fleurs, quelle est cette fille?
— Une orpheline qui nourrit
Ceux qui se sont faits sa famille,
Vend des fleurs quand le ciel sourit,
Lasse la quenouille et l'aiguille,
Ou glane aux champs que Dieu mûrit.

« Ce matin, dès la pâle aurore,
Un ange a passé par ici.
Il a dit : Enrichissez Laure;


BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Napoli



LA PAQUERETTE ET L'ÉTOILE

Garnier freres, Editeurs



Le pain manque, et Laure en souci
Va venir; hâtez-vous d'éclore.
L'ange a dit vrai, car la voici. » } *Bis.*

LA PAQUERETTE ET L'ÉTOILE

Air :

L'ÉTOILE.

Dans l'ombre, aimable pâquerette,
Mon rayon le plus doux te luit
Et dessine ta collerette
Sur le noir manteau de la nuit.

LA PAQUERETTE.

Quoi! vous, belle étoile attachée
Au marchepied du roi des cieux,
Sur la fleur dans l'herbe cachée
Vous daignez abaisser les yeux!

L'ÉTOILE.

Chaque étoile, dans son orbite,
Loin d'être un vain luxe des nuits,
Aux planètes que l'homme habite
Dispense arbres, fleurs, grains et fruits.

Des feux du soleil dans l'espace
Moi qui complète les couleurs,

Sur les corps que sa force enlace
Je préside aux destins des fleurs.

Tu ne m'es donc pas étrangère,
Fleurette éclose en si bas lieu.
Astre éclatant, fleur passagère,
Se tiennent dans la main de Dieu.

LA PAQUERETTE.

Ainsi que la terre où nous sommes,
Se peut-il qu'aux cieux étoilés,
De fleurs, de papillons et d'hommes
D'autres globes roulent peuplés?

L'ÉTOILE.

Certes, ma fille : aux mêmes causes
Le même effet ne peut faillir.
Dans ces mondes naissent des roses
Et des vierges pour les cueillir.

L'APOTRE

A M. DE LAMENNAIS

AIR :

Paul, où vas-tu? — Je vais sauver le monde.
Dieu nous donne une loi d'amour.
— Apôtre, la sueur t'inonde;
En festins ici passe un jour.

— Non, non; je vais sauver le monde.
Dieu nous donne une loi d'amour.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher aux hommes
Paix, justice et fraternité.
— Pour en jouir, reste où nous sommes,
Entre l'étude et la beauté.
— Non, non, je vais prêcher aux hommes
Paix, justice et fraternité.

Paul, où vas-tu? — Je vais à l'âme humaine
Du ciel enseigner le chemin.
— Aux cieux? La gloire seule y mène
Chante, elle te tendra la main.
— Non, non; je vais à l'âme humaine
Du ciel enseigner le chemin.

Paul, où vas-tu? — Je vais rendre aux campagnes
Le Dieu qui bénit les guérets.
— Crains le brigand dans les montagnes;
Crains le tigre dans les forêts.
— Non, non; je vais rendre aux campagnes
Le Dieu qui bénit les guérets.

Paul, où vas-tu? — Je vais au sein des villes
De tout vice purger les cœurs.
— Crains l'orgueil des passions viles;
Crains le rire aux éclats moqueurs.
— Non, non; je vais au sein des villes
De tout vice purger les cœurs.

Paul où vas-tu? — Je vais, séchant des larmes,
Dire au pauvre : Dieu seul est grand!
— Crains le riche si tu l'alarmes;
Crains le pauvre s'il te comprend.
— Non, non; je vais, séchant des larmes,
Dire au pauvre : Dieu seul est grand!

Paul, où vas-tu? — Je vais de plage en plage
Raffermir mes amis tremblants.
— Quoi! les maux, la fatigue et l'âge
N'ont point dompté tes cheveux blancs?
— Non, non; je vais de plage en plage
Raffermir mes amis tremblants

Paul, où vas-tu? — Je vais, braver nos maîtres,
Fardeau des peuples gémissants.
— Tremble! ils te livreront aux prêtres
En échange d'un peu d'encens.
— Non, non; je vais braver nos maîtres,
Fardeau des peuples gémissants.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher mon culte
Devant le juge et ses licteurs.
— A nos lois déguise l'insulte;
Recours à l'art des orateurs.
— Non, non; je vais prêcher mon culte
Devant le juge et ses licteurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais porter ma tête
Sur l'échafaud où Dieu m'attend.
— Dis un mot, et ta grâce est prête;

D'honneurs on te comble à l'instant.
— Non, non; je vais porter ma tête
Sur l'échafaud où Dieu m'attend.

Paul, où vas-tu? — Je vais avec les anges
Reposer au sein de mon Dieu.
— Par ton exemple tu nous changes.
Nous prierons sur ta tombe. Adieu!
— Oui, oui; je vais avec les anges
Reposer au sein de mon Dieu.

MES CRAINTES

LETTRE A MON AMI M. LEBRUN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Air du vaudeville de la Petite Gouvernante.

Cher Lebrun, ta muse héroïque,
A la chanson tendant la main,
M'écrit : « Au trône académique
Veux-tu monter? Parle, et demain... »
Muse, arrêtez. Par lassitude
D'un monde où j'ai fait long séjour,
J'ai pris goût à la solitude.
J'y tiens : c'est mon dernier amour.

Oui, j'adore, ami, la retraite,
Et du bruit mon âge a l'effroi.

Le monde, dis-tu, me regrette.
Le monde? Il pense bien à moi!
Bourgeois vaniteux, il s'arrange
De peu de gloire et de gros fonds;
Et, pour s'ébandir dans sa fange,
A toujours assez de bouffons.

Refais-toi tribun politique!
M'a-t-on crié. Mais quoi! Jadis
N'ai-je pas, sur cette musique,
Fait assez de vers applaudis?
D'autres m'ont dit : « Fais-toi messie
Ou prophète, et viens, dès ce soir,
D'un parfum de théocratie
T'enivrer à notre encensoir. »

De me laisser faire grand homme,
Non, je n'eus jamais le désir.
L'époque n'est pas économe
De piédestaux; on peut choisir.
Toute secte a sa créature;
Tout club aussi : c'est tel ou tel.
On donne ici la dictature;
Là-bas on élève un autel.

L'idole est partout promenée;
Mais bientôt les porteurs sont las.
Nous voyons, en moins d'une année,
Messie et dictateur à bas.
On crie à l'un : « Tu n'es qu'un homme; »
A l'autre, si c'est un vieillard :

« Sur cette borne fais un somme
En attendant le corbillard. »

Las! toute gloire est mensongère
Dans ce temps d'esprits fourvoyés.
Tel s'en fait une viagère,
Qui lui-même la foule aux pieds.
Combien j'ai vu de nos idoles
Subir de contraires destins!
Je riais de leurs auréoles;
J'ai pleuré sur leurs fronts éteints.

Ami, ne laissons pas le monde
Nous emporter à tous ses vents.
Plus qu'une misère profonde
J'ai craint des honneurs décevants.
Rimeur, j'ai craint de faire ombrage
Aux talents d'un ordre élevé;
J'ai craint jusqu'au renom de sage,
Dont Lisette m'a préservé.

Moi, sage! oh! non; c'est la paresse
Qui m'a fait des goûts si bornés.
Non, j'aurais craint que ma sagesse
N'effrayât de pauvres damnés.
Quand souffrent au siècle où nous sommes
Peuple et roi, riche et travailleur,
Crois-moi, le plus sage des hommes
N'en saurait être le meilleur.

Lebrun, mon exemple t'enseigne
A faire au monde juste part.

A l'Institut qu'un autre règne.
J'ai bâti ma ruche à l'écart.
Là, si peu que le miel abonde,
Je puis craindre encor les fourmis;
Mais là, moins je me donne au monde,
Plus j'appartiens à mes amis.

LA FÉE AUX RIMES.

AUX OUVRIERS POÈTES *

AIR :

Voici la fée; oui, c'est la fée aux rimes,
Fille du ciel qui vient nous consoler.
Sa voix ajoute aux chants les plus sublimes;
Mais prenons garde; elle peut s'envoler :
Voyez, amis, ses deux ailes si grandes.
Dans ses deux mains, où puisent ses amants,
Brillent rubis, perles et diamants
  Pour faire aux muses des guirlandes.
— Combien de maux ta voix charme ici-bas!
  Aimable fée, ah! ne fuis pas, } *Bis.*
    Ah! ne fuis pas.

* Je n'ai pu indiquer tous les métiers qui comptent des poëtes et des versificateurs plus ou moins connus, plus ou moins habiles; mais j'ai omis avec intention les typographes, parce que la plupart ont reçu de l'instruction, et que d'ailleurs leur profession leur rend les études littéraires faciles :

Le sage en vain crie : « Arrête, âme folle! »
Un pauvre enfant, doux, au front nuageux,
Qu'elle a séduit au sortir de l'école,
Contre son joug court échanger ses jeux.
Dès lors, aux champs, dans les bois, sur les grèves,
Chercheur d'échos, par elle il va penser.
Meurt-il obscur, elle vient le bercer
  De bruits de gloire et de longs rêves.
— Combien de maux ta voix charme ici-bas!
  Aimable fée, ah! ne fuis pas,
    Ah! ne fuis pas.

Si les cités consacrent sa puissance,
Elle est de fête au foyer des hameaux.
Mais d'ouvriers une foule l'encense :
A ses faveurs, quels droits ont-ils? Leurs maux.
Il faut si peu pour rendre le courage
A tous ces cœurs par la fièvre agités!
La bonne fée en leur disant : Chantez!
  Donne à leur soif l'eau d'un mirage.
— Combien de maux ta voix charme ici-bas!
  Aimable fée, ah! ne fuis pas,
    Ah! ne fuis pas.

Nous verrons, grâce aux fleurs que l'immortelle
Mêle aux tranchets, aux limes, aux rabots,
A la navette, au pic, à la truelle,
L'art sans étude et la gloire en sabots.

les livres les viennent trouver; il faut que les autres ouvriers les cherchent, et c'est déjà un mérite dont on doit leur tenir compte. (*Note de Béranger.*)

Ces artisans chantent, frondent, racontent;
Le peuple parle; hier il bégayait.
Du haut du trône on s'écrie, inquiet :
Voici les voix d'en bas qui montent.
— Combien de maux ta voix charme ici-bas!
Aimable fée, ah! ne fuis pas,
Ah! ne fuis pas.

Étends, ma fée, étends sur eux tes ailes;
Parfume l'air de leurs obscurs abris.
Qu'un peu de vin, non le vin des querelles,
Le vin de joie, éveille leurs esprits.
A leur liqueur mêlant ton ambroisie,
Fais qu'à mon nom, un jour ils disent tous :
Gloire à ses chants! C'est lui qui jusqu'à nous
Fit descendre la poésie.
— Combien de maux ta voix charme ici-bas!
Aimable fée, ah! ne fuis pas, *Bis.*
Ah! ne fuis pas!

LE POSTILLON

MON ANNIVERSAIRE DE 1842.

AIR des Amazones.

Sur ce globe, la course humaine
Ne dure, hélas! que peu d'instants.
Le postillon qui tous nous mène,
Je le connais trop, c'est le Temps. (*Bis.*)

En char pompeux aussi bien qu'en charrette,
Il nous emporte à nous faire crier :
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête! } *Bis.*
Buvons ici le vin de l'étrier.

Il est sourd, ne fait nulle pause,
Sangle tout de son fouet puissant,
Se rit des effrois qu'il nous cause,
Et n'y met fin qu'en nous versant.
Je crains par lui qu'un jour notre planète
N'aille en éclats croupir dans un bourbier.
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!
Buvons ici le vin de l'étrier.

Les sots et les fous en grand nombre
Nous jettent la pierre en chemin.
Fuyons-les donc; mais quel encombre!
Ils seront plus nombreux demain.
Sais-je d'ailleurs ce que demain m'apprête?
Podagre ou pair si j'allais m'éveiller!
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!
Buvons ici le vin de l'étrier.

En des jours de mélancolie
On semble au but vouloir courir;
Mais un rien nous réconcilie
Avec la frayeur de mourir.
C'est une fleur, c'est une chansonnette,
C'est un souris qui vient nous égayer.
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!
Buvons ici le vin de l'étrier.

La poste soixante et troisième
Me fournit des relais nouveaux.
Le postillon, toujours le même,
Ménagera-t-il les chevaux?
Amis, d'un mont moi qui descends la crête,
Pour vous attendre, ah! je veux enrayer.
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!
Buvons ici le vin de l'étrier.

Oui, fêtons mon anniversaire,
Réveil de souvenirs constants.
Puisse une amitié si sincère
Briser les éperons du Temps! (*Bis.*)
Pour ramener la joie en ma retraite,
Vingt fois encor venez vous écrier :
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête! } *Bis.*
Buvons ici le vin de l'étrier.

1843 ET 1844

LES DÉFAUTS

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

L'homme, à soixante ans, calme et grave,
Au coin de son feu devient roi.
Mais, jeune, il vaut mieux, selon moi,
Sous le plaisir vivre en esclave.
Vous qui sur nous veillez d'en haut, } *Bis.*
Rendez-moi quelque bon défaut. }

Oui, si j'ai subi l'exigence
De mes défauts, tyrans nombreux,
Je leur dus bien des jours heureux,
Doux larcins faits à l'indigence.
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

Dans les jours d'aimables féeries
On monte au ciel des deux côtés.
Nous poussons à bout nos gaietés,
A bout nos tendres rêveries.
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

Aujourd'hui ma santé me touche.
A table veut-on me fêter,
L'aï ne me fait plus chanter.
Et je lui fais petite bouche.
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

Je verrais danser vingt grisettes
Sans penser à rien tout un soir;
Sans même essuyer, pour mieux voir,
Les vieux verres de mes lunettes.
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

J'ai trop égayé la satire;
Ce tort, je dois le réparer.
Mais sur ce monde il faut pleurer
Sitôt qu'on n'ose plus en rire.
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

Perfide erreur de ma jeunesse,
Que, bras ouverts, couronne en main,
La Gloire m'accoste en chemin,
Je lui dirai : Passez, drôlesse!

Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

Hélas! mes vertus me désolent;
Mais l'âge, qui les fait fleurir,
M'ôte la force de courir
Après mes défauts qui s'envolent.
Vous qui sur nous veillez d'en haut, } *Bis.*
Rendez-moi quelque bon défaut.

LE ROSIER

Air :

Toi dans ce lieu, toi dans la porcelaine!
Que je te plains, joli rosier!
Cette salle pompeuse est pleine
D'un monde envieux et grossier
Qui te souille de son haleine :
C'est le palais d'un financier.
Que je te plains, joli rosier!

Ici naguère apporté du village,
De l'or tu subis le pouvoir.
Ce banquier veut qu'à son passage
Pour lui tu fleurisses ce soir.
De ton parfum fais-lui l'hommage,
Comme au Très-Haut fait l'encensoir.
De l'or tu subis le pouvoir.

Sous ce grand lustre à la flamme irisée,
Arbuste aimé, tu vas mourir.
Plaint-il, ce juif, âme blasée,
Ceux que son faste fait souffrir?
Privé d'air pur et de rosée,
Ah! n'espère pas l'attendrir.
Arbuste aimé, tu vas mourir.

Mais près de toi passe un jeune poëte
Dans ce palais resplendissant;
Il courbe aussi sa noble tête
Devant le riche tout-puissant.
Des fièvres d'or de cette fête
Il est saisi rien qu'en passant
Dans ce palais resplendissant.

Ainsi que toi ce séjour l'empoisonne.
Dieu vous rende à son beau soleil!
Le luxe qui vous environne
Va flétrir, en un temps pareil,
Et sa poétique couronne
Et ton diadème vermeil.
Dieu vous rende à son beau soleil!

L'OISEAU FANTOME

Air :

La cantatrice jeune et belle
S'éveille au milieu de la nuit.
Qu'a-t-elle entendu? Ce doux bruit,
Est-ce un chant d'amour qui l'appelle?
Non, c'est un fantôme léger,
L'ombre d'un oiseau qui l'éveille,
Qui sur son lit vient voltiger,
En lui murmurant à l'oreille :
« Pour votre voix docile à mes leçons
Du Paradis j'apporte des chansons. } *Bis.*

« Je suis l'âme toujours aimante
Du rossignol apprivoisé
Par vous, et par vous tant baisé,
Qu'il crut voir en vous une amante.
Que j'avais d'ardeur à chanter
Lorsqu'en rêve ou dans l'insomnie
Aux longs efforts pour m'imiter
Vous mêliez les pleurs du génie!
Pour votre voix docile à mes leçons
Du Paradis j'apporte des chansons.

« Un soir où la foule charmée
Semait des fleurs autour de vous,
Votre singe, démon jaloux,

Ouvrit ma cage bien-aimée.
Dans ses ongles me voilà pris.
En ricanant il me déchire.
Votre gloire est sourde à mes cris;
On vous couronne, et moi j'expire.
Pour votre voix docile à mes leçons
Du Paradis j'apporte des chansons.

« Mais d'ailes mon âme est pourvue.
Invisible à des yeux humains,
Du ciel je franchis les chemins,
Pourtant sans vous perdre de vue.
Oh! que de globes je parcours,
Nefs qui de l'air fendent les ondes!
Que d'hommes, d'oiseaux et d'amours
J'entends chanter dans tous ces mondes!
Pour votre voix docile à mes leçons
Du Paradis j'apporte des chansons.

« Aux plus éclatantes planètes
L'homme retrouve ses aïeux,
Sages, héros, saints, demi-dieux,
Affranchis de l'ombre où vous êtes.
Plus ils en sont loin, plus s'accroît
L'intérêt qu'à leur âme inspire
Le destin de ce globe étroit,
Humble hameau d'un vaste empire.
Pour votre voix docile à mes leçons
Du Paradis j'apporte des chansons.

« L'homme, peuplant l'infini même,
De l'amour doit former les nœuds

Entre ces astres lumineux
Émanés du soleil suprême.
En des temps qui nous sont cachés,
Dieu resserrant son auréole,
Les mondes, enfin rapprochés,
S'éclaireront par la parole.
Pour votre voix docile à mes leçons
Du Paradis j'apporte des chansons.

« Moi, faible oiseau, je vole encore ;
Des miens plus haut j'entends la voix.
Un autre ciel s'ouvre, où je vois
Du jour sans fin poindre l'aurore.
Chantres des bois, des champs, des eaux,
Forment là des chœurs de louanges.
Dieu permet aux petits oiseaux
De le chanter avec les anges.
Pour votre voix docile à mes leçons
Du Paradis j'apporte des chansons.

« Mais l'amour me fait redescendre
Vers vous qui m'avez tant pleuré ;
Et, chaque nuit, je reviendrai
Avec des chants à vous apprendre.
Puissent vos accords enivrants,
Qu'à la terre le ciel envie,
Initier les cœurs souffrants
Aux merveilles d'une autre vie !
Pour votre voix docile à mes leçons } *Bis.*
Du Paradis j'apporte des chansons. » }

MON CARNAVAL

A ANTIER

Air : Ainsi jadis un grand prophète.

Tandis qu'aimable et gai convive,
Tu règnes dans plus d'un repas,
Antier, il faut que je t'écrive
Comment je fête les jours gras.
Seul, entre ma lampe et ma chatte,
Vieux rêveur, je vois sous mes yeux
Des temps d'où notre amitié date
Passer le fantôme joyeux.

A jours pareils, notre jeunesse,
S'affublant d'habits les plus fous,
S'écriait : Joie, amour, ivresse,
Nous ont faits dieux ; imitez-nous.
Mais pourquoi d'un carton fantasque
Prenions-nous le voile importun ?
A des fronts si gais point de masque :
C'est au vieillard qu'il en faut un.

Te rappelles-tu nos soirées ?
Le champagne à crédit moussant ?
Les belles robes déchirées ?
Le rire au loin retentissant ?

Quels chants! quels cris! C'était merveilles
De nous voir traiter, chaque nuit,
Les plaisirs comme des abeilles
Qu'on arrête à force de bruit.

Souvenir cher à mes pensées!
Grâce à la fraîcheur qu'il leur rend,
Je souris aux heures passées,
Je m'arrange du jour mourant.
Pur de haine et d'hypocrisie,
Rêvant le bien, cherchant le beau,
Je sème un peu de poésie
Sur les marches de mon tombeau.

Cher ami, loin que je me gronde
D'avoir tant chanté le plaisir,
Quand je finirai pour ce monde,
Je n'y laisserai qu'un désir :
C'est qu'à la saison printanière,
D'heureux enfants, au teint vermeil,
Viennent, où dormira ma bière,
Sur les fleurs danser au soleil.

LEÇON DE LECTURE

AIR :

Au printemps, sous le feuillage,
Le maître d'école assis
Fait aux enfants du village
Courtes leçons et longs récits.

Vieux balafré de l'Empire,
De la voix les corrigeant,
Il dit : « M'eût-on fait sergent
Si je n'avais pas su bien lire ?
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs. } *Bis.*

« Oui, ces fleurs que je cultive
Sont les prix qu'on obtiendra.
Pour les savants je m'en prive.
En avant ! A qui mieux lira !
Bon vouloir ne peut suffire.
Sachez que l'homme de bien,
Seul, en vaut deux s'il lit bien,
En vaut trois s'il sait bien écrire.
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

« Moutard, n'as-tu pas de honte
De prendre un *n* pour un *u* ?
A propos que je vous conte
Un fait chez nous trop peu connu.
Après nos jours de détresse,
Voulant, le sabre au côté,
Rapprendre la liberté,
J'ai combattu cinq ans en Grèce.
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

« Près de quitter les Hellènes,
De toutes parts triomphants,

Un jour, sur le port d'Athênes,
J'entre à l'école des enfants.
Le maître alors faisait lire
Un marin d'âge avancé.
Le voyant à l'A, B, C,
Comme un Français, moi, j'allais rire.
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

« Venant à moi, le vieux maître
Me dit : « Voici le héros
« Qu'ici chacun veut connaître,
« Le capitaine des brûlots.
« Il a vengé sa patrie,
« Brisé l'orgueil du sultan,
« Brûlé vif un capitan
« Et fait trembler Alexandrie. »
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

« Oui, c'est Canaris lui-même.
« Canaris, notre fierté.
« Il n'eut avec le baptême
« Qu'ignorance et que pauvreté.
« S'il s'assied, plein de sagesse.
« Au banc des petits garçons;
« S'il est humble à mes leçons,
« C'est encor pour servir la Grèce *. »

* J'ai lu, je ne sais plus où, qu'un voyageur vit sortir Canaris d'une école, avec les petits Grecs qui la fréquentaient. Comme eux il portait ses livres sous son bras. Ce héros appre-

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs :
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

« De l'écolier que j'admire
Alors je presse la main.
Canaris jusqu'au navire
Me conduisit le lendemain,
Et me dit sur le rivage
Ce beau mot que j'ai noté :
Le savoir, c'est liberté ;
L'ignorance, c'est esclavage.
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs ;
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs. » } *Bis.*

NOTRE GLOBE

Air :

Mais qu'est-ce enfin que la sphère où nous sommes ?
Un vieux waggon qui peut, en fendant l'air,
Sortir du rail, au nez des astronomes,
Et nous verser sur son chemin de fer.
Que de convois à puissance attractive

nait à lire et n'en avait pas honte. Heureux les pays où on ne rougit pas de bien faire ! L'intrépide marin, parti de si bas, est devenu ministre depuis. Que Dieu veille sur le caractère loyal et modeste de ce grand citoyen ! (*Note de Béranger.*)

Semblent là-haut comme nous se mouvoir!
De ces waggons ce que je voudrais voir,
C'est la locomotive.

Notre planète eut une enfance étrange :
Buffon l'a dit; Cuvier l'a constaté.
Un peu de feu qu'enserre un peu de fange
Donna naissance à ce monde encroûté.
Sur l'embryon la mer jetant sa robe
De sa vermine assez mal le purgea.
L'homme vint tard; et moi, je crains déjà
De voir périr ce globe.

Passé, dis-moi, criai-je au bord d'un gouffre,
Combien de temps a roulé suspendu
Ce point où l'homme en passant pleure et souffre?
Et des anciens l'histoire a répondu.
Mais quelle foi peut retrouver sa route
Sous les débris de leurs dogmes nombreux?
Perses, Hindous, Grecs, Égyptiens, Hébreux,
Nous ont légué le doute.

Le doute est froid, quelque part qu'on s'y loge.
Pour m'en tirer invoquons l'avenir.
Un nouveau Christ passe, et je l'interroge :
« Maître, ce monde un jour doit-il finir?
« Jamais, dit-il. Vive notre planète,
« Dont ma Triade éternise le cours! »
A ses croyants ainsi répond toujours
Ce messie en goguette.

Si le passé n'a point d'écho fidèle,
Si l'avenir est muet et voilé,
Présent, dis-moi, notre terre doit-elle
Faire faux bond à l'empire étoilé?
Mais du passé près de franchir la porte,
Ce nain chétif, que l'avenir poursuit,
N'a pas le temps de me répondre, et fuit
En disant : Que m'importe!

Dieu voit la fin de tout ce qu'il fait naître.
Le monde est né, le monde doit mourir.
Quand? Ah! dit l'un, avant demain peut-être;
L'autre lui donne un long temps à courir.
Tandis qu'ainsi sur l'époque assignée
Nous discutons, plus ou moins nous trompant,
Au bout d'un fil le monde est là qui pend
Comme un nid d'araignée.

LE DIEU JEAN

Air : Toto Carabo.

Tout homme à caractère
Est Dieu de loin en loin,
Dans son coin.
Jean, qui croit à Voltaire,
Fut Dieu pendant six mois,
Le grivois!

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

Chez de joyeuses filles,
Jean, qui loge à l'étroit
Sous le toit,
Pèlerin sans coquille,
Se fait dieu pour payer
Son loyer.

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu!
Quel pauvre dieu!
Né dans un mauvais lieu!

Jean, quelque temps prophète,
Dit : « Le traiteur en moi
N'a plus foi.
Gratis pour qu'on me fête,
Je sors de mon cerveau
Dieu nouveau. »

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu!
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

« Respectons pour l'exemple
Les dieux plus ou moins nés
Mes aînés.
Tributs, autel et temple,
Sont un assez bon lot
De culot. »

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

« Pour le salut de l'âme
Comme on n'a que trop fait
Sans effet,
Des corps je me proclame
Par goût et par ferveur
Le sauveur. »

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

« Le Paradis, vieux conte,
Je le mets sous ta main,
Genre humain.
De la terre, à mon compte,
Je referai soudain
Un Éden. »

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

« Femmes, trêve au martyre!
Supprimons à tout prix
Les maris.
Au sort je veux qu'on tire,
Pour vos poupons en tas,
Des papas. »

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

Saint Ignace en prières
Vend ses brides à veaux
Aux dévots.

Ce siècle de lumières
Est pour les charlatans
Un bon temps.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !
Ah ! bon Dieu ! quel dieu !
Quel pauvre dieu, bon Dieu !
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu !

Jean se fait des oracles.
Bientôt dans plus d'un rang
Le dieu prend ;
S'il cache ses miracles,
C'est qu'il doit des égards
Aux mouchards.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !
Ah ! bon Dieu ! quel dieu !
Quel pauvre dieu ! bon Dieu !
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu !

La foule accourt : Victoire !
Que d'or les sots mettront
Dans son tronc !
Mais quoi ! tout l'auditoire
Trouve ce dieu de chair
Un peu cher.

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

Il parcourt la province,
Toujours déménageant
Sans argent.
A la foire, en bon prince,
Le dieu, dit-on, un soir
S'est fait voir.

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu! bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

Il dit, presque en syncope :
« Pour un dieu quelle fin
Que la faim! »
Dieu, fais-toi philanthrope,
Avocat, perruquier
Ou banquier.

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

Enfin, à bout d'angoisse,
Jean, qui rêvait d'autel,
S'est fait tel,
Qu'hier notre paroisse
L'a pris, sur son *Credo*,
Pour bedeau.

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

SAINT NAPOLÉON*

A UN BARON DE L'EMPIRE

AIR :

Vous, fier baron, qui rampiez dans un temps
Fécond en lois, en travaux, en batailles,

* Pendant tout le règne de Napoléon, son patron fut substitué, sur le calendrier, à saint Roch, qui, depuis la Restauration, a repris sa place au 16 août.

Les prêtres composèrent à grand'peine une courte légende

Combien d'honneurs vous devez aux trente ans
Qui de l'Empire ont vu les funérailles!
L'aigle a légué la France aux étourneaux :
Pour un Gérard que de J........... * !

Un homme né pour s'élever aux cieux
Se montre-t-il, tous les nains qui l'approchent
Sur ce géant se guindent de leur mieux,
A ses habits, à ses bottes s'accrochent.
A peine il voit ces avortons, qu'il rend
Fiers de sa taille, et qu'il porte en courant.

Heureux baron, un jour il vous parla.
« Sers-moi, » dit-il. Et d'un signe il ajoute :
« Viens; » vous venez. « Va là; » vous allez là
Mais il perdit sceptre et valets en route.
Tout, depuis lors, vous fut prospère au point,
Qu'un roi, sans vous, régnerait mal ou point.

De vos débuts ne rougissez pas trop;
Chacun en cour passe à cette filière.
Notre empereur, créateur au galop,
Quand son crachat fécondait la poussière,
Fit pour un saint, dans le ciel pris d'assaut,
Ce qu'ici-bas il fit pour plus d'un sot.

au saint impérial, dont le nom même n'avait jusque-là paru que dans les vieilles chroniques italiennes. (*Note de Béranger.*)

* Plusieurs de nos généraux ont illustré le nom de Gérard, mais aucun autant que le maréchal, dont les vertus, le patriotisme et les talents peuvent se passer d'éloges, tant son nom éveille d'honorables sympathies. (*Note de Béranger.*)

Oui, son patron, vieux défunt peu connu,
Au Paradis végétait sans prébende.
De tout rayon lui voyant le front nu,
Les saints criaient au saint de contrebande :
« D'où nous vient-il? Qui l'a canonisé?
Nous parierions qu'il n'est pas baptisé. »

« Un pape intrus, disaient de bons voisins,
L'aura tiré des carrières de Rome,
De faux martyrs éternels magasins.
Chassons ce gueux! » Et contre le pauvre homme
Monsieur saint Roch court exciter son chien,
Tant les heureux ont le cœur peu chrétien.

Mais jusqu'au ciel, d'Austerlitz, d'Iéna,
Montent les bruits et les ordres du pape.
Vite on accorde au saint que l'on berna
Fleurs, auréole et triple part d'agape.
Tout lui sourit; par une bulle *ad hoc*,
De l'almanach son nom bannit saint Roch.

« Plus que Louis il a des airs de roi, »
Dit le public, public de saints et d'anges
Qui tient de nous : la fortune y fait loi.
Et le bon saint, qui se gonfle aux louanges,
Perdant bientôt le peu qu'il a de sens,
Voudrait à Dieu voler sa part d'encens.

Barons ou ducs, c'est votre histoire à tous.
Napoléon d'un saint de pacotille
Fait un grand saint, fait des rois, fait des fous.

Gave des sots qu'il prend à la coquille,
Et tombe enfin. Messieurs, sur son rocher,
C'est vous d'abord qu'il dut se reprocher.

LE JONGLEUR

AIR : Soir et matin sur la fougère.

Les démons sont fous de musique.
Un obscur jongleur fut doté
Par eux, jadis, d'un luth magique
Qui rendait et joie et santé.
Grâce à de folles mélodies,
Notre homme alors vit ses refrains
Chasser ennuis et maladies,
Peines du pauvre et noirs chagrins.

Avant ce don, bien peu d'oreilles
S'éprenaient à l'ouïr chanter;
Mais, le luth ayant fait merveilles,
Chacun chez soi veut le fêter.
— « L'ami, quoique vilain de race,
Viens avec nous. — Non, viens chez moi.
A mon foyer le pauvre a place;
Viens chanter un festin de roi. »

Notre jongleur a l'âme bonne.
Visitant châteaux et palais,

A plus d'un prince il fait l'aumône
De joyeux airs, de gais couplets.
Aux gens qu'épuise le servage
Il court rendre aussi la gaieté.
La gaieté leur rend le courage
Qui fait rêver de liberté.

Martyr d'une goutte obstinée,
A lui qu'un prélat ait recours;
Qu'une fillette abandonnée
Pleure sur d'inconstants amours;
Armé du luth, près d'eux il vole,
Heureux de voir en peu d'instants
Malade et vierge qu'il console
Sourire au retour du printemps.

Aussi, qu'il passe, on se le montre;
Partout vieillards, filles, garçons,
Disent : « On bénit sa rencontre
Quand son luth éclate en chansons.
Que de bonheur il en retire
Si tant d'échos, émus cent fois,
Vont à l'oreille lui redire
Les chants que leur souffle sa voix! »

Mais, sur son grabat, quels fantômes
Chaque jour troublent ses esprits!
Il ressent là tous les symptômes
Des maux que son luth a guéris.
Ennuis, chagrins, fièvres, misère,
Se vengent du roi des jongleurs.

L'amour s'y joint, amour sincère
Qui ne l'a nourri que de pleurs.

Il recourt à son luth sonore.
Sous ses doigts il se brise, hélas!
Une des cordes vibre encore :
« De ma mort, dit-il, c'est le glas. »
Avant l'âge enfin il succombe,
De son art même fatigué;
Et l'on grave en or sur sa tombe :
« *Des mortels ci-gît le plus gai.* »

LE PACTOLE

COUPLET

A DEUX JOLIES FEMMES DE FINANCIERS

AIR :

Aux bords infects du Pactole des fables
Mouraient les fleurs, le vautour seul buvait.
Aucun doux oiseau ne bravait
La lourde vapeur de ses sables.
Loin de ce fleuve Amour fuyait alors.
Chez nous autrement vont les choses :
Bien qu'il attire et vautours et butors,
Notre Pactole a sur ses bords
Et des colombes et des roses.

CHACUN SON GOUT

COUPLET

AIR :

Je donnerais, pour revivre à vingt ans,
L'or de Rothschild, la gloire de Voltaire.
Mais d'autre sorte on calcule en ce temps,
Chez l'auteur même, et nul n'en fait mystère.
On veut gagner, gagner, gagner encor.
J'en sais plusieurs, le pourra-t-on bien croire?
Qui donneraient, pour leur plein gousset d'or,
Et leurs vingt ans et Voltaire et sa gloire.

1844 A 1847

L'OLYMPE RESSUSCITÉ

AIR : Gentille Madelinette, *ou* : le Violon brisé.

Rien ne s'en va qui ne revienne,
Sinon toujours, au moins trois fois :
Des Jésuites qu'il vous souvienne;
Qu'il vous souvienne aussi des rois.

Les dieux s'en vont, mais en province.
Là que de dieux j'ai découverts!
De ceux que le bon sens évince
De notre ciel et de nos vers.

J'entre dans une académie,
Où le beau parleur du canton
Prédit qu'une école ennemie
Aura le sort de Phaéton.

Puis un prêtre, en citant Horace,
Me dit : « J'ai du vin renommé;
Venez dîner sur mon Parnasse,
Coteau que Flore a parfumé. »

Chez ce curé, rimeur classique,
A table je me vois assis
Entre Momus, fils de l'Attique,
Et Jupiter aux noirs sourcils.

Tout l'Olympe dîne à la cure :
Phœbus mange en auteur glouton,
Neptune trinque avec Mercure,
Bacchus rit au nez de Pluton.

Si Minerve est toujours bégueule,
Vénus, qui tient Mars aux arrêts,
De champagne arrose la meule
Où l'Amour dérouille ses traits.

« Dieux puissants, leur dis-je après boire,
A vos atours secs et mesquins,
En vous, des vieux peintres d'histoire
Je crois voir tous les mannequins.

« — Las! Nos vainqueurs, faisant ripaille,
Répondent-ils, depuis vingt ans,
Ont mis l'Olympe sur la paille.
Encor si c'était des Titans! »

Mais silence! Apollon s'enflamme,
Le dieu dit . « Monsieur le curé,

Pour l'Olympe, dont je suis l'âme,
Ne chantez plus *Miserere.*

« Les doigts de rose de l'Aurore
Vont enfin nous rouvrir les cieux.
Ce qui fut doit renaître encore :
Les morts ne sont jamais trop vieux.

« Curé, par un retour de mode,
Troquant l'excès contre l'abus,
Vous remonterez d'ode en ode,
Du galimatias au phœbus.

« C'est nous que la sculpture invoque ;
La peinture nous reviendra.
Rentrons, pour illustrer l'époque,
Dans les gloires de l'Opéra.

« La harpe et la mythologie
Vont saper un Pinde ostrogoth ;
Pour nous ont combattu l'orgie,
Le laid, le trafic et l'argot.

« Déjà meurt l'école nouvelle ;
Déjà Satan bâille et s'en va.
Viens, Jupin, du haut de l'échelle
Voir dégringoler Jéhovah.

« A nous si l'ennemi s'oppose,
Passons, sans crainte de revers,
Entre les vides de la prose
Et le vide plus grand des vers.

« Que de bourreaux en prose, en rimes!
Que de meurtres qui font pitié!
Muses, vite, à travers ces crimes
Passez sur la pointe du pied.

« Grâce aux doctrines éclectiques,
En France on doit s'entendre au mieux
A redorer les basiliques,
A rebadigeonner les dieux.

« Las de notre long ostracisme,
Paris va nous tendre les bras:
Il prouve assez son atticisme
Par le cortège du bœuf gras.

« Le Bon Sens, à notre passage,
Dira : Puisque je n'y peux rien,
Vivent les dieux! Qu'importe au sage
D'être à la fois juif et païen!

« En avant l'Olympe homérique!
Vieux Pégase, accours, et je pars.
Mais respect à la politique!
Ici laissons Neptune et Mars.

« — Ah! dit le curé, sur tes traces,
Phœbus, nous touchons à nos fins.
Chantez, Amours, Muses et Grâces :
Faites la barbe aux Séraphins. »

Rien ne s'en va qui ne revienne,
Sinon toujours, au moins trois fois :

Des Jésuites qu'il vous souvienne:
Qu'il vous souvienne aussi des rois.

LES PAPILLONS

Air : Une fille est un oiseau.

La grand'mère, au temps jadis,
Répétait à la fillette :
« Prie, enfant, car tu grandis;
Le diable est là qui te guette.
Point de jeux trop séduisants.
Je suis vieille, on doit me croire.
Viens d'une âme de douze ans,
Ma fille, écouter l'histoire.
Crains le diable; mais crois bien } *Bis.*
Que l'Enfer vaut mieux que rien. }

« D'un village mis à sac
Le diable emportait les âmes.
Il en avait un plein sac,
Qu'il allait jeter aux flammes.
Las du fardeau, lui, si fort,
S'est assis sous une treille.
La main au sac, il s'endort;
Car Dieu permet qu'il sommeille.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« Des oiseaux l'ont reconnu :
Frères, disent-ils, courage !
Sans bruit, de l'ange cornu
Courons entr'ouvrir la cage.
Vite, vite, au sac de cuir
Leur bec fait un trou d'aiguille,
Par où, seule, a peine à fuir
L'âme d'une jeune fille.
Crains le diable ; mais crois bien
Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« Il s'éveille ! Où se cacher ?
L'âme avec les oiseaux vole
Sous le toit d'un saint clocher.
Le malin ne s'en désole.
Dieu me défend d'aller là ;
Mais, sachez-le, ma colombe,
Qui de mes rêts s'envola
Sous ma griffe un jour retombe.
Crains le diable ; mais crois bien
Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« Satan part, et les oiseaux
De dire à l'âme sauvée :
Auriez-vous fait des réseaux
Ou détruit quelque couvée ?
— Non, messieurs les oisillons :
Plus coupable pécheresse,
Pour chasser aux papillons,
J'ai vingt fois manqué la messe.
Crains le diable ; mais crois bien
Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« — Dieu sourit au repentir;
Suppliez-le bien, pauvrette.
Pour vous nous allons bâtir
Un nid dans notre retraite.
Ce toit, qui l'éveille aux champs,
Vous rend la prière aisée.
Nous vous nourrirons de chants,
De fleurs, de miel, de rosée.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« N'osant quitter ce séjour,
Sous la croix l'âme abritée
D'abord soigne avec amour
Les petits de la nitée.
Puis ce beau zèle s'éteint;
Même elle néglige encore,
Chez des chantres du matin,
Comme eux de bénir l'aurore.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« Certain jour qu'ils vont au loin :
Quel ennuyeux tas de pierres!
Dit-elle; et qu'est-il besoin
D'y sonner tant de prières?
Ciel! aux champs, dans un sillon,
Que vois-je? Un papillon brille!
Certe, un si beau papillon
N'est pas né d'une chenille.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« Elle vole, et, d'un élan,
Jusqu'à l'insecte elle arrive.
Sainte Vierge! c'est Satan
Qui lui crie : Ah! fugitive,
Je vous tiens. Ne priez pas;
C'est trop tard, vite à mon bouge!
Vous attraperez là-bas
Des papillons de fer rouge.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'Enfer vaut mieux que rien.

« Nos oiseaux au toit qui pend
Rentrent : O l'infortunée!
Le diable à l'œil de serpent
D'en bas l'aura fascinée,
Disent-ils. Où la chercher?
Dans les flammes éternelles.
Sans pouvoir l'en arracher
Nous y brûlerions nos ailes.
Crains le diable; mais crois bien } *Bis.*
Que l'Enfer vaut mieux que rien. }

LA DERNIÈRE FÉE

Air d'Agéline, de Wilhem.

Près du rivage où le druide austère,
Chez les Bretons, ensevelit ses dieux,
Au vieux curé, qui bêche son parterre,

Vient d'apparaître un messager des cieux.
C'est un ange. Oui : l'auréole, les ailes,
Tout le lui prouve. Il se signe, et soudain,
Malgré la brume, il voit dans son jardin
Oiseaux s'ébattre et fleurs briller plus belles.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots } *Bis.*
Poussent au loin de funèbres sanglots.

Parmi ses fleurs l'ange aussitôt moissonne.
« Ah! dit le prêtre, il veut parer nos saints. »
L'Ange sourit : « Pour mettre une couronne
Sur un tombeau, je te fais ces larcins,
Dit-il; entends des plaintes étouffées
Traverser l'air; vois ce ciel triste et noir.
Dans l'anse où croule un noble et vieux manoir,
Vient de mourir la dernière des fées. »
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE.

« Comment! chez nous, encore un pareil être! »

L'ANGE.

« Certes; bien loin des savants, des penseurs,
Sous le dolmen qui jadis la vit naître,
Dieu lui permit de survivre à ses sœurs.
Croire à ses dons tenait lieu d'abondance;
D'heureux efforts naissaient de vœux ardents;
Même à sauver vos pécheurs imprudents
La bonne fée aidait la Providence. »
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE.

« Ses dons jamais n'ont fécondé nos grèves. »

L'ANGE.

« Non; mais sais-tu combien sur le malheur
Elle a versé d'espérance et de rêves;
Combien versé de baume à la douleur!
Le pauvre, en songe, atteignait aux délices
Des plus grands rois : Dieu point ne le défend,
Ce Dieu qui sait de quoi pleure l'enfant,
Et qui bénit le doux chant des nourrices. »
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

« Vient un savant que la vapeur amène.
La fée en rose était changée alors.
Il s'en saisit, l'effeuille; ô phénomène!
Son doigt la tue : à ses pieds roule un corps,
Un corps de vierge à la beauté divine
La mer, dit-il, jusqu'ici l'a jeté.
Car la science, aveugle majesté,
Ne croit à rien qu'au peu qu'elle devine. »
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

« Le savant passe. Elle, aux concerts célestes,
Monte en esprit, et d'énormes oiseaux
Viennent creuser une fosse à ses restes.
Va croître un if où dormiront ses os.
Sur les débris d'un antique trophée,
Ombre immortelle, un barde en ce moment
Apparaît là : Guerrier, poëte, amant,

Pleurez, dit-il : vous n'avez plus de fée. »
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

« Je vois dans l'air tous les dieux de l'Attique ;
Tous ceux du Nord, du Nil et de l'Indus.
Ces vieux parents de la vierge celtique
Vont l'entourer d'honneurs qui lui sont dus.
Prêtre, ainsi qu'eux du ciel favorisée,
Elle eut pour sœur la vierge que tu sers.
Dieu brille au fond de vos cultes divers,
Comme l'aurore aux gouttes de rosée. »
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE.

« Mais de son culte à peine a-t-on mémoire .
Contre l'oubli Dieu défend ses desseins. »

L'ANGE.

« D'un Empyrée elle eut sa part de gloire,
Temples, autels, prêtres, martyrs et saints.
Longtemps par elle a surnagé la race
Des nations que lui soumit le sort.
Né de leur sang, vieux Breton, plains sa mort,
Dernier soupir d'un monde qui trépasse. »
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE.

« Quoi ! pur esprit, vous allez sur sa tombe
Vous joindre aux dieux, mensonges du passé ? »

L'ANGE.

« Hors le grand Dieu, tu le vois, tout succombe.
Crains pour le temple où la foi t'a bercé.
A tes autels si déjà l'homme insulte,
Prêtre, à la fée accorde quelques pleurs
Et viens m'aider à suspendre ces fleurs
Sur l'humble fosse où descend tout un culte. »
Sous un ciel sombre et les vents et les flots } *Bis.*
Poussent au loin de funèbres sanglots. }

LE SAVANT

AIR :

Un bon vieillard consultait une sphère.
  A rêver vingt fois il se prend.
Vient un savant qui le regarde faire.
  Et dit tout haut : « Pauvre ignorant!
Apprends de nous les secrets que tu sondes,
  Si tu n'es le fou qui, dit-on,
Traite de fous ceux qui pèsent les mondes
  Dans la balance de Newton. »

A ce propos le vieillard de sourire :
  « L'attraction m'a peu séduit.
N'en parlons pas; mais vous, daignez me dire
  Comment la chaleur se produit.
Dans tout système, un seul fait qu'on ignore

Doit tenir le doute en éveil.
Or il vous reste à deviner encore
La grande énigme du soleil.

« Vos devanciers vous ont dressé l'échelle :
Montez ; ils vous tendent la main.
Faites qu'à tous votre savoir révèle
Un progrès de l'esprit humain.
Qui ne connaît jusqu'au moindre cratère
Ce monde orphelin de ses dieux?
Nous n'avons plus d'inconnu sur la terre :
Il nous faut l'inconnu des cieux.

« Trop longtemps l'homme à la taille du globe
De ses dieux borna la hauteur.
Creusez le ciel ; que rien ne nous dérobe
L'œuvre sans fin du Créateur.
Le mouvement part de sa main féconde ;
Suivez-le, mais les yeux ouverts,
Et révélez à notre petit monde
Le Dieu de l'immense univers.

« Au sentiment accordez une place... »
A ces mots le savant s'enfuit.
« Ce fou, dit-il, aurait besoin de glace.
Le sentiment n'est qu'un produit. »
Mais le vieillard lui crie : « A tort, vous dis-je,
La mécanique est votre loi ;
C'est Dieu lui seul, oui, c'est Dieu qui dirige
Tous ces globes où l'homme est roi. »

PLUS D'OISEAUX

POUR MON ANNIVERSAIRE

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

Je cultivais un coin de terre
Dont les ombrages m'enchantaient.
Là, quand je rimais solitaire,
Dans mes vers mille oiseaux chantaient.
Me voilà vieux; plus rien n'éveille
Ces bosquets jadis si peuplés.
En vain l'écho prête l'oreille :
Tous les oiseaux sont envolés.

Quel est, dites-vous, ce domaine?
Eh! mes amis, c'est la chanson,
Où mon vieil esprit, hors d'haleine,
Court battre en vain chaque buisson.
De mes ans sur l'enclos modeste
Les frimas sont accumulés;
Pas un roitelet ne me reste.
Tous les oiseaux sont envolés.

Que le riche été se couronne
Des épis que nous attendons;
Qu'à nos yeux rougisse l'automne,
Plus d'oiseaux pour chanter leurs dons.

En vain le printemps ressuscite
Les fleurs sur nos bords consolés;
Lorsqu'à chanter l'amour invite,
Tous les oiseaux sont envolés.

C'est mon hiver qui les effraye;
Ils ne reviendront plus au nid.
J'en juge aux vers que je bégaye
Quand l'amitié nous réunit.
Antier, toi que mieux elle inspire,
Chante nos beaux jours écoulés;
Trompe l'écho prêt à redire :
Tous les oiseaux sont envolés.

MON OMBRE

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

L'oiseau module un dernier chant;
Moi, vieillard, j'écoute et je songe.
Mais aux feux du soleil couchant
Je vois mon ombre qui s'allonge,
S'allonge et semble aller s'asseoir
Au bord de la route poudreuse.
Elle aspire au repos du soir;
Mon ombre devient paresseuse.

A quoi l'ai-je donc pu lasser?
Au temps froid comme au temps des roses,

Si je marchais seul pour penser,
Pour rêver j'ai fait bien des pauses.
Alors de trop graves sujets
Forçaient-ils mon vol à s'étendre,
Tandis qu'au ciel je voyageais,
Mon ombre dormait à m'attendre.

Chantais-je à de joyeux banquets,
Sitôt qu'elle y pouvait paraître,
Derrière moi, comme un laquais,
La moqueuse singeait son maître.
Tard au logis rentrant parfois,
Quand l'aï tournait au mirage,
Au clair de lune, je le crois,
Mon ombre eût fait rougir un sage.

Je ne veux non plus le cacher :
Jadis des ombres moins fidèles,
A ses bras daignant s'attacher,
La faisaient courir avec elles.
C'était le temps des jours d'espoir,
Des nuits d'amour toutes remplies.
Dans ces nuits, grâce à l'éteignoir,
Mon ombre a fait peu de folies.

Les beaux rêves m'ont tous quitté.
Où sont les ombres des sylphides?
A peine un rayon de gaieté
Glisse encore à travers mes rides.
Il est un fantôme divin
Qui rend le soir des ans moins sombre :

C'est la gloire, hélas! mais en vain
Mon ombre a poursuivi cette ombre.

Une ombre de Dieu brille en nous;
Je le sens, et pourtant j'ignore
Ce qu'à ses yeux nous sommes tous,
Sur ce vieux sol qui nous dévore.
Mais le soleil disparaissant
Peut-être résout ce problème,
Car il semble qu'en s'effaçant
Mon ombre dise : Ombre toi-même.

1847 A 1851

LA COLOMBE

ET LE CORBEAU DU DÉLUGE

AIR :

LE CORBEAU.

« Colombe, où cherches-tu refuge?

LA COLOMBE.

Je vole à Noé plein de foi
Annoncer la fin du déluge.
Corbeau, rentre au gîte avec moi.

LE CORBEAU.

Non. De ces monts l'eau se retire;
Tout promet fortune aux corbeaux :
D'un homme ici vois les lambeaux. »
Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE.

« Porte avec moi l'espoir dans l'arche;
Montrons les flots moins soulevés,
Et rendons grâce au patriarche.
Corbeau, l'homme nous a sauvés.

LE CORBEAU.

Oui, pour repeupler son empire
Et nous croquer, gros ou petit :
Souhaite-lui bon appétit. »
Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE.

« L'homme sur toute créature
Règne, et du ciel vient cette loi

LE CORBEAU.

J'en doute fort ; car la nature
Partout pâlit devant son roi.
Mais dans l'abîme qui l'attire
Va s'engouffrer son lourd bateau :
Je le vois là-bas qui fait eau. »
Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE.

« Non : Dieu réserve une famille.
L'Océan reprend son niveau ;
Un signe de paix au ciel brille :
Il va naître un monde nouveau.

LE CORBEAU

Des mondes il sera le pire
Si l'homme doit en hériter.
Dieu devrait bien me consulter. »
Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE.

« Prophète de désespérance,
Tu ris des maux que tu prévois.
Moi, pour calmer une souffrance,
Je donnerais plumage et voix.
Adieu. Tu me ferais maudire;
Je ne veux vivre que d'amour.

LE CORBEAU.

Tu veux donc vivre à peine un jour. »
Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE.

« Méchant! qu'ici ton fiel s'épanche.
Je vais aux mortels malheureux
De l'olivier porter la branche
Que Dieu m'a fait cueillir pour eux.

LE CORBEAU.

Ma colombe, ils te feront cuire
Avec le bois de ce rameau.
De Satan l'homme est le jumeau. »
Et l'oiseau noir se prend à rire.

MA CANNE

Air :

Le soleil aux champs d'aller nous fait signe;
Chaque jour s'enfuit de fleurs couronné.
Viens, mon compagnon, humble cep de vigne,

Ami qu'en riant le sort m'a donné.
De quel cru fameux versas-tu l'ivresse?
L'ai-je célébré dans un gai repas?
Si jadis ta sève égara mes pas,
Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse.
A travers bois, prés et moissons, } *Bis.*
Allons glaner fleurs et chansons. }

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble;
Je me fie à toi de tous mes secrets.
Tu m'entends chanter d'une voix qui tremble
De grands souvenirs, de tendres regrets.
Au froid, à la neige, au flot des ondées,
Au bruit du tonnerre, au fracas du vent,
Combien, triste ou gai, quand je vais rêvant,
Sous mon vieux chapeau bourdonnent d'idées!
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons

Souvent, tu le sais, j'ai refait le monde,
De trésors rêvés comblé mes amis.
En projets heureux mon esprit abonde;
Que d'excellents vers je me suis promis!
Enfant de Paris perdu dans ses fanges,
Je devais, sans nom, battre les pavés;
Mais, pour me reprendre aux enfants trouvés,
La muse avait mis sa marque à mes langes.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

Ce fut ma nourrice : « Enfant, disait-elle,
Vois, écoute, lis. » Ou, prenant ma main :

« Suis-moi hors des murs; la campagne est belle,
Viens cueillir, pauvret, les fleurs du chemin. »
Depuis, loin des biens dont la soif dévore,
La muse à mon feu prit goût à s'asseoir,
Et, quoique affaiblie, a des chants du soir
Pour le vieil enfant qu'elle berce encore.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

« Dirige le char de la République, »
M'ont crié des fous, sages d'à présent.
Qui, moi, m'atteler au joug politique,
Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant!
Ai-je à tel labeur force qui réponde?
Qu'en dis-tu, bâton, las de me porter?
Tu gémirais trop de voir ajouter
Au poids de mon corps tout le poids d'un monde.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

A mes premiers temps j'ai vieilli fidèle.
Tout un passé meurt, mourons avec lui.
Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle;
Sois pour des vaincus un dernier appui.
Oui, sachant, ami, dès que le jour tombe,
Combien de faux pas je ferais sans toi,
Pour quelque proscrit, tribun, pape ou roi,
Je veux te laisser au bord de ma tombe.
A travers bois, prés et moissons, } *Bis.*
Allons glaner fleurs et chansons. }

LES TAMBOURS

AIR : Faut d' la vertu, etc.

Tambours, cessez votre musique;
Rendez la paix à mon réduit.
J'aime peu votre politique,
Et moins encor j'aime le bruit.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours! } *Bis.*

Grâce à vos roulements stupides,
Ma vieille muse en désarroi
Retrouve des ailes rapides,
Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Quand la nappe ici se déploie,
Qu'on y fait trêve aux noirs frissons,
Gronde un rappel; adieu la joie!
Il redouble; adieu les chansons!
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,

M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Je chantais un peuple de frères;
Le tambour bat : j'avais rêvé.
Le sang de maints partis contraires
Fraternise sur le pavé.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Sous l'Empire ils ont fait merveille :
J'ai vu ces racoleurs puissants
Du génie assourdir l'oreille,
Étouffer la voix du bon sens.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Celui qu'à régner Dieu condamne,
S'il veut faire en grand son métier,
Sait combien il faut de peaux d'âne
Pour abrutir le monde entier.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

En France, où leur esprit domine,
A l'église ils vont bourdonner.

Tout charlatan se tambourine;
Tout marmot veut tambouriner.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Ils flattent jusque dans sa bière
Le sot qui meurt chargé de croix;
Et font vœu, chez la cantinière,
De battre aux champs pour tous les rois.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Nous, peuple épris en politique
Du tapage et des galons d'or,
Pour présider la République
Faisons choix d'un tambour-major.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours, } *Bis.*
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

HISTOIRE D'UNE IDÉE

Air de la Rosière de Salency.

Idée, idée! éveille-toi.
Vite, éveille-toi, Dieu t'appelle.
Sommeillait-elle au front d'un roi?
Au front d'un pape dormait-elle?

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous. } *Bis.*
Fermons notre porte aux verrous. }

D'un tribun ou d'un courtisan
Est-ce l'ouvrage ou la trouvaille?
Non. Fille d'un simple artisan,
Elle a vu le jour sur la paille.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

« Quoi! toujours, s'écrie un bourgeois,
« Des prétentions mal fondées!
« Pour l'émeute encore une voix.
« Nous n'avons eu que trop d'idées.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

De l'Institut les souverains
Disent : « Sachez, petite fille,
« Que nous ne servons de parrains
« Qu'aux enfants de notre famille. »

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Un philosophe crie : « Eh quoi !
« Quelqu'un a cru, cervelle folle,
« D'une idée accoucher sans moi !
« Il n'en sort que de mon école. »

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Un prêtre dit : « Siècle de fer,
« Ce qui naît de toi m'épouvante.
« Toute idée est fille d'enfer :
« Si Dieu créa, le diable invente. »

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Un charlatan, qui vient la voir,
L'escamote, fuit et répète :
« Sans tambour que peut le savoir?
« Que peut le savoir sans trompette? »

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

« Mais, malgré trompette et tambour,
« Cette idée est sans doute ancienne, »
Se dit chacun ; et, tour à tour,
Chacun lui préfère la sienne.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Pauvre idée! Enfin, un Anglais
L'achète ; et le sir Britannique
A Londres lui donne un palais,
En criant : « C'est ma fille unique! »

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

En France, avec ce père intrus,
Elle accourt. Que d'or elle apporte!
Du fisc les valets malotrus
Vite au nez lui ferment la porte.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Mais en fraude admise à la cour,
Comme anglaise on lui rend justice.
Son vrai père, le même jour,
Pauvre et fou, mourait à l'hospice.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous. } *Bis.*

LES BÉNÉDICTIONS

Air : Écho des bois.

Certains mortels ont le don de répandre
Bonheur et joie où se portent leurs pas.
Au temps passé l'on ne s'y trompait pas,
Témoin ces mots qu'enfant j'ai pu comprendre :
O bon vieillard, chez nous daignez venir; } *Bis.*
Béni de Dieu, venez tous nous bénir. }

Or ce vieillard sortait-il de son chaume,
Le rencontrer était présage heureux.
« Oui, répétaient les villageois entre eux,
Il suffirait à bénir un royaume.
O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir. »

On l'invoquait à chaque catastrophe,
Aux cœurs en peine il semblait un sauveur.
Maint hobereau le traitait de rêveur,
Et le curé l'appelait philosophe.
O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Chacun de lui nous contait des merveilles,
Disant : « Il sait légendes et chansons.
Courez, enfants, à ses douces leçons,
Comme à sa voix reviennent les abeilles.

O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir. »

« Il a passé tout près de ces charmilles,
Disait la mère; aussi, combien de fleurs!
C'est grâce à lui que de riches couleurs
Va s'émailler le corset de nos filles.
O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir. »

Quand le ciel brûle, aux travailleurs en nage
Court-il aider; glaneuse et moissonneur
De dire alors : « Il nous vient du bonheur :
Sur le soleil Dieu déploie un nuage.
O bon vieillard chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir. »

D'un si doux charme il ignorait les causes.
Sans croire en soi, l'homme que Dieu bénit
Passe, et l'oiselle est tranquille en son nid;
Passe, et vers lui monte l'encens des roses
O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Nous n'avons plus cette foi qu'on envie.
Qu'importe, enfants. Survient-il un vieillard,
S'il vous sourit, s'il vous suit du regard,
Inclinez-vous : il bénit votre vie.
O bon vieillard, chez nous daignez venir; } *Bis.*
Béni de Dieu, venez tous nous bénir. }

ENFER ET DIABLE

AIR : Ce magistrat irréprochable.

Le Diable et l'Enfer, jeune Adèle,
Font, dites-vous, peur aux Amours.
Jadis j'ai vu l'ange rebelle :
Il m'a joué de malins tours.
Bien loin d'avoir mine effroyable,
Les beaux yeux qu'avait Lucifer!
Plus alors je croyais au Diable,
Moins je voulais croire à l'Enfer.

Mais les ans m'ont prêché de sorte,
Que de mes doutes je rougis.
De l'Enfer j'ai trouvé la porte
Et vu le Diable en son logis.
Adèle, c'est chose incroyable
Pour qui n'a pas encor souffert :
Sachez que chacun est son Diable;
Que chacun se fait son Enfer.

RÊVE DE NOS JEUNES FILLES

AIR :

Le petit oiseau sur la branche
Laisse mourir son chant d'amour;
Et midi voit le lis qui penche
S'alanguir sous les feux du jour.
Le petit oiseau sur la branche
Laisse mourir son chant d'amour.

Comme elle dort, la jeune fille,
Sur les coussins de ce boudoir!
Elle a mis bas coiffe et mantille;
Près d'elle en vain brille un miroir.
Comme elle dort, la jeune fille,
Sur les coussins de ce boudoir!

Là, de sa dernière pensée
Sa bouche encor garde un souris.
Le ciel brûlant l'aura forcée
De quitter ses jeux favoris.
Là, de sa dernière pensée
Sa bouche encor garde un souris.

De sa paupière demi-close
S'échappe un vague et doux regard.


NAPOLI

[illegible] DE NOS JEUNES FILLES

[illegible] sur la branche [illegible]
[illegible] son chant d'amour,
[illegible] qui pend[illegible]
[illegible] tous les feux du jour
[illegible] oiseau sur la branche
[illegible] son chant d'amour.

Comme elle dort, la jeune fille,
Sur les coussins de ce boudoir
[illegible] bas [illegible] et [illegible],
[illegible] d'elle en vain [illegible] un miroir.
Comme elle dort, la jeune fille,
Sur les coussins de ce boudoir

[illegible] dernière [illegible]
[illegible] bouche entre [illegible]
[illegible]
[illegible] yeux [illegible]
[illegible] dernière pe[illegible]
[illegible] garde son souris.

[illegible]
[illegible] regard,



A. de Lemud del. Imp. R. Tanneur Pelée sc.

RÊVE DE NOS JEUNES FILLES

Garnier frères, Editeurs


BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Hélène Savoia Aosta
Napoli

Quelle élégance dans sa pose!
C'est un modèle offert à l'art.
De sa paupière demi-close
S'échappe un vague et doux regard.

Un songe vient du bout de l'aile
Effleurer ce lac endormi.
Quel sentiment s'éveille en elle?
Son corps se soulève à demi.
Un songe vient du bout de l'aile
Effleurer ce lac endormi.

Peut-être elle s'affole en rêve
D'un beau page au blanc palefroi.
Qui dit : « Dame, je vous enlève;
« Montez vite en croupe avec moi. »
Peut-être elle s'affole en rêve
D'un beau page au blanc palefroi.

Peut-être aux pieds de cette Laure
Un nouveau Pétrarque a chanté.
Fière du chantre qui l'adore,
Elle embellit sa pauvreté.
Peut-être aux pieds de cette Laure
Un nouveau Pétrarque a chanté.

Peut-être au ciel s'envole-t-elle?
Du ciel son âge a souvenir.
Au toit natal c'est l'hirondelle
Que le printemps voit revenir.
Peut-être au ciel s'envole-t-elle?
Du ciel son âge a souvenir.

Ma dormeuse enfin se réveille.
Son cœur bat à rompre un lacet.
« — Que murmurait à ton oreille
Le bon ange qui te berçait? »
Ma dormeuse enfin se réveille.
Son cœur bat à rompre un lacet

« — Le sort me faisait ses largesses.
De bonheur je poussais un cri
Dans l'enivrement des richesses
Que m'apportait un vieux mari.
Le sort me faisait ses largesses.
De bonheur je poussais un cri. »

« — Quoi! des trésors sont ta rosée,
Fleur brillante au parfum si doux?
— Oui, de la foule jalousée,
J'avais de l'or jusqu'aux genoux.
— Quoi! des trésors sont ta rosée,
Fleur brillante au parfum si doux! »

Devant ce rêve du jeune âge,
Adieu nos rêves d'avenir!
L'enfant en remontre au vieux sage;
L'or aujourd'hui vient tout ternir.
Devant ce rêve du jeune âge,
Adieu nos rêves d'avenir!

LE CORPS ET L'AME

AIR :

Un vieillard mourait, et son âme
Partait pour retourner aux cieux.
Le corps la retient et réclame
Un instant de derniers adieux.
Sur sa paille, il s'écrie : « Arrête !
Songe qu'à toi Dieu m'a donné.
Pourquoi fuir comme une lorette
Fuit l'amant qu'elle a ruiné?
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul! } *Bis.*

« — Quoi ! dit l'âme, abjecte dépouille,
Tu veux retarder mon départ!
Habit dont le contact me souille,
Au néant va rendre sa part.
Dieu me rappelle à sa lumière :
Déjà s'endorment tes douleurs.
Qu'importe après que ta poussière
Féconde épis, arbres ou fleurs !
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul!

« — Ingrate! Je suis loin de croire
Qu'à toi mes sens aient tout appris.
Mais de mes soins garde mémoire :
Ils datent de nos premiers cris.
Quand rien, regard, geste, parole,
Au berceau ne te révélait,
Qui se fit ton maître d'école?
Mon instinct, ton frère de lait.
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps, sans linceul,
Va-t'en seul!

« Vint notre jeunesse fleurie.
Tu te mirais dans ma beauté,
Et prodiguais par braverie
Ma force et mon agilité.
Qu'alors je souffris de sévices!
Car tes folles émotions
De mes besoins faisaient des vices,
De mes penchants des passions.
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière,
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul!

« Du jeu voulant solder les dettes,
Et du ciel niant la bonté,
Dans la Seine un soir tu me jettes :
Lâche abus de l'autorité.
Mais de raison le flot te prive;
Nature me rend tout pouvoir.

Je nage, aborde, et sur la rive
Je change en pleurs ton désespoir.
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul!

« Plus tard misère et sciatique
Furent mes moindres maux, hélas!
Professeur de métaphysique,
Dans ce grenier tu m'installas.
Au sommet des lois éternelles
A jeun étions-nous parvenus.
Tu te vantais d'avoir des ailes,
Quand souvent je marchais pieds nus.
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul!

« Enfin nous surprend la vieillesse,
Tous deux las, tous deux abattus.
De mon déclin naît ta sagesse;
L'impuissance abonde en vertus.
Là-haut ne t'en fais pas un titre:
Cette sagesse a ressemblé
Aux fleurs d'hiver que sur la vitre
Fait éclore un soleil gelé.
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul!

« Donc, enfant, qui sors de tes langes,
Bénis ton premier vêtement.
Va de Dieu chanter les louanges;
Oui, pars, et qu'il te soit clément
Je sens s'anéantir mon être.
O regrets de l'antique foi!
J'ai peur, et voudrais bien qu'un prêtre
Par charité priât sur moi.
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul! » } *Bis.*

LA NOURRICE *

AIR : Dans les prisons de Nantes.

Dors, Flora, ma chérie,
Tra, la, tralala, la, la, la.
Suzon, qui t'a nourrie,
Te berce et bercera
Toujours, et chantera.

Jusqu'au matin, sois sage,
Tra, la, tralala, la, la, la.
De ta fauvette en cage,
Dès que le jour poindra,
La voix t'éveillera.

Demain vient ton grand-père,
Tra, la, tralala, la, la, la.

Que de joujoux, ma chère!
Plus il t'en donnera,
Plus ma fille en aura.

Hier, il m'a dit : Nourrice,
Tra, la, tralala, la, la, la,
L'amour nous est propice.
Jamais fleur n'éclôra
Plus belle que Flora.

Oui, quand tu seras grande,
Tra, la, tralala, la, la, la,
D'amoureux une bande
A tes pieds s'abattra,
Et ton cœur choisira.

Le mieux fait te demande,
Tra, la, tralala, la, la, la.
Sous ta fraiche guirlande,
Un soir, à l'Opéra,
Ta beauté l'enivra.

Ton père dit : « Pour gendre,
Tra, la, tralala, la, la, la,
Flora, faut-il le prendre?
— Oui, » tout bas répondra
Ma timide Flora.

Ce jeune homme est un prince,
Tra, la, tralala, la, la, la.
Tout l'or de la province

En robes passera.
Quelle noce on verra!

Te voilà donc princesse,
Tra, la, tralala, la, la, la.
Pour plaire à ton Altesse,
Chacun me saluera.
En rira qui voudra.

Tu doteras ma fille,
Tra, la, tralala, la, la, la,
Dieu bénit ta famille :
Ma fille allaitera
Le fils qu'il t'enverra.

Un jour, au cimetière,
Tra, la, tralala, la, la, la,
« Ci-gît, dira ma pierre,
« Suzon que tant pleura
« La princesse Flora. »

Dors, Flora, ma chérie,
Tra, la, tralala, la, la, la.
Suzon, qui t'a nourrie,
Te berce et bercera
Toujours, et chantera.

LE SEPTUAGÉNAIRE

ANNIVERSAIRE

Air : Lison dormait dans un bocage.

Me voilà septuagénaire.
Beau titre, mais lourd à porter;
Amis, ce titre qu'on vénère,
Nul de vous n'ose le chanter.
Tout en respectant la vieillesse,
J'ai bien étudié les vieux.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Malgré moi j'en grossis l'espèce.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Ce mot n'est pas pour vous, mesdames.
A vos traits seuls l'âge fait tort.
L'amour persiste au cœur des femmes :
Il y sommeille ou fait le mort.
Connaisseuses comme vous l'êtes,
Tout bas vous dites : Fi des vieux !
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ils s'en vont s'en payer leurs dettes.

Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Que de plaisirs un vieux condamne!
Au progrès il met son *veto*.
« Ne renversez pas ma tisane;
« Ne dérangez pas mon loto. »
Tous ils ont peur qu'un nouveau monde
N'enterre leur monde trop vieux.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Le ciel sourit : le vieillard gronde.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Arracheurs de dents politiques,
Nos hommes d'État, vieux hâbleurs,
Prétendent guérir les coliques
Qu'ils provoquent chez les trembleurs!
Ils nous traitent à leur idée;
Régime et drogues, tout est vieux.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
France, ils te font vieille et ridée.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

L'Empereur, s'il régnait encore,
Canon par le temps encloué,

Faible et démentant son aurore,
Aujourd'hui serait bafoué.
Mieux vaut mourir gloire proscrite :
Dieu reprend le génie aux vieux.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Voyez Corneille et *Pertharite*.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Du siècle entier Dieu nous préserve !
Que de sottises en cent ans !
Amis, moi, j'ai perdu ma verve :
Plus de couplets gais et chantants.
Pour compléter cette satire
Le souffle manque au pauvre vieux.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ici du moins on peut en rire.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

MES FLEURS

AIR : Charmant ruisseau.

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclore :
Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.

De votre éclat, vite, égayez l'aurore;
De vos parfums, vite, embaumez le soir. } *Bis.*

Fleurir demain serait trop tard peut-être :
Pour les vieillards tout flot cache un écueil.
Ce beau soleil qui vous invite à naître
Peut, dès demain, briller sur mon cercueil. } *Bis.*

Le choléra revient, affreux vampire,
Typhus vengeur de l'Indien opprimé.
Éclosez donc, fleurs; que du moins j'aspire
Son noir venin dans un air parfumé. } *Bis.*

Grondent encor les canons dans la ville;
D'horribles cris nos échos sont tremblants!
Si jusqu'ici vient la guerre civile,
Croissez, mes fleurs, entre ses pieds sanglants. } *Bis*

Fleurs, vous aussi, vous avez vos souffrances.
Le ver est là, le vent peut accourir.
Moi, qui longtemps ai vécu d'espérances,
Que de boutons j'ai vus ne pas fleurir! } *Bis.*

Ne craignez pas que ma main vous moissonne :
Vieux, je n'ai plus de bouquets à donner
De vous mon front n'attend plus de couronne;
Je pars en roi qu'on vient de détrôner. } *Bis.*

Las du combat, des folles théories,
Las de nombrer les taches du soleil,
Que n'ai-je enfin, sous vos tiges fleuries,
Un lit creusé pour mon dernier sommeil! } *Bis.*

Mais, près de vous, fleurs au tendre langage,
Si de ma mort, ici, j'atteins le jour,
Puisse un parfum, souvenir du jeune âge, } *Bis.*
Ce jour encor me reparler d'amour!

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclore :
Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.
De votre éclat, vite, égayez l'aurore; } *Bis.*
De vos parfums, vite, embaumez le soir.

L'AVENIR DES BEAUX ESPRITS

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Beaux esprits, adieu votre gloire,
Quand, unis par un droit commun,
De leur passé perdant mémoire,
Tous les peuples n'en feront qu'un.
Poëmes, chants, drames, harangues,
Sermons de sages et de fous,
Dans la confusion des langues,
Verront leurs échos mourir tous.

Chaque langue, obscure en sa source,
Messieurs, est le fleuve natal
Dont votre barque, dans sa course,
Doit subir le courant fatal.
Dès que lauriers, pampres et roses
Viennent pavoiser votre bord,

Vous rêvez aux apothéoses
Qui vous attendent dans le port.

Mais qu'un jour ce fleuve se mêle
Aux eaux du confluent humain,
Quel esquif ne sera trop frêle
Pour s'y frayer un long chemin?
Là, sous des étoiles nouvelles,
Aux afflux de cent régions,
On verra sombrer vos nacelles
Dans l'océan des nations.

Si quelque chant, si quelque page
Échappe à tant de flots vivants,
Pour en déchiffrer le langage,
Entretiendra-t-on des savants?
Majestés des Académies,
Vous serez, pour les curieux,
Muettes comme les momies
Que le Louvre étale à nos yeux.

Beaux esprits, ce grand monde à naître,
Monde par nous prophétisé,
Que gagnerait-il à connaître
Les vieux titres d'un monde usé?
Rien ne lui peut être un modèle.
D'où je conclus dès aujourd'hui
Que, sur la cime où Dieu l'appelle,
Nos voix n'iront pas jusqu'à lui.

LA PRÉDICTION

AIR : .

Raison, sibylle du sage,
Qu'on interroge trop tard,
Me vient dire : « A ton voyage
Dieu va mettre fin, vieillard.
Prends ton bâton, ta musette;
Fais tes adieux, et, bon pas,
Va revoir chaque Lisette
Qui t'a devancé là-bas. »
Gaieté, persévère;
Amis, votre main.
Lise, emplis mon verre; } *Bis.*
Eh! vite en chemin!

Raison, la grondeuse, ajoute :
« C'est trop, passer soixante ans.
Fais ton dernier bout de route;
Romps enfin avec le Temps.
Pour toi tout se décolore;
Vois le soleil qui pâlit.
Quelques pas à faire encore
Vont te conduire à ton lit. »
Gaieté, persévère;
Amis, votre main.
Lise, emplis mon verre;
Eh! vite en chemin!

Prédiction qui m'enchante!
Ce monde est cher de loyer.
Quittons le coin où je chante
Pour chaque terme à payer
Bois, cités, champs et prairies,
Si j'ai récolté chez vous,
Des fleurs de mes rêveries
J'ai fait des bouquets pour tous.
Gaieté, persévère;
Amis, votre main.
Lise, emplis mon verre:
Eh! vite en chemin!

Je n'emporte en ma mémoire
Que l'image des beautés
Qui, mieux qu'une sotte gloire,
M'ont fait des jours enchantés.
Passé le temps des amantes,
Dans mes soirs, j'ai bien des fois
Cru voir leurs ombres charmantes
Rire et danser à ma voix.
Gaieté, persévère;
Amis, votre main.
Lise, emplis mon verre:
Eh! vite en chemin!

Un seul héritier me presse :
C'est un chantre adolescent.
La lampe de ma vieillesse
Offusque son jour naissant.
Des chansons il veut l'empire;
D'Yvetot faisons-le roi,

En passant allons lui dire :
« Je pars ; le trône est à toi. »
  Gaieté, persévère :
  Amis, votre main.
  Lise, emplis mon verre ;
  Eh ! vite en chemin !

Que m'importe votre monde,
Ses aquilons, ses autans,
Ses vieux rocs, sa mer qui gronde,
La fleur qui manque au printemps !
De tout jeunesse s'arrange ;
Mais, las des ans, je m'en vais.
Pétri de sang et de fange,
Ce globe sent trop mauvais.
  Gaieté, persévère ;
  Amis, votre main.
  Lise, emplis mon verre ;
  Eh ! vite en chemin !

Adieu ! J'achève ma course.
Le ciel s'accourcit d'autant
Qu'il voit au fond de ma bourse
Combien peu j'ai de comptant !
Amis, quittez cet air morne.
Je pars, mais avec l'espoir,
Quand j'aurai passé la borne,
De vous crier : « Au revoir ! »
  Gaieté, persévère ;
  Amis, votre main.
  Lise, emplis mon verre ; } *Bis.*
  Eh ! vite en chemin ! }

L'OR

A PROPOS DE LA DÉPRÉCIATION DE CE MÉTAL

Air : Do, do, l'enfant do, etc.

Siècle qui cours sur des débris,
Toi qui des rois creuses l'abîme,
Siècle qui prends tout à mépris,
Quoi! l'or tombe aussi ta victime!
Chaque heure en abaisse le taux :
C'en est fait du roi des métaux.
L'or, l'or est pour rien; } *Bis.*
Vous en aurez, hommes de bien. }

Du désert aux Russes fatal *,
Surtout de la Californie,
Déborde à grands flots ce métal
Sur le vieux monde à l'agonie
Un tel déluge met, hélas!
A l'aumône tous nos Midas.
L'or, l'or est pour rien;
Vous en aurez, hommes de bien.

* La Sibérie, où sont les monts Ourals, riches en or, et où le czar envoie ses sujets en exil.

Il n'est pas nécessaire de parler des merveilles de la Californie. (*Note de Béranger.*)

Que d'avares se sont pendus!
Que d'orfévres meurent de crainte!
Vite aux lingots qu'elle a fondus
La Monnaie en vain met l'empreinte.
On verra, si nous en créons,
A deux sous les napoléons.
L'or, l'or est pour rien;
Vous en aurez, hommes de bien.

Philosophe, à tort tu prétends
Qu'il a mérité sa débâcle.
Si son culte a de temps en temps
Mis sots et fripons au pinacle,
L'or nous a fait plus d'un baron:
Même on lui doit M. V.....
L'or, l'or est pour rien;
Vous en aurez, hommes de bien.

Mais sous le règne des gros sous
Croit-on qu'un romancier travaille?
Chastes beautés, souffrirez-vous
Que l'amour s'escompte en mitraille?
Quels avocats *, sans voir de l'or,
Pourront calomnier encor?
L'or, l'or est pour rien;
Vous en aurez, hommes de bien.

En attendant les assignats,
Chiffonniers, que d'or dans vos hottes!

* L'auteur ne parle ici que de certains avocats qui font habituellement commerce de calomnies. (*Note de Béranger.*)

Tous nos ministres auvergnats .
De clous d'or vont garnir leurs bottes.
Des veaux d'or du culte détruit
Forgeons-nous des vases de nuit.
L'or, l'or est pour rien;
Vous en aurez, hommes de bien.

Malheureux or, dieu qui pour moi
As toujours fait la sourde oreille,
Je t'aimais sans subir ta loi,
Et pour toi ma pitié s'éveille.
Dans mon taudis, dieu rebuté,
Je t'offre l'hospitalité.
L'or, l'or est pour rien; } *Bis.*
Vous en aurez, hommes de bien. }

LA MAITRESSE DU ROI

Air :

LA FILLE.

« Mère, dans sa riche voiture
Par six chevaux conduite au pas,
Quelle divine créature!
C'est notre reine; oui, n'est-ce pas? »

LA MÈRE.

« Jamais la reine, qu'on délaisse,
N'eut, ma fille, un luxe effronté.

Honte à cette folle beauté!
Du roi ce n'est que la maîtresse. »
— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi, } *Bis.*
Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE.

« Mère, vois briller sur sa tête
L'or, les perles, les diamants,
A-t-elle donc, aux jours de fête,
De plus splendides vêtements? »

LA MÈRE.

« Malgré dentelles et panaches,
Ses traits chez nous sont bien connus.
Elle a fui d'ici les pieds nus,
Où, pauvre, elle gardait nos vaches. »
— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi,
Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE.

« Qui survient? Dame belle et fière.
Son carrosse, au galop conduit,
Jette à l'autre un flot de poussière,
Et, l'accrochant, fait rire et fuit. »

LA MÈRE.

« Rivale qu'un grand nom abrite,
Cette dame, osant tout tenter,
Jusqu'au lit du roi vent monter
Pour écraser la favorite. »
— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi,
Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE.

« Le roi défend celle qu'il aime.
A cheval, un jeune seigneur
Veille sur elle, et, beau lui-même,
D'un doux regard quête l'honneur. »

LA MÈRE.

« Fils d'une race renommée,
Il sait complaire, et va, dans peu,
Obtenir ou le cordon bleu,
Ou le plus haut rang dans l'armée. »
— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi,
Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE.

« On arrête; elle veut descendre.
S'avance un prêtre au noble aspect.
La main qu'elle daigne lui tendre,
Mère, il la baise avec respect. »

LA MÈRE.

« Pour être évêque, à cette ouaille,
Par lui que d'encens est offert;
Par lui qui va parler d'enfer
Au pécheur mourant sur la paille! »
— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi,
Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE.

« Voilà que passe devant elle
Une noce de villageois.
L'épousée en paraît moins belle;
L'époux va rougir de son choix. »





LE CHAPELET DU BONHOMME

Garnier frères, Éditeurs



LA MÈRE.

« Non; ne crains rien. Dans leur cabane
La misère a trop bien compté
Les sueurs qu'au peuple ont coûté
Les vices de la courtisane. »
— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi, } *Bis.*
Devenir maîtresse d'un roi.

LE CHAPELET DU BONHOMME.

AIR : On dit partout que je suis bête.

« Sur le chapelet de tes peines,
Bonhomme, point de larmes vaines
— N'ai-je point sujet de pleurer?
Las! mon ami vient d'expirer.
— Tu vois là-bas une chaumine :
Cours vite en chasser la famine;
Et perds en route, grain à grain, } *Bis.*
Le noir chapelet du chagrin. »

Bientôt après, plainte nouvelle.
— « Bonhomme, où ta blessure est-elle?
— Las! il me faut encor pleurer :
Mon vieux père vient d'expirer.
— Cours! Dans ce bois on tente un crime :
Arrache aux brigands leur victime;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Bientôt après, peine plus grande.
— « Bonhomme, les maux vont par bande.
— Las! j'ai bien sujet de pleurer :
Ma compagne vient d'expirer.
— Vois-tu le feu prendre au village?
Cours l'éteindre par ton courage:
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Bientôt après, douleur extrême.
— « Bonhomme, on rejoint ce qu'on aime.
— Laissez-moi, laissez-moi pleurer :
Las! ma fille vient d'expirer.
— Cours au fleuve : un enfant s'y noie.
D'une mère sauve la joie;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Plus tard enfin, douleur inerte.
— « Bonhomme, est-ce quelque autre perte?
— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer :
Las! je sens ma force expirer.
— Va réchauffer une mésange
Qui meurt de froid devant ta grange:
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Le bonhomme enfin de sourire,
Et son oracle de lui dire :
« Heureux qui m'a pour conducteur!
Je suis l'ange consolateur.

C'est la Charité qu'on me nomme.
Va donc prêcher ma loi, bonhomme,
Pour qu'il ne reste plus un grain } *Bis.*
Au noir chapelet du chagrin. »

LE PREMIER PAPILLON

AIR :

Toi, le premier que je vois,
Salut, papillon des bois!

—

Gai papillon, quelles nouvelles
Nous apportes-tu sur tes ailes?
Aux affligés promets-tu le printemps,
Cet ami que pour eux j'attends?

LE PAPILLON.

Au feu du ciel tout se rallume.
Vieillard, regarde : il resplendit.
Déjà chaque bourgeon verdit
Et partout l'herbe se parfume.

—

Toi, le premier que je vois,
Salut, papillon des bois!

—

Gai papillon, quelles nouvelles?
Combien tardent les hirondelles!

Leurs cris de joie, en revoyant leurs nids,
Diraient : Espérance aux bannis!

LE PAPILLON.

Ces messagères que l'on guette
Vont arriver; et, ce matin,
J'écoutais un écho lointain
Répéter un chant de fauvette.

—

Toi, le premier que je vois,
Salut, papillon des bois!

—

Gai papillon, quelles nouvelles?
Les fleurs encor éclôront-elles?
Les verrons-nous émailler le gazon
De la tombe et de la prison?

LE PAPILLON.

Aux papillons comme aux fillettes,
Oui, des fleurs vont s'offrir d'abord.
Vois-tu, sous le feuillage mort,
Briller l'œil bleu des violettes?

—

Toi, le premier que je vois,
Salut, papillon des bois!

—

Gai papillon, quelles nouvelles?
Aurons-nous assez de javelles

Pour tant de faims dont le cri vient d'en bas
Troubler le riche à ses repas?

LE PAPILLON.

A peine le réveil commence.
J'ignore, en vos champs assoupis,
Combien Dieu bénira d'épis;
Mais j'entends germer la semence.

—

Toi, le premier que je vois,
Salut, papillon des bois!

—

Gai papillon, quelles nouvelles?
Quand de l'ange aurons-nous les ailes,
Ou dans le sang, mer à flux et reflux,
Quand ne se plongera-t-on plus?

LE PAPILLON.

Vieillard, qu'un homme te réponde.
Au soleil je voltige en paix;
Du suc des fleurs je me repais.
Adieu! Je plains bien votre monde.

—

Toi, le premier que je vois,
Adieu, papillon des bois!

—

ADIEU

AIR : Te souviens-tu, disait un capitaine;
ou : AIR nouveau de M. L. ABADIE.

France, je meurs, je meurs; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire;
Et, quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu!

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine féconde;
De te bénir les siècles auront lieu;
Car ta pensée ensemence le monde.
L'Égalité fera sa gerbe. Adieu!

Demi-couché, je me vois dans la tombe.
Ah! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.

Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse; elle retombe. Adieu!

FIN DES DERNIÈRES CHANSONS



NOTES

BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

RÉDIGÉES

PAR BÉRANGER

SUR

LES CHANSONS PUBLIÉES PAR LUI AVANT 1825

Dans un exemplaire de l'édition de 1821, en deux volumes in-18, Béranger a placé une centaine de notes écrites sur des feuilles volantes. « Quelques notes sur mes chansons, commencées en 1826; — à Perrotin, » a-t-il mis sur la couverture du premier volume.

L'éditeur se réservait de placer ces notes au bas des chansons auxquelles elles se rapportent, lorsqu'il entreprendrait une édition définitive des œuvres complètes de Béranger; mais, en attendant cette édition définitive, il a paru que le caractère de ces notes, qui sont assez longues, motivait une publication particulière. Elles achèveront de peindre l'homme et de raconter l'histoire du poëte *.

A la fin du second volume de l'édition qu'il annotait, Béranger a mis cette note dernière :

« Toutes les notes comprises dans ces deux volumes ont été écrites avant la Révolution de juillet 1830. L'auteur ne croit pas devoir y faire de changements. Quand elles verront le jour, ce qui ne sera probablement qu'après sa mort, il faudra peut-être que l'éditeur prenne la peine de les revoir et d'en expliquer ou d'en compléter quelques-unes, au risque d'ajouter des notes à des notes, si tout cela mérite d'être publié. »

Ces notes, écrites de 1826 à 1830, précèdent de dix ans le travail que Béranger a composé sur sa vie : ce sont comme des matériaux préparatoires.

* De cette manière, tous les anciens souscripteurs des *Chansons de Béranger* possèderont ces *Notes* sans avoir à acquérir d'édition nouvelle. Dans l'édition in-8, et dans l'édition in-32 des œuvres posthumes, elles suivent *Ma Biographie*.

On trouvera donc ici quelques remarques et quelques pensées qui se retrouvent dans *Ma Biographie*, exprimées quelquefois d'une même manière; on y trouvera aussi des remarques et des pensées nouvelles. A la suite de l'histoire générale de Béranger, ces écrits biographiques et littéraires ont une physionomie particulière qui a son prix. Ce n'est pas un de leurs moindres mérites que de faire en détail l'histoire de ses plus importantes chansons. Béranger y a marqué plus vigoureusement que partout ailleurs la trace des efforts qu'il a faits pour donner à la chanson un rang dans la littérature et pour soutenir son rôle de 1815 à 1830. (*L'Éditeur.*)

PREMIÈRE PRÉFACE (1815)

Note I. — *Au titre.* — Cette préface, que le libraire Eymeri exigea, se trouve en tête du volume de chansons publié chez lui en novembre 1815 et qui porte la date de 1816. Ce volume, qui contenait à peu près les quatre-vingts premières chansons des éditions postérieures, ne donna lieu contre l'auteur à aucune poursuite, et l'on ne parut même pas penser alors à lui ôter la modique place d'expéditionnaire qu'il occupait dans les bureaux de l'Université depuis 1809.

Plusieurs de ces chansons furent pourtant incriminées en 1821, lors de leur réimpression et malgré la prescription invoquée.

Longtemps après la publication de ce premier volume, on fit savoir à Béranger que, s'il en publiait un second, où se trouveraient les nouvelles chansons qui couraient manuscrites ou disséminées dans quelques recueils, on se verrait contraint de lui ôter sa place. Cette espèce de menace ne l'empêcha pas de faire cette publication, dont le premier résultat fut de lui ravir son seul moyen d'existence*. Il est vrai d'ajouter que la vogue de cette seconde publication fut telle, qu'il en tira de quoi satisfaire à des besoins que son amour de l'indépendance a toujours su modérer. Aussi a-t-il souvent répété qu'il s'était corrompu dans la prison de Sainte-Pélagie, parce qu'il y avait eu pour la première fois de sa vie des rideaux à son lit et du feu. Il ajoutait, en sortant de la Force, après neuf mois de détention, que là il avait pris l'habitude d'être servi, lui qui jusqu'alors s'était presque toujours servi lui-même. (*Note de Béranger.*)

Le recueil de 1821 contenait cent soixante-deux chansons, du *Roi d'Yvetot* au *Cinq Mai*. C'est à ces cent soixante-deux chansons seules que se rapportent les notes inédites de Béranger. (*Note de l'Éditeur.*)

* Voy. *Ma Biographie* (Édition in-8, p. 147.)

Note II. — A la ligne : *C'est de l'écriture de Collé.* — Collé, auteur de la *Partie de chasse de Henri IV*, est le plus varié et le plus spirituel des anciens chansonniers français. Ses couplets, presque toujours graveleux, sont les fruits d'une observation fine et d'une gaieté mordante. Il a laissé des mémoires recommandables par quelques anecdotes piquantes, mais où règne parfois un ton d'humeur qu'on ne s'attend pas à y trouver. Collé, dans son extrême jeunesse, avait entrevu la Régence; il passa une partie de sa vie auprès des grands. Malgré cela et en dépit de la licence reprochée à ses chansons, il a laissé la réputation d'un homme honnête et de mœurs pures. Il mourut en 1782. (*Note de Béranger.*)

Collé, cousin de Regnard et ami de Panard et de Gallet, dont parlent les notes inédites de Béranger, est né en 1709. Le recueil complet de ses chansons a été publié en deux vol. in-18, 1807. Ses mémoires (le *Journal historique*), qui sont une œuvre de satire (trois vol. in-8°), ont paru de 1805 à 1807. (*Note de l'Éditeur.*)

Note III. — A la ligne : *Conversation entre mon censeur et moi.* — On sent que l'auteur fait ici une supposition pour excuser plusieurs parties de son recueil, nécessité que le libraire lui avait imposée. Du reste, il y avait quelques rapports réels entre le chantre de Marotte et le chansonnier de 1815. (*Note de Béranger.*)

Note IV. — A la ligne : *Chansons que mon censeur n'a pas dû me passer.* — Collé publia en effet sous ce titre un recueil chantant dont la licence peut effrayer les censeurs les moins sévères. (*Note de Béranger.*)

Note V. — A la ligne : *Vous, monsieur Collé, qui avez pour protecteur un prince de l'auguste maison dont vous avez si bien fait parler le héros.* — Cette note de Béranger manque. Elle eût fait allusion à la ressemblance qu'il y avait entre Collé, protégé du duc d'Orléans, fils du Régent, et auteur de la *Partie de chasse de Henri IV*, et Béranger, qui, devant à Lucien Bonaparte de si utiles encouragements, chanta la gloire de Napoléon. (*Note de l'Éditeur.*)

Note VI. — *Au commencement du post-scriptum.* — Telle était la préface du premier volume publié en 1815. Dans l'édition de 1821, faite en deux volumes, l'auteur a ajouté à cette préface le *post-scriptum* suivant (voir ce *post-scriptum*). Béranger a toujours regretté d'avoir été obligé de faire une préface à ses chansons. Il n'aimait pas à écrire en prose et ne s'en croyait même pas capable. Aussi fut-il affligé de voir toujours ses libraires vouloir réimprimer ce morceau, qu'il jugeait être mauvais, et dont le ton d'ailleurs ne convenait plus aux productions qu'il a ajoutées à celles de son premier volume. (*Note de Béranger.*)

LE ROI D'YVETOT

Note VII. — *Au titre.* — Lorsqu'en 1813 cette chanson courut

manuscrite, elle fut regardée comme un acte de courage, tant alors l'esprit d'opposition était éteint en France. L'auteur n'étant pas connu, on l'attribua d'abord à plusieurs personnes marquantes. Cependant la police parvint bientôt à savoir de qui elle était. Béranger, qui n'avait jamais eu l'intention d'en faire un mystère, rendit les recherches faciles. Il faut dire à la louange du gouvernement impérial que l'auteur n'éprouva aucune persécution à ce sujet et que sa petite place lui fut conservée.

Une vieille tradition veut qu'en réparation d'un crime commis par un roi de la race mérovingienne, un seigneur d'Yvetot, ville de Normandie, obtint que son petit domaine fût érigé en royaume. Malgré l'autorité des critiques éclairés qui ont contesté, avec toute vraisemblance, l'authenticité de cette tradition, elle subsista fort longtemps et subsiste peut-être encore dans quelques provinces. Il existe une histoire de ce prétendu royaume. (*Note de Béranger.*)

Il y a plusieurs histoires du royaume d'Yvetot, et on ne saurait dire à laquelle Béranger fait allusion. On peut en effet citer divers auteurs qui, à des points de vue différents, se sont occupés de ce royaume. (*Note de l'Éditeur.*)

LA BACCHANTE

Note VIII. — *Au titre.* — Voici une chanson sans refrain. L'auteur en a peu fait ainsi, non par un goût particulier, mais parce qu'il s'était aperçu du peu de succès qu'elles obtenaient. La chanson est faite pour l'oreille : là peut-être se trouve l'obligation des vers répétés à la fin des couplets ou des reprises en forme de rondeau. Quand on s'adonne à un genre, il y a maladresse à lutter contre un goût général. Notre poésie privée de rhythme accentué a besoin de la rime, et le goût de la rime amène peut-être celui des refrains. Voulant faire de la poésie chantée, Béranger fut donc contraint de plaire d'abord à l'oreille, avec les seuls moyens que lui offrait le style de la chanson. (*Note de Béranger.*)

LE SÉNATEUR

Note IX. — *Au titre.* — On avait tellement soif d'opposition alors, quoique personne n'osât en faire, ou plutôt parce que personne n'osait en faire, que cette innocente chanson fut regardée, à cause de son titre, comme un trait de satire dirigé contre le pouvoir. C'est une singularité qui semble inexplicable aujourd'hui, et qui par cela même méritait d'être signalée. (*Note de Béranger.*)

L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU

Note X. — *Au titre.* — Le *Caveau moderne* était une réunion de chansonniers, instituée à l'imitation de l'ancien Caveau, où, chez

le restaurateur Landel, se réunissaient Piron, Collé, Panard, Crébillon père et Crébillon fils, etc. Le nouveau Caveau a aussi compté des noms justement célèbres et a longtemps joui d'une réputation d'esprit et de gaieté; mais les événements politiques ont mis un terme à ses réunions. Chaque mois cette société publiait un cahier de chansons et un volume à la fin de chaque année. L'auteur fut reçu membre de cette société à la fin de 1813; il n'avait pas sollicité cet honneur, mais il ne put qu'en être flatté. Il y fit d'agréables connaissances qui le tirèrent de la retraite où il vivait. Il doit surtout citer Désaugiers, dont il a toujours admiré les productions et aimé la personne, malgré la faiblesse de caractère qu'on a pu reprocher à ce chansonnier. Il n'a cessé de le voir que lorsque le président du Caveau tomba dans les excès d'une opinion qui ne pouvait être celle de notre auteur. Béranger ne l'en a pas moins toujours regardé comme un excellent homme, victime et jouet de quelques intrigants qui faisaient tourner à leur profit son extrême bonté et son rare talent. (*Note de Béranger.*)

ROGER BONTEMPS

NOTE XI. — *Au titre.* — Cette chanson fut faite en 1814. Une portion du territoire français était envahie et le pressentiment d'un renversement général occupait déjà les esprits sérieux. (*Note de Béranger.*)

LA GAUDRIOLE

NOTE XII. — *Au titre.* — 1812. (*Note de Béranger.*)

Cette pièce, dans l'édition de 1821, était placée après celle de *Roger Bontemps.* (*Note de l'Éditeur.*)

NOTE XIII. — *Au premier vers.* — La censure exercée sous l'Empire avait interdit à la chanson la satire, qui en est peut-être le premier élément.

Toutes les chansons de cette époque ont une uniformité insupportable, à l'exception de celles de Désaugiers et d'un ou deux autres de ses collègues. La chanson graveleuse devait renaître alors : elle appartient aux temps de despotisme. C'est la seule justification de l'auteur de ce recueil pour celles de ce genre qu'il peut contenir et qui toutes, en effet, sont nées sous le régime impérial. Il est vrai qu'il faut ajouter que l'auteur n'avait pas encore vu tout le parti qu'on pouvait tirer de la chanson. Les malheurs de la France devaient le lui révéler. Il devait apprendre bientôt que ce n'était plus le temps de plaisanter contre les médecins et les procureurs, les coquettes et les Sganarelles, que l'indécence et l'acrimonie des *Noëls* de la cour étaient même une inconvenance à une époque grave et triste, qu'il fallait que la chanson prît une marche différente de celle que Collé, Panard et

tant d'autres lui avaient imprimée, et que la gaieté même devait avoir son utilité. (*Note de Béranger.*)

PARNY

Note XIV. — *Au titre.* — Parny, le plus célèbre de nos poëtes élégiaques, auteur de la *Guerre des Dieux* et de tant d'autres productions pleines de grâce et d'esprit, mourut en 1814. Sa philosophie hardie l'ayant rendu odieux aux hommes de cette époque, peu de voix osèrent témoigner les regrets que devait inspirer la perte de ce poëte aimable, l'une des gloires les plus réelles du temps où il a vécu. (*Note de Béranger.*)

LE PETIT HOMME GRIS

Note XV. — *Au titre.* — Voilà une des premières chansons de l'auteur qui aient obtenu de la vogue. Elle date de 1810 ou 1811. Le succès de cette chanson et de quelques autres ne suffit point pour faire penser à Béranger qu'il ne dût s'adonner qu'à ce genre. Il travaillait alors* à des idylles que plus tard il abandonna. (*Note de Béranger.*)

LE MORT VIVANT

Note XVI. — *A la date.* — 1813. (*Note de Béranger.*)

Cette chanson est datée de 1811 dans toutes les éditions publiées du vivant de Béranger. (*Note de l'Éditeur.*)

Note XVII. — *Au premier vers.* — Cette chanson ne mériterait aucune remarque, s'il n'était curieux de constater l'état d'oppression de la presse à cette époque par la suppression qu'il fallut faire du quatrième couplet, lorsqu'elle fut imprimée en 1814, peu de temps avant la chute de Napoléon, dans le recueil du *Caveau moderne*. Ce qui n'est pas moins étrange à dire, c'est que ceux des membres de cette société qui en demandèrent la suppression furent ceux qui se montrèrent les plus outrés partisans de la Restauration et les plus violents ennemis de l'Empire. (*Note de Béranger.*)

La chanson du *Mort vivant*, dans le recueil de 1821, était placée après le *Petit Homme gris*. (*Note de l'Éditeur.*)

AINSI SOIT-IL

Note XVIII. — *Au titre.* — Cette chanson ressemble aux anciens vaudevilles satiriques. Elle est d'une date beaucoup plus ancienne que celle qui est indiquée en tête; elle fut, je crois, imprimée

* Voy. *Ma Biographie.* (Édition in-8, p. 328.)

dans un mauvais recueil sous le Consulat, et elle passa inaperçue. L'auteur n'a pas voulu donner la date plus précise, de peur de mettre sur la voie de beaucoup d'autres de ses chansons imprimées dans le même recueil et qui presque toutes sont dignes de l'oubli où elles sont tombées en naissant. Il prie les éditeurs qu'il pourrait avoir un jour de ne point aller fouiller dans ce panier aux ordures. Il a dit souvent qu'un recueil de chansons, pour être complet, en devait contenir de mauvaises : il en faut pour tous les goûts; mais il croit avoir suffisamment satisfait à cette obligation dans les recueils qu'il a publiés lui-même. (*Note de Béranger.*)

Cette chanson, dans l'édition de 1821, venait après le *Mort vivant*. Ce que dit Béranger explique pourquoi on n'a pas voulu, à la fin de *Ma Biographie*, recueillir les pièces qu'il a proscrites. (*Note de l'Éditeur.*)

L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES

NOTE XIX.—*Au titre.*—Dans son ouvrage de l'*Éducation des Filles*, Fénelon entre dans les plus petits détails des travaux propres aux femmes.

Il faut bien se garder de faire de cette chanson une application générale. La critique qu'elle contient deviendrait injuste si l'on voulait y voir un tableau de l'éducation des jeunes personnes à l'époque où cette chanson fut faite. (*Note de Béranger.*)

CHARLES VII

NOTE XX.—*Au titre.*—Cette chanson et celle de *Marie Stuart* sont ce qu'on appelle des *romances*. C'est un genre particulier que Moncrif, Coupigny et quelques autres ont exploité très-heureusement. Béranger n'a fait ces deux romances que pour la musique, qui est d'un de ses amis. Depuis, ayant fait prendre à la chanson des tons qu'elle avait repoussés jusqu'à lui, le ton mélancolique ou élevé que la romance affectait seule est venu se fondre avec les autres parties du genre chantant qu'il agrandit autant qu'il fut en son pouvoir. Mais, que ces chansons fussent tristes, sérieuses ou guerrières, elles ne furent plus du tout ce qu'on appelait du nom de romances. Cela tient à des nuances qu'il serait difficile de faire ressortir ici d'une manière claire et en peu de mots : ajoutons que la chose n'en vaut pas la peine. (*Note de Béranger.*)

LA BONNE FILLE

NOTE XXI.—*Au vers*

Au censeur Mascarille.

La note manque ; mais Béranger a mis là une croix qui marquait

son intention d'en faire une. Serait-ce de Lemonley que Béranger voulait parler? Il avait eu à se plaindre de lui. — Voyez *Ma Biographie*. (*Note de l'Éditeur.*)

Note XXII. — *Au vers*

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille.

Les auditeurs au conseil d'État de Napoléon obtenaient presque tous des intendances dans les pays conquis, ce qui explique le nom d'intendant que leur donne l'auteur.

Cette chanson est tout à fait dans le genre de Collé, et ce serait le cas de répéter ce qui a été dit pour la *Gaudriole*. (*Note de Béranger.*)

La *Bonne Fille*, dans l'édition de 1821, venait après *Charles VII*. (*Note de l'Editeur.*)

MES CHEVEUX

Note XXIII. — *Au titre* — A l'âge de vingt-quatre ans, Béranger était presque entièrement chauve. Il ne put jamais attribuer cette calvitie prématurée qu'aux violents maux de tête qui le tourmentèrent dès son enfance. C'est par une espèce de licence poétique qu'il semble ici indiquer une autre cause à la perte de ses cheveux. (*Note de Béranger.*)

L'AGE FUTUR

Note XXIV. — *A la date.* — 1813. (*Note de Béranger.*)

Note XXV. — *Au vers*

Nous aimons bien un peu la guerre.

La note manque. Il est probable que Béranger voulait parler de quelque suppression exigée encore pour ce couplet, qui avait l'air de ne pas admirer à l'excès la gloire sanglante des batailles. (*Note de l'Éditeur.*)

LES GUEUX

Note XXVI. — *A la date.* — 1812. (*Note de Béranger.*)

Cette chanson venait, dans l'édition de 1821, après *l'Age futur* (*Note de l'Éditeur.*)

L'AMI ROBIN

Note XXVII. — *Au titre.*—*L'Ami Robin* est une chanson de l'Empire : Béranger ne se proposait alors que Collé pour modèle. Comme il n'écrivait pas ses chansons, il en a perdu un grand

nombre de cette même époque. Il a toujours regretté des couplets intitulés le *Bœuf gras* et le *Décrotteur suivant la cour*, couplets fort satiriques que les convenances l'eussent sans doute empêché de publier à la Restauration, puisqu'ils attaquaient le gouvernement déchu, mais qui n'en auraient pas moins été pour lui un complément de l'histoire chantante des règnes sous lesquels il a vécu.

Lorsque les amis de Béranger l'engagèrent à écrire ses chansons, il en retrouva dans sa mémoire près de quatre-vingts, tant bonnes que mauvaises, dont il forma un recueil avec ce titre : *Chansons morales et autres, par M. un tel, membre d'une société de gens de bon goût et de mauvais ton.* On peut, d'après cela, juger du peu d'importance qu'il attachait à ces productions. Son premier volume, publié à la fin de 1815, est encore intitulé: *Chansons morales et autres*. (*Note de Béranger.*)

LES GAULOIS ET LES FRANCS

NOTE XXVIII.—*Au titre.*—A l'époque de la première invasion, on engagea tous les membres du Caveau à faire des chansons pour ranimer l'esprit public. Désaugiers en fit une, qui, je crois, commençait ainsi :

Il reviendra, le fils de la victoire!

et que la police s'empressa de faire répandre. Celle-ci n'était que patriotique : elle n'eut point de succès et peut-être n'en méritait-elle pas, quoiqu'elle ne fût pas le fruit d'une inspiration de commande. (*Note de Béranger.*)

UN TOUR DE MAROTTE

NOTE XXIX. — Au sous titre : *Chanson chantée aux soupers de Momus.* — Autre société chantante fondée à l'imitation du *Caveau moderne*. Le président des *Soupers de Momus* porte, à table, une marotte pour signe distinctif.

Le troisième et le quatrième vers du troisième couplet font assez voir que cette chanson date du commencement de la Restauration. (*Note de Béranger.*)

LA MUSIQUE

NOTE XXX. — *Au titre.* — L'auteur serait fâché qu'on crût qu'il a voulu, dans cette chanson, tourner en ridicule les véritables amis de la musique. Il ne s'en prend qu'aux prétendus connaisseurs et aux amateurs ridicules que la mode a créés parmi nous. (*Note de Béranger.*)

LES GOURMANDS

NOTE XXXI. — *Au sous-titre.* — Cette chanson fut dirigée contre

de trop nombreuses réunions de gastronomes qui remplissaient les journaux des détails de leurs gloutonneries. Les chansonniers mêmes ne parlaient plus que de *boire* et de *manger*. Ces mots étaient les refrains les plus habituels du *Caveau*. (*Note de Béranger*.)

MA DERNIÈRE CHANSON PEUT-ÊTRE

Note XXXII. — *A la date*. — L'ennemi avançait sur Paris, et l'auteur n'avait pas encore osé élever le ton de la chanson. Sans cela, c'eût été d'une voix plus grave qu'il eût exprimé les sentiments qui l'agitaient alors. Il est nécessaire d'ajouter que personne ne pouvait se persuader que Paris tomberait si facilement au pouvoir des étrangers, et que rien jusque-là n'avait troublé les plaisirs de cette capitale.

Le jour de la première reddition de Paris, le matin *, on afficha encore les spectacles. (*Note de Béranger*.)

Note XXXIII. — Il y a dans le recueil d'Olivier Basselin, donné par Jean le Houx, une chanson qui ressemble fort à celle-ci. (*Note de l'Éditeur*.)

LE BON FRANÇAIS

Note XXXIV. — *Au titre*. — L'auteur voyait alors beaucoup de Français insulter à leur propre gloire. Il n'y avait plus de boussole politique qui pût guider le patriotisme. L'habitude de penser s'était, pour ainsi dire, perdue sous l'Empire. Les plus sages avaient bien de la peine à opposer un frein à la démence des royalistes, qui étaient alors en assez grand nombre dans les salons. Béranger ne pensa d'abord qu'à réclamer au nom de la gloire nationale indignement méconnue, et, quoiqu'il n'aimât point les Bourbons, il crut devoir se servir de leur nom pour célébrer, en présence des étrangers eux-mêmes, et nos nombreux faits d'armes et la supériorité de nos arts.

Il prouvait aussi par là que son patriotisme faisait abnégation des personnes, ce qui était vrai, sauf ensuite à s'en prendre aux Bourbons eux-mêmes, si tant de promesses faites ne devaient aboutir qu'à nous rendre l'ancien régime et tous ses abus. Aussi, dans l'édition de 1821, mit-il plusieurs petites notes qui ne durent point laisser de doute à cet égard.

Beaucoup de chansons de commande furent faites alors en faveur des Bourbons et contre Napoléon par plusieurs membres du Caveau, qui avaient chanté l'Empereur dans toutes les occasions. Béranger avait aussi été sollicité; mais il refusa, non pour s'en faire un mérite, mais parce qu'il pensa toujours qu'il faut de la conscience, *même en chansons*. (*Note de Béranger*.)

* Voy. *Ma Biographie*. (Édition in-8, p. 147.)

REQUÊTE DES CHIENS DE QUALITÉ

NOTE XXXV. — *Au titre.* — Voici la première chanson d'opposition que la Restauration inspira à l'auteur. Le nom de *tyran* était alors donné à tout propos à Napoléon par ceux-là mêmes qui l'avaient le plus flatté et parmi lesquels se trouvaient tant de noms de l'ancienne aristocratie. Les prétentions absurdes renaissaient à la cour et à la ville. *Tout comme autrefois*, était le mot d'ordre, et les vieilles modes reparaissaient avec les vieux usages.

Des amis trop prudents empêchèrent l'auteur d'insérer cette chanson dans le volume qu'il publia en 1815. (*Note de Béranger.*)

LA GRANDE ORGIE

NOTE XXXVI. — *Au-dessous du titre.* — 1815. (*Note de Béranger.*)

Cette chanson, dans l'édition de 1821, venait après *Beaucoup d'amour*. (*Note de l'Éditeur.*)

LES BOXEURS

NOTE XXXVII. — *Au titre.* — Des boxeurs anglais vinrent à Paris en effet à cette époque; mais il faut dire à notre louange qu'ils n'y obtinrent point de succès, malgré l'anglomanie qui régnait alors. Les combats de coqs ne furent pas plus heureux. (*Note de Béranger.*)

LA CENSURE

NOTE XXXVIII. — *Au sous-titre.* — C'est peu de temps après la première Restauration que le ministère, par l'organe de M. l'abbé de Montesquiou, chargé de l'intérieur, demanda une loi répressive de la liberté de la presse. Cette loi donnait des censeurs aux divers journaux, et la Chambre n'opposa presque pas de résistance à ces limitations de la plus importante des libertés publiques.

Pendant les Cent-Jours, on proposa à l'auteur la place de censeur du *Journal général* *; il refusa, tout pauvre diable qu'il était, en disant qu'il avait assez cherché à déconsidérer le métier pour n'avoir pas de mérite à refuser de le faire, même pour six mille francs. (*Note de Béranger.*)

VIEUX HABITS, VIEUX GALONS

NOTE XXXIX. — *A la date.* — Cette chanson exige plusieurs explications.

La *Gazette de France* était, dès cette époque, l'apologiste de l'ancien régime.

* Voy. *Ma Biographie.* (Édition in-8, p. 1827.)

Quant aux *Déesses civiques*, on sait qu'elles contribuèrent peut-être à faire dégénérer les fêtes républicaines.

Les *Habits verts*, livrée de l'Empereur.

Les *Habits bleus*, livrée des Bourbons.

On voyait reparaître alors les habits de l'ancienne cour. Le public s'en amusait beaucoup. Quant à l'*Habit de saint*, on sait que déjà l'hypocrisie reprenait son masque.

On remarqua aussi, chez plusieurs fripiers, des costumes de la cour impériale. L'auteur y fait allusion dans l'avant-dernier couplet. (*Note de Béranger.*)

LE NOUVEAU DIOGÈNE

Note XL. — *Au titre.* — Cette chanson appartient aux *Cent-Jours.* Le couplet sur le chapeau de fleurs de la Liberté fait allusion à quelques hommes dont les noms ne rappelaient de 93 que ses excès et qui avaient la prétention de représenter seuls le parti républicain.

Le cinquième couplet fait allusion au congrès de Vienne, alors assemblé. (*Note de Béranger.*)

LE CÉLIBATAIRE

Note XLI. — *Au sous-titre.* — La note manque; mais une croix indique qu'il devait y avoir là une note. (*Note de l'Éditeur.*)

PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN

Note XLII. — *Au titre.* — La note indiquée par une croix manque. Elle devait sans doute expliquer et raconter la visite des membres du Caveau aux Catacombes. (*Note de l'Editeur.*)

ADIEUX DE MARIE STUART

Note XLIII. — *Au titre.* — La note manque. Il est permis de croire que Béranger pensait, en marquant le titre d'une croix, à la *Marie Stuart* de son vieil ami M. Lebrun. (*Note de l'Éditeur.*)

MON CURÉ

Note XLIV. — *Au sous-titre*, qui, dans l'édition de 1821, était celui-ci : *Chanson qui n'est point à l'usage des gens intolérants.* — Cette chanson fut faite après la première Restauration, lorsque, par une ordonnance royale, on fit une obligation de fermer les boutiques le dimanche, et que bientôt les prêtres, renchérissant sur cette mesure, proscrivirent la danse dans plusieurs communes les jours de fête. On put juger dés lors jusqu'où le clergé pouvait pousser l'esprit d'intolérance qui lui est si naturel, aidé comme il l'était par une cour toute bigote. (*Note de Beranger.*)

La *Pétition* de P. L. Courier, *pour des villageois qu'on empêche de*

danser, est du même temps et a le même sens que la chanson. (*Note de l'Éditeur.*)

BOUQUET

NOTE XLV. — *Au deuxième couplet et aux vers :* Où Favart... où Panard, etc. — Deux croix marquent que Béranger voulait mettre deux notes pour parler des deux chansonniers que ses vers caractérisent ici rapidement et nettement. Dans *Ma Biographie* il est question de Favart, que Béranger a vu dans son enfance. Il n'a pu voir Panard, né en 1694, mort en 1765. (*Note de l'Éditeur.*)

TRAITÉ DE POLITIQUE

NOTE XLVI. — *A la date.* — Cette chanson, faite dans les Cent-Jours, peu de temps après le retour de Napoléon, parut imprimée dans plusieurs journaux. Parmi les auteurs qui ont injurié ce grand homme après sa double chute, il y en a peu, sans doute, qui eussent voulu lui parler ainsi que Béranger le fit dans ces couplets. Lors de la seconde rentrée des Bourbons, on ne l'accusa pas moins d'avoir flatté l'Empereur. Il fut loin d'en juger ainsi, puisque dans son premier volume, publié à la fin de 1815, il n'inséra pas cette chanson, parce qu'il la regardait comme une critique trop directe du gouvernement impérial, ce qui lui semblait peu convenable alors.

Il faut toujours se rappeler que Béranger n'avait pas encore osé donner à son genre des formes plus en rapport avec les idées qui occupaient le peuple français. De là, le ton et le cadre qu'il prit dans le *Traité de politique*.

C'est à l'époque où il fit cette chanson qu'on lui proposa la place de censeur du *Journal général*, feuille connue par son royalisme. Béranger, partisan de la liberté illimitée de la presse, refusa cette place, qui rapportait six mille francs, quoiqu'il n'eût alors pour vivre et soutenir des charges assez fortes que son emploi de dix-huit cents francs. (*Note de Béranger.*)

L'OPINION DE CES DEMOISELLES

NOTE XLVII. — *A la date.* — Pendant les Cent-Jours, le royalisme et la malveillance rappelaient de tous leurs vœux les armées étrangères. L'auteur crut les frapper de ridicule en mettant l'opinion des dames du faubourg Saint-Germain dans la bouche des demoiselles dont il est question dans cette chanson. Béranger avait le désir de stigmatiser, dans une chanson qui pût devenir populaire, un parti que ses trames criminelles et antipatriotiques eussent dû rendre odieux à tous les cœurs honnêtes.

Béranger a peu fait emploi du langage patoisé. Dans cette chanson ce langage était convenable et pouvait même devenir piquant. L'auteur ne se l'est guère permis que pour de pareils su-

jets, en regrettant toujours d'être obligé d'en faire usage. (*Note de Béranger.*)

PLUS DE POLITIQUE

NOTE XLVIII. — *A la date.* — Pour la seconde fois l'ennemi était sous les murs de Paris, dont la résistance ne devait pas durer, quand l'auteur fit cette chanson. Elle est bien différente, pour le ton, de celle qu'il avait faite un an auparavant, à peu près en pareille circonstance. Il commençait à sentir qu'on lui permettrait de prendre des accents plus graves pour parler des grands événements qui répandaient tant de tristesse dans le peuple. Le succès qu'obtint cette chanson le confirma dans l'idée qu'il avait que le peuple, depuis la Révolution, étant entré pour quelque chose dans ses propres affaires, il fallait que le genre qu'on disait être l'expression des sentiments populaires prît enfin tous les tons pour répondre à ces mêmes sentiments. L'éloge de l'amour et du vin ne devait être le plus souvent que le cadre des idées qu'il fallait que la chanson exprimât désormais, au moins à une époque où toutes les circonstances un peu importantes réagissaient sur des masses nombreuses et sur des individus plus éclairés. (*Note de Béranger.*)

A MON AMI DÉSAUGIERS

NOTE XLIX. — *Au sous-titre.* — Peu de temps après la seconde Restauration, Désaugiers fut nommé directeur du théâtre du Vaudeville. Béranger voyait encore fréquemment cet homme aimable, qui, jusque-là, avait semblé respecter les opinions de ceux qui ne pensaient ni n'agissaient comme lui. Il se fit un plaisir de lui adresser cette chanson, où à des éloges mérités se mêlaient quelques idées patriotiques.

Dans les éditions de 1821 et suivantes, Béranger eût éprouvé de la peine, quoique toute intimité eût cessé entre Désaugiers et lui, à effacer le mot *ami* placé en tête de cette chanson. Il connaissait trop bien Désaugiers pour lui en vouloir de quelques torts de conduite qui tenaient à la faiblesse de son caractère, et que même il n'aurait jamais eus, s'il n'eût été entouré que d'amis véritables. Ce joyeux chansonnier fit lui même savoir à Béranger combien il regrettait de n'avoir pas continué d'être en rapport avec lui. Ce regret était partagé. Mais un des résultats les plus tristes des dissensions politiques, c'est que non-seulement elles divisent les hommes les plus faits pour s'aimer, mais que le temps, en rapprochant enfin les partis les plus opposés, ne renverse pas toujours les barrières que les opinions ont élevées entre ces mêmes hommes. (*Note de Béranger.*)

Désaugiers est mort le 9 août 1827. (*Note de l'Éditeur.*)

LE VILAIN

Note L. — *Au titre.* — (Cette chanson, dans l'édition de 1821, porte la date de 1815.) — Né d'un père qui, trompé par quelques traditions vagues, croyait à la noblesse de sa famille, bien qu'il ne fût que le fils d'un cabaretier du village de Flamicourt, près de Péronne, et qui ajoutait toujours à son nom la particule nobiliaire, Béranger la reçut dans ses actes de naissance. Il ne s'en serait jamais paré, sans la nécessité où il fut d'établir une différence entre son nom et celui de plusieurs Béranger qui, lors de son début, avaient quelque réputation littéraire. Ayant vu plusieurs de ses vers attribués à un M. Bérenger de Lyon, qui eut à souffrir de cette erreur, les vers étant fort mauvais, il prit le *de* vers 1812, et le fit même précéder des initiales de ses noms patronymiques (Pierre-Jean). A la Restauration, il continua de signer ainsi ses chansons, regardant comme ridicules ces altérations de noms, espèce de concession qui n'est qu'une faible garantie politique. Il était bien sûr d'en pouvoir donner d'autres. Longtemps le faubourg Saint-Germain le crut vraiment noble, même encore après la chanson du *Vilain*, ce qui ne contribua pas peu à augmenter la haine qu'il inspirait. Quand il eut enfin bien établi sa roture, ces messieurs et ces dames disaient alors que c'était parce qu'il était sans naissance qu'il faisait la guerre aux priviléges.

Le troisième couplet de cette chanson fait allusion à tous ces hommes d'ancienne noblesse qui, las d'une retraite forcée dans leurs châteaux, sollicitèrent des emplois dans l'antichambre du nouveau Charlemagne.

Le nom de Merlin l'enchanteur ne peut donner lieu à aucune interprétation. Ce nom ne fut illustré sous l'Empire que par le plus fameux de nos jurisconsultes, qu'on laissa mourir en exil, et qui n'eut rien à débattre avec les domestiques du prince. (*Note de Béranger.*)

LE VIEUX MÉNÉTRIER

Note LI. — *A la date.* — Cette chanson fut faite au milieu des proscriptions et des exécutions qui ternirent la seconde Restauration, et qui durent lui aliéner pour longtemps les cœurs vraiment généreux et patriotiques. Ce n'est pas avec des chansons et des vers qu'on fait entendre raison aux rois et aux factions; mais les poëtes ne doivent pourtant pas se décourager. (*Note de Béranger.*)

LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ

Note LII. — *Au titre.* — Voilà une des chansons contre lesquelles Marchangy, avocat du roi, s'est livré aux plus violentes déclama-

tions lors du procès fait à Béranger *. Elle est au nombre des chansons condamnées.

L'auteur rappelle à la fin du second couplet le refus d'inhumation fait si souvent par nos prêtres à nos acteurs et actrices. (*Note de Béranger.*)

On sait que, lorsque le curé de Saint-Roch refusa d'ouvrir son église au corps de mademoiselle Raucourt, il y eut dans Paris de l'agitation. (*Note de l'Éditeur.*)

LES OISEAUX

Note LIII. — *A la date.* — C'est au moment où M. Arnault se préparait à partir pour l'exil auquel les proscriptions l'avaient condamné, et lorsque sa famille fêtait le jour de sa naissance, que Béranger fit ces couplets, où il n'exprimait que faiblement la peine que lui causaient les malheurs d'un homme à qui il avait de véritables obligations et dont il a toujours estimé le noble caractère.

La chanson tomba dans les mains de la police. Béranger fut semoncé et menacé de la perte de son emploi. C'est alors qu'il répondit en riant: « Si on me l'ôte, je me ferai journaliste. Aime-t-on mieux cela? » Sa place d'expéditionnaire lui fut conservée. (*Note de Béranger.*)

Les *Oiseaux*, dans l'édition de 1821, venaient après les *Deux Sœurs de Charité.* (*Note de l'Éditeur.*)

COMPLAINTE D'UNE DE CES DEMOISELLES

Note LIV. — *Au sous-titre.* — Voici une espèce de vaudeville sur cette époque, où beaucoup d'autres choses auraient pu et dû être dites. Wellington était le héros du parti antifrançais et l'épouvantail qu'on opposait aux patriotes.

Deuxième couplet. Louis XVIII affectait des mœurs galantes qui n'allaient ni à son âge ni à sa santé. Le duc de Berry vivait dans les coulisses.

Troisième couplet. Le gouvernement faisait peu pour les artistes, qui presque tous passaient pour de mauvais royalistes.

Quatrième couplet. On sait combien de procès signalèrent cette malheureuse époque. Les juges se montrèrent plus que zélés.

Dernier couplet. M. Laborie, dès lors agent du parti occulte et des jésuites, avait osé élever la voix en faveur de la restitution des biens du clergé.

La raison qui avait déterminé Béranger à choisir ces demoiselles pour faire la chanson de l'*Opinion* l'engagea à mettre encore

* Marchangy poursuivit aussi la *Descente aux Enfers*. Il est presque impossible d'en deviner la cause, si ce n'est la protection que le pouvoir accorde aux superstitions les plus absurdes. (*Note de Béranger.*)

dans leur bouche cette satire patoisée que leur langage seul pouvait égayer un peu. (*Note de Béranger.*)

LE MARQUIS DE CARABAS

NOTE LV. — *A la date.* — Cette chanson obtint une très-grande vogue. On pense que plusieurs personnes du gouvernement, frappées de l'absurdité des prétentions féodales de nos anciens nobles, contribuèrent à répandre cette satire ou du moins ne furent pas fâchés qu'elle courût toute la France. Une réponse y fut faite sur le même air. (*Note de Béranger.*)

MA RÉPUBLIQUE

NOTE LVI.—*Au titre.* - Quel Parisien, sans sortir de France, a pu voir plus de rois que celui qui a d'abord vu, dans son enfance, Louis XVI, puis après Napoléon, son fils, ses frères, Joseph, Louis, Jérôme et Murat, et à leur suite les rois d'Étrurie, de Wurtemberg, de Saxe, de Bavière, le pape, deux rois d'Espagne, Charles IV et Ferdinand, et qui enfin, aux deux invasions de la France, a vu Alexandre, François II, Frédéric-Guillaume de Prusse, Guillaume des Pays-Bas, Bernadotte et *tutti quanti?* Ajoutez à ce nombre déjà si grand Louis XVIII et Charles X, sans compter *Mathurin Bruneau*. En voilà bien assez pour un républicain. (*Note de Béranger.*)

PAILLASSE

NOTE LVII. — *A la date.* — Décembre 1816. (*Note de Béranger.*)

NOTE LVIII.—*Au premier vers.* — Beaucoup de personnes ont cru et dit que cette chanson avait été faite contre Désaugiers *. On aurait dû penser que Béranger ne personnifia jamais la satire que contre les hommes puissants, et que d'ailleurs il était encore en relation avec Désaugiers lorsqu'il fit *Paillasse*. Quelques traits pouvaient bien tomber sur ce chansonnier; mais *Paillasse* était une peinture générale de tant d'individus bien autrement élevés et importants que Désaugiers. Aussi disait-il plaisamment à ce sujet : « Ce ne peut être moi. Je n'ai point sauté pendant les Cent-Jours. » De faux amis parvinrent à lui persuader de répondre à cette chanson, et il en fit une intitulée l'*Employé et le Garde national*. Elle n'est point bonne. Béranger en plaisanta avec lui, et cette obscure tracasserie ne parvint pas encore à les diviser. (*Note de Béranger.*)

LE JUGE DE CHARENTON

NOTE LIX. — *Au premier vers.* — Un discours au moins étrange prononcé par M. le premier président Séguier, à la rentrée des

* Voy. *Ma Biographie.* (Édition in-8, p. 155.)

tribunaux (en 1816), donna naissance à cette chanson, qui eut une vogue prodigieuse. Depuis, M. Séguier, comme membre de la Chambre des pairs, dans l'affaire de la conspiration de 1820, montra tant d'humanité et d'amour de la justice, que Béranger eût voulu pouvoir faire disparaître ces couplets. Outre l'inutilité de cette suppression, comme il le dit dans une note, ce qui devait le porter à n'en rien faire, c'est que, le dernier couplet attaquant M. Bellart, qui était encore tout-puissant lorsque parut l'édition de 1821, Béranger eût semblé reculer devant cette terrible puissance, à laquelle il prévoyait bien qu'il aurait à faire avant peu. Ses prévisions ne furent pas trompées; et M. Bellart, si l'on en croit quelques rapports, ne se montra pas seulement magistrat sévère. C'est le cas de rapporter un fait qui est de peu d'importance, mais qui ne doit pas rester dans l'oubli, puisqu'il honore Napoléon et un de ses ministres.

A l'époque des Cent-Jours, Bellart prit la fuite. Sa famille voulut faire sonder l'Empereur pour savoir s'il pourrait rentrer sans danger. On s'adressa à Béranger, qui connaissait M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. Les prières du chansonnier engagèrent celui-ci à parler de Bellart à Napoléon, qui répondit qu'il pourrait rentrer en France, qu'il y serait tranquille et ne courrait aucun danger. Béranger, qui n'avait pas encore de cet avocat l'idée qu'il a dû concevoir depuis, heureux d'une telle réponse, se hâta de la porter à l'ami de Bellart, qui l'avait engagé à se charger de cette négociation. En 1822, le procureur général ne pouvait l'ignorer, car une personne de la famille de cet ami écrivit pour le lui rappeler ou le lui apprendre, pendant le procès que Béranger eut à soutenir après sa condamnation, lorsque, contre tout droit, on voulut lui imputer à crime la publication des pièces du premier procès fait aux chansons. Or le parquet seul avait provoqué cette affaire, et M. Bellart en était le chef. C'était un terrible homme que ce magistrat : il eût volontiers traité un chansonnier comme un maréchal de France.

Pour revenir à la chanson qui donne lieu à cette note, il faut dire qu'elle se compose en partie des expressions mêmes qui choquèrent si généralement dans le discours de M. le premier président, et qu'elle fut composée le *Moniteur* à la main; ce qui la rendait piquante lorsqu'elle parut doit la rendre inintelligible aujourd'hui. (*Note de Béranger.*)

On trouve, par extraits seulement, le discours de M. Séguier à la page 1252 du *Moniteur* de 1816. C'est en effet une étrange satire de l'œuvre de la Révolution française. Le principe d'égalité y est tourné en ridicule, et le premier magistrat de la France déclare que le Code est un livre empoisonné. (*Note de l'Éditeur.*)

LA COCARDE BLANCHE

Note LX. — *Au titre.*—Beaucoup de personnes d'un rang élevé à

la cour eurent la déplorable idée de célébrer dans un repas d'anniversaire, plusieurs fois renouvelé, l'entrée des troupes alliées à Paris en 1814. C'est à propos de cette réunion, qu'un mot du roi eût pu empêcher, que Béranger fit cette chanson, où l'ironie est d'autant plus claire, qu'elle avait à exprimer une plus vive indignation.

Le couplet sur Henri IV est le seul qui ait été attaqué par les tribunaux, comme un outrage à la personne du roi. (*Note de Béranger.*)

LA SAINTE ALLIANCE BARBARESQUE

Note LXI.—*Au premier vers.* — La Sainte Alliance des rois est un fait historique trop connu pour qu'il soit nécessaire d'expliquer le but de cette chanson. Le roi Christophe était alors dans toute sa gloire. Il en était de même de M. de Bonald. M. Ferraud, si connu par sa déposition dans l'affaire de M. de Lavalette, dont elle détermina la condamnation, a fait un ouvrage intitulé *Esprit de l'Histoire*, plein de vues fausses et d'une critique superficielle. (*Note de Béranger.*)

L'ERMITE ET SES SAINTS

Note LXII. — *Au sous-titre.* — Les chansons de fête disent toujours trop ou trop peu. Celle-ci a ce dernier inconvénient. Il y avait beaucoup plus et beaucoup mieux à dire de M. de Jouy. Ce n'est pas la matière, c'est la place qui a manqué à l'éloge que Béranger eût voulu pouvoir faire de l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, de l'auteur de la *Vestale*, de *Sylla*, etc., etc. La reconnaissance lui en faisait un devoir. Personne plus que de Jouy n'a pris à tâche de travailler à la réputation de son ami. Il n'est presque pas un de ses ouvrages où il ne se soit plu à en répéter le nom, même à l'époque où ce nom était connu de bien peu de monde. Il est bon de remarquer que de Jouy a lui-même fait un grand nombre de chansons dont plusieurs ont obtenu et mérité une véritable vogue.

(*D'une écriture plus récente.*) Il est cruel de penser qu'à l'époque où cette note fut écrite quelques personnes aient semblé prendre à tâche de dénigrer ce littérateur célèbre, doué d'un talent incontestable et du caractère le plus aimable. La jeune littérature a des torts à expier envers lui, car il fut toujours le protecteur des débutants. (*Note de Béranger.*)

LES CAPUCINS

Note LXIII. — *Au titre.* — Cette chanson fut surtout maltraitée par Marchangy, qui en prit occasion pour faire le plus étrange éloge des capucins. Elle contribua plus que toute autre à la première condamnation de Béranger. Le couplet,

L'Église est l'asile des cuistres.

irrita surtout les dévots.

En 1817, des capucins s'étaient déjà montrés, même à Paris. Les journaux royalistes n'étaient pleins que de détails de fêtes d'église; on faisait communier les soldats pour de l'argent, et les missionnaires tonnaient dans les campagnes contre les acquéreurs de biens nationaux. (*Note de Béranger.*)

Cette chanson, dans l'édition de 1821, porte la date de 1817, qui évidemment est la date vraie. (*Note de l'Éditeur.*)

LA VIVANDIÈRE

Note LXIV. — *Au titre.* — Voici une des chansons patriotiques de Béranger qui eurent le plus de succès : elle descendit surtout dans les classes inférieures, à qui l'auteur crut toujours nécessaire de plaire, dans l'intérêt même de la poésie, qui, selon lui, avait trop longtemps, chez nous, dédaigné un public qui nous eût conduit à plus de naturel et de vérité. La *Vivandière* déplut singulièrement à la police, et on empêcha de la chanter dans les guinguettes. (*Note de Béranger.*)

L'EXILÉ

Note LXV. — *Au titre.* — L'histoire redira le nom des hommes plus ou moins illustres que la seconde Restauration proscrivit de France ou força de s'en éloigner. A l'époque où cette chanson fut faite, on paraissait espérer que les Bourbons se lasseraient enfin d'un système de rigueur. Si quelqu'un devait élever la voix, c'était Béranger, qui regarda toujours comme sa plus grande gloire d'avoir, par ses chansons, adouci le sort de tant de victimes des réactions politiques. Il reçut bien souvent des lettres venues des pays les plus éloignés, de Calcutta même, où des Français lui témoignaient leur reconnaissance pour le charme qu'ils avaient trouvé dans leur exil à répéter des chants qui leur rappelaient la *terre chérie.* Jamais plus douce récompense ne put être décernée à leur auteur. (*Note de Béranger.*)

LA PETITE FÉE

Note LXVI. — *Au titre.* — La note, indiquée par une croix, manque. Peut-être Béranger voulait-il parler du genre particulier de cette chanson. (*Note de l'Éditeur.*)

M. JUDAS

Note LXVII. — *Au titre.* — Cette chanson fut faite pour une réunion de libéraux, qui s'intitulait « Société des Apôtres. » Béranger y portait le nom de *Jacques le Majeur.* Sa chanson commençait ainsi :

Mes frères, les bons apôtres,
Que mon cousin le bon Dieu,
Lorsque nous faisons des nôtres,
Soit avec nous dans ce lieu!
Mais, s'il fut pris en défaut
Pour avoir parlé trop haut,
Parlons bas.

Cette société, qui se réunissait à table, n'eut pas une longue durée. Un homme de police s'y était introduit dès le commencement, et il n'en fut pas le seul *Judas*. Le portrait de ce lâche apôtre convenait à tant de gens, que, par la suppression du premier couplet, cette chanson devint d'une application générale. Cependant il en fut fait une particulière à un ancien membre du Caveau, soupçonné d'avoir précédemment appartenu à la police impériale, et devant qui, en 1815, Béranger fut prévenu par Désaugiers de ne pas chanter le *Roi d'Yvetot*. Depuis, ce même personnage n'en a pas moins obtenu et cumulé des places de censeur, de bibliothécaire, des pensions, des croix, etc. (*Note de Béranger.*)

Il n'est pas très-difficile, en ouvrant deux ou trois almanachs, de deviner quel est le personnage dont veut parler Béranger. (*Note de l'Éditeur.*)

LE DIEU DES BONNES GENS

Note LXVIII. — *Au titre.* — C'est vers le milieu de 1817 que Béranger fit le *Dieu des bonnes gens*. Jusque-là c'était toujours avec une espèce de timidité qu'il avait tenté d'élever le ton de la chanson. Enhardi par le succès, il osa davantage cette fois; mais la frayeur le reprit quand il eut terminé ces couplets. Pour expliquer cette frayeur, il faut dire qu'il était reçu au *Caveau* qu'il ne fallait point mettre de poésie dans la chanson. Béranger avait souvent entendu professer cette doctrine par Armand Gouffé. Aussi trembla-t-il fort lorsque, pour la première fois, dans une réunion d'hommes de lettres, il se hasarda à chanter le *Dieu des bonnes gens*. Les applaudissements qu'il obtint furent tels, que, dès ce moment, sûr de pouvoir dépenser dans ce genre le peu qu'il se sentait d'idées poétiques, il renonça à tout autre et conçut l'espoir de donner à la France une poésie chantée, ce qu'elle n'avait pas, selon lui, malgré la sublimité de beaucoup de nos odes et l'excellence de plusieurs passages de nos opéras. Pour arriver à cela, il fallait continuer à se servir de nos airs de ponts-neufs, convenablement entremêler les tons, ainsi que notre langue pouvait l'exiger, s'attacher de plus en plus à dramatiser ses petits poëmes, et surtout s'astreindre au refrain, frère de la rime, quelque prix qu'il en dût coûter; car Béranger avait souvent observé que, sans refrain, la chanson ne réussissait pas, et il tint dès lors à faire tout ce que le genre exigeait pour y obtenir davantage et l'élever enfin à la hauteur des sentiments et des idées que la chanson lui

paraissait appelée à exprimer, surtout à une époque où la presse était esclave. Il sentit d'ailleurs tout l'avantage qu'il y avait pour lui à faire un genre qui n'avait point de poétique et qui laissait à sa disposition tout le dictionnaire de la langue française, dont nos critiques ne permettent guère qu'une partie à presque tous les autres genres. (*Note de Béranger.*)

BRENNUS

Note LXIX. — *Au titre.* — Les anciens historiens rapportent que le désir d'avoir du vin ne contribua pas peu à l'invasion que les Gaulois firent en Italie. C'est là, sans doute, un conte, comme tant d'autres que nous a laissés l'antiquité, et particulièrement sur cette même invasion, tels que les oies du Capitole, la balance de Brennus, l'action de Camille, etc.; mais ce sujet dut plaire à l'auteur, qui y vit un cadre pour l'éloge de son pays, où, sans prendre le ton emphatique dont il a toujours eu l'horreur, il pouvait rendre pleine justice à un peuple que ceux qui le gouvernaient alors semblaient vouloir dégrader à ses propres yeux, tandis que les peuples rivaux se vengeaient de vingt ans d'humiliations par un débordement d'injures contre une nation qui n'a jamais mérité ses malheurs. (*Note de Béranger.*)

LES CLEFS DU PARADIS

Note LXX. — *Au premier vers du cinquième couplet :*

En vain un fou crie en entrant.

Ce fou n'est autre que M. de Bonald, dont la réputation exagérée, commencée sous le pouvoir absolu de l'Empire, est venue échouer dans les débats politiques de la Restauration. C'est ce pair de France qui, lors de la discussion sur l'atroce loi du sacrilége, à propos de la peine de mort, fit entendre cette phrase : *Il faut renvoyer les accusés à leur juge naturel.* Et voilà les hommes qui se sont permis tant de déclamations contre ceux qui ont sauvé la France en 1793! (*Note de Béranger.*)

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU

Note LXXI. — *Au titre.* — Cette chanson précéda l'*Ame* et le *Dieu des bonnes gens.* Elle est une des premières dans lesquelles Béranger s'essaya à poétiser le genre qui commençait à l'occuper uniquement. Elle eut d'abord peu de succès; aussi fut-il frappé d'un mot qu'en l'entendant lui dit M. Jay, l'auteur de l'*Histoire de Richelieu* : « Courage! voilà de la poésie! vous avez encore mieux que cela dans la tête. »

Béranger devait sans doute croire qu'il avait mieux que cela, lui qui, dès l'âge de vingt ans, avait rêvé les plus grands travaux littéraires, et qui, bien que sachant à peine l'orthographe, s'était

particulièrement occupé de ce qu'on appelle haute poésie. Mais il fut longtemps à craindre que la chanson ne pût rendre toutes les pensées et tous les sentiments. Son erreur venait de ce qu'il la considérait comme un genre, tandis qu'elle est toute une langue. (*Note de Béranger.*)

LE BON VIEILLARD

NOTE LXXII. — *Au vers*

J'ai bu jadis avec le bon Panard.

Panard est un des noms que les chansonniers ont dû répéter le plus souvent. Le premier peut-être il a soumis la chanson à une correction étudiée et à une grande richesse de rimes. Il a commencé à rendre ce genre difficile pour les simples amateurs. C'est cependant plutôt un coupletteur habile qu'un vrai poëte. Panard se meut dans un cercle d'idées très-étroit, et il ne fit jamais de la chanson ni un petit drame ni un tableau. Gallet, moins connu, moins cité, lui est peut-être supérieur sous ce rapport.

Les *Mémoires* de Marmontel contiennent différents passages sur Panard qui le font aimer, et donnent lieu de croire que, grâce à une douce indifférence, ce chansonnier dut vivre heureux. (*Note de Béranger.*)

Voici un extrait curieux du livre IV des *Mémoires* de Marmontel que cite Béranger. (*Note de l'Éditeur.*)

« Ce vaurien (Gallet) était un original assez curieux à connaître.

« C'était un marchand épicier de la rue des Lombards, qui, plus assidu au théâtre de la foire qu'à sa boutique, s'était déjà ruiné lorsque je le connus. Il était hydropique, et n'en buvait pas moins et n'en était pas moins joyeux : aussi peu soucieux de la mort que soigneux de la vie, et tel qu'enfin dans la misère, dans la captivité, sur un lit de douleur, et presque à l'agonie, il ne cessa de faire un jeu de tout cela.

Après sa banqueroute, réfugié au Temple, lieu de franchise alors pour les débiteurs insolvables, comme il y recevait tous les jours des mémoires de créanciers : « Me voilà, disait-il, logé au « Temple des mémoires. » Quand son hydropisie fut sur le point de l'étouffer, le vicaire du Temple étant venu lui administrer l'extrême-onction : « Ah! monsieur l'abbé, lui dit-il, vous venez « me graisser les bottes; cela est inutile, car je m'en vais par « eau. » Le même jour il écrivit à son ami Collé, et, en lui souhaitant la bonne année par des couplets sur l'air : *Accompagné de plusieurs autres*, il terminait ainsi sa dernière gaieté :

De ces couplets soyez content :
Je vous en ferais bien autant,
Et plus qu'on ne compte d'apôtres ;
Mais, cher Collé, voici l'instant
Où certain fossoyeur m'attend,
Accompagné de plusieurs autres.

« Le bonhomme Panard, aussi insouciant que son ami, aussi oublieux du passé et négligent de l'avenir, avait plutôt dans son infortune la tranquillité d'un enfant que l'indifférence d'un philosophe. Le soin de se nourrir, de se loger, de se vêtir, ne le regardait point : c'était l'affaire de ses amis, et il en avait d'assez bons pour mériter cette confiance. Dans les mœurs comme dans l'esprit, il tenait beaucoup du naturel simple et naïf de la Fontaine. Jamais l'extérieur n'annonça moins de délicatesse; il en avait pourtant dans la pensée et dans l'expression. »

LES CHANTRES DE PAROISSE

NOTE LXXIII. — *A la date.* — Cette chanson eut un grand désavantage lorsqu'elle courut manuscrite : le Concordat n'était qu'un projet, et la matière était peu connue du public. Elle nécessita une quantité de notes qui nous évitent d'en faire de nouvelles, mais qui prouvent l'embarras où se trouve un chansonnier qui veut aller au-devant du mal à venir. Les masses ne sentent bien que le mal présent, et ce qui attaque par prévision tel ou tel acte du pouvoir les intéresse peu. Il faut pourtant dire que ce Concordat expira obscurément sous les coups du parti libéral. Quoique cette chanson ait sans doute mérité peu de part aux honneurs du triomphe, elle n'en fut pas moins poursuivie et condamnée en 1821.

Le couplet

Dans chaque ville un séminaire

fit surtout éclater la colère de Marchangy. (*Note de Béranger.*)

LE PRINCE DE NAVARRE

NOTE LXXIV. — *A la suite de la note qui existe déjà.* — Beaucoup de bonnes gens croient encore que Mathurin Bruneau, mort il y a quelques années, dans une prison de Normandie, était réellement Louis XVII, mort au Temple. Cet imposteur maladroit, grossier et sans aucune éducation, eut l'art de s'attirer les secours de quelques personnes crédules jusqu'à la fin de sa vie.

Il est à peu près inutile d'expliquer les allusions que contiennent les couplets de cette chanson, faite en 1817.

On sent bien ce qu'il pouvait y avoir de piquant à faire cesser ce tutoiement aux deux derniers vers de chaque couplet. (*Note de Béranger.*)

LE CARNAVAL DE 1818

NOTE LXXV. — *A la place des deux notes qui existent dans les éditions postérieures à celle de* 1821. — Ce carnaval ne fut que d'un jour.

Cette chanson rappelle la servilité de la majorité des Chambres, la *leçon morale* que Wellington prétendit donner à la France

par la spoliation du Musée, conquête assurée par les traités *, et seul prix qui nous restât du sang de tant de héros, et enfin les frais que la police croyait devoir faire pour simuler une joie qui était loin d'exister. (*Note de Béranger.*)

Béranger a montré à diverses reprises la douleur que lui causa la spoliation du Musée. On sait qu'il l'avait longtemps fréquenté, et qu'il a décrit avec soin un grand nombre de ces tableaux dans le *Musée Landon*. (*Note de l'Éditeur.*)

LE VENTRU

NOTE LXXVI. — *Au sous-titre.* — Voici encore une de ces chansons vaudevilles dont le succès fut immense. Elle était d'une application si générale, que presque chaque département y put reconnaître un de ses députés. Quelques personnes d'un goût délicat reprochèrent à l'auteur l'emploi du mot *ventru*. Plus le mot est bas, plus l'emploi en fut heureux. Il restera peut-être pour désigner toujours cette espèce d'hommes qui, dans les Chambres, vendent au pouvoir les intérêts de leur pays, se font gorger de faveurs, eux et les leurs, et s'engraissent à la table des ministres.

> Place à dix pas de Villèle,
> A quinze de d'Argenson.

M. de Villèle était alors le chef de l'opposition de droite, vers laquelle penchait toujours le ministère. M. d'Argenson était l'homme qui, à cette époque, représentait le mieux les généreux principes de la gauche. M. de Villèle est devenu ministre, et les *ventrus*, qui se sont élevés au nombre de trois cents, le soutinrent jusqu'en 1827. M. d'Argenson n'a cessé de mériter la reconnaissance de son pays par sa constante et invariable opposition à toutes les lois désastreuses et à tous les empiétements de l'absolutisme. (*Note de Béranger.*)

LES MISSIONNAIRES

NOTE LXXVII. — *Au titre.* — Qui le croirait? Ces missionnaires, qui firent tant de mal et sont encore ** la cause de tant de scandales, ne paraissaient pas assez dangereux, en 1819, à certains députés libéraux. Plusieurs de ceux qui craignent toujours de voir les abus où ils existent, parce qu'on leur impose l'obligation de les attaquer, reprochèrent à Béranger cette chanson, qu'ils trouvaient trop violente. C'était d'ailleurs, selon eux, afficher trop de philosophie et donner occasion aux dévots de pousser des cris d'alarme. Que de fois le pauvre chansonnier eut-il à repousser de pareilles observations faites par des hommes qui se vantaient pourtant de penser comme lui! En vain dix fois l'événement jus-

* Voy. *Ma Biographie*. (Édition in-8, p. 173).
** Écrit avant 1830.

tifia-t-il ses prévisions, à chaque attaque il fut en butte à de pareils reproches *. Il finit par en rire, et, chaque fois qu'ils se renouvelaient, on l'entendit proposer à ces prétendus amis de le désavouer publiquement, s'ils l'osaient. C'est dans une de ces occasions qu'il disait à l'un d'eux : « Ne m'ayez aucune obligation des chansons que j'ai faites pour servir la bonne cause. Ne m'en ayez que de celles que je n'ai pas faites contre vous tous. »

Ces hommes sont ceux qui portaient envie à la popularité de Manuel, et qui parvinrent à empêcher sa réélection en 1824. Ce sont eux qui, en 1827, après la chute de Villèle, firent prendre à la Chambre une marche indécise qui ne pouvait servir que leur ambition personnelle, au risque de déconsidérer le gouvernement représentatif, dont la France espérait retirer tant de fruits. Le résultat de la politique de ces personnes a été de faciliter l'arrivée du ministère Polignac. (*Note de Béranger.*)

LE CHAMP D'ASILE

Note LXXVIII. — *A la date.* — Au commencement de 1818, beaucoup de Français proscrits et retirés en Amérique conçurent le projet de fonder sur les bords du Texas une nouvelle colonie pour tous les Français dispersés par l'exil dans les quatre parties du monde. Le général Lallemand était à la tête de cette noble entreprise. Pour y concourir, une souscription fut ouverte à Paris, et c'est le désir de contribuer à l'augmenter qui fit faire cette chanson à Béranger. Mais l'esprit de colonisation est presque entièrement étranger aux hommes de notre pays : ils sont trop tourmentés du désir de revoir la France pour former au loin des établissements solides. Les bords du Texas, qui avaient reçu le nom de *Champ d'Asile*, furent bientôt abandonnés, et n'ont peut-être conservé que le souvenir de la légèreté française. Il faut pourtant reconnaître que, dans cette circonstance comme dans mille autres, elle ne doit être attribuée qu'à un excessif amour du sol paternel (*Note de Béranger.*)

Il existe une histoire manuscrite du *Champ d'Asile* qui verra probablement le jour. (*Note de l'Éditeur.*)

LA MORT DE CHARLEMAGNE

Note LXXIX. — *Au titre.* — Il peut être nécessaire d'avertir que la *Mort de Charlemagne* n'est pas un sujet tiré du vieux *Roman de la Rose*, livre que personne ne lit, mais dont on se croit obligé de parler souvent. (*Note de Béranger.*)

LE VENTRU AUX ÉLECTIONS DE 1819

Note LXXX. — *Au titre.* — Cette chanson eut le sort de toutes

* Voy. *Ma Biographie.* (Édition in-8, p. 189.)

les Suites : on n'en parla pas. D'ailleurs, elle avait le défaut d'aller au-devant des événements, et l'on a déjà expliqué cet inconvénient à propos de la chanson des *Chantres de Paroisse*.

Deuxième couplet. Les préfets dressaient à leur guise la liste des jurés : aussi les mêmes noms y reparaissaient souvent et les condamnations furent multipliées, surtout à Paris, où certaines personnes se firent une triste réputation (comme MM. Héron de Villefosse, Trouvé, etc.) par leur facilité à condamner au gré du pouvoir ceux qu'on leur donnait à juger. M. Héron de Villefosse présidait le jury qui condamna M. de Lavalette; M. Trouvé présidait au jugement des jeunes gens de la Rochelle. (*Note de Béranger.*)

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES

Note LXXXI. — *Au titre.* — Lorsque les troupes étrangères évacuèrent le sol français, le vieux et respectable duc de la Rochefoucauld pria Béranger de lui faire une chanson pour célébrer leur départ, dans une fête donnée à cette occasion au château de Liancourt. L'auteur ne promit rien, quelque instance que pût y mettre le duc de la Rochefoucauld *, car il ne pouvait être sûr de ce que lui inspirerait ce sujet. Cependant il y rêva, et, lorsque la chanson fut faite, il l'envoya, mais sans vouloir assister à la fête, Béranger s'étant presque toujours fait une loi de ne point fréquenter les grands seigneurs, de quelque régime qu'ils fussent, cela non par fierté mal entendue ou désobligeante pour eux, mais par un goût très-vif pour une manière de vivre toute simple et toute bourgeoise. La chanson eut du succès, et la *Minerve* la publia; mais sans le nom de M. de la Rochefoucauld peut-être cette publication eût-elle offert quelque danger.

Dans le dernier couplet, l'auteur n'omit point de parler de la beauté extraordinaire de l'automne de 1818. On vit dans beaucoup d'endroits des arbres fruitiers refleurir comme au printemps. (*Note de Béranger.*)

LES RÉVÉRENDS PÈRES

Note LXXXII. — *Au titre.* — Qui pourrait croire qu'en 1819 beaucoup de personnes doutaient des progrès que les jésuites faisaient sourdement en France? A cette époque pourtant, sous des noms divers, on comptait plus de trente maisons régentées par eux. Ils étaient protégés par le gouvernement occulte, à la tête duquel était le comte d'Artois.

L'atroce gouvernement de Ferdinand VII, en Espagne, avait trouvé des gens pour le louer en France.

Quant au grand homme du jour dont il est question au troi-

* Voy. *Ma Biographie.* (Édition in-8, p. 255.)

sième couplet, c'est M. Decazes, qui acheta par ses complaisances l'honneur d'avoir la duchesse d'Angoulême pour marraine de son fils.

La prédiction que l'auteur fit de sa chute ne tarda pas à s'accomplir. On a trop dit que la mort du duc de Berry en avait été la cause; elle n'en fut que l'occasion. Le système de bascule qu'il inventa ou plutôt qu'il suivit avait dès longtemps fait prévoir l'impossibilité de la durée de son règne.

C'est particulièrement sous son ministère que les jésuites firent, en France, les plus rapides progrès et commencèrent à envahir l'instruction publique. Il serait injuste de croire qu'il les aimât; mais il ne fit rien pour s'opposer à leurs progrès; il craignait trop de déplaire au frère du roi et à ses amis, qui ne lui ménageaient pas les menaces. (*Note de Béranger.*)

LES ENFANTS DE LA FRANCE

Note LXXXIII. — *Au titre.* — On a souvent accusé Béranger de se laisser dominer par l'esprit de parti. Jamais reproche ne fut moins fondé. « Le bonheur de la France avant tout, » tel était le fond de sa politique. Au commencement de 1819, une espérance d'amélioration parut saisir tous les hommes amis du pays. Le poëte se laissa aller à cette douce espérance, et cette chanson en porte l'empreinte. Mais Béranger ne dut point oublier les outrages que l'Angleterre fit subir à sa patrie : aussi, à propos d'une riche exposition de peinture, rappelle-t-il la spoliation du Musée. (*Note de Béranger.*)

LES MYRMIDONS

Note LXXXIV. — *Au titre.* — La petitesse morale des hommes qui nous gouvernaient inspira cette chanson, où Béranger se plut à confondre les soldats d'Achille avec les Myrmidons d'une ancienne fable qui a fait de ce nom un terme de mépris. Il faut remarquer qu'à l'époque où furent faits ces couplets un grand nombre de serviteurs inaperçus de l'Empire s'étaient élevés aux plus hautes dignités de la Restauration. Ils avaient en effet l'air de se venger des dédains mérités du maître qu'ils avaient servi d'abord et dont ils avaient été les premiers à insulter la chute et les malheurs.

Le *Mironton mirontaine* de Marlborough n'est autre que Wellington, à qui on avait donné l'épée de Napoléon.

On nous écoute au congrès.

Ce vers rappelle la menace si souvent faite, en termes plus ou moins déguisés, par les ministres de Louis XVIII. Le congrès d'Aix-la-Chapelle venait d'avoir la plus fâcheuse influence sur notre armée, que le maréchal Gouvion-Saint-Cyr avait voulu réorganiser, ce qui lui fit perdre le ministère.

Il n'est pas nécessaire de dire que le dernier couplet de cette chanson est une allusion au jeune Napoléon *, qui fut, *est et sera longtemps peut-être* **, un épouvantail pour les Bourbons et leurs ministres. (*Note de Béranger.*)

HALTE-LA !

Note LXXXV. — *Au sous-titre.* — Cette chanson de fête eut un grand succès, grâce au ridicule du système qu'elle attaque. L'interprétation en matière de presse fut propagée chez nous par Bellart, Marchangy, Jacquinot de Pampelune, Hua et Vatimesnil. Celui-ci, plus jeune que les autres, fut d'abord un ardent promoteur de ce moyen facile de condamnation. Aujourd'hui (1850), il a quitté les rangs des oppresseurs de la pensée, et il est à espérer qu'il n'y rentrera jamais. Sa conduite au ministère semble en être la preuve. Avec un parquet qui prenait plaisir à torturer tous les mots et des jurés choisis par le préfet, il était impossible qu'un auteur accusé ne succombât pas toujours. Cependant cela ne suffit point encore au pouvoir, et l'on vint à enlever au jury le jugement des délits de la presse. (*Note de Béranger.*)

L'ENFANT DE BONNE MAISON

Note LXXXVI. — *Au sous-titre.* — On assure que l'École des Chartes peut avoir une grande utilité, que ses recherches rendront des services à l'histoire. Jusqu'à présent il n'y a point encore paru, et il a pu être permis de penser qu'il y avait mieux à faire en fait d'histoire qu'à fouiller dans nos vieilles archives, toujours si incomplètes pour ce qui a trait aux droits du peuple. (*Note de Béranger.*)

Au temps où Béranger a écrit cette note, l'épigramme était en effet permise, et on pouvait croire que l'étude des archives du moyen âge ne se serait pas dirigée dans un sens favorable à l'esprit de la Révolution française. L'École des Chartes a heureusement servi à autre chose qu'à retrouver les parchemins de la féodalité : elle s'est appliquée et elle s'appliquera de plus en plus à rechercher la trace des vieilles mœurs et à reconstruire, pierre à pierre, l'édifice historique du passé de nos pères. Les dispendieuses, mais intéressantes études entreprises pour recueillir les matériaux de l'histoire du tiers état, ont permis à l'un des maîtres de l'art moderne, M. Augustin Thierry, de regrettable mémoire, de raconter précisément l'origine des droits de la nation, que Béranger craignait de voir négligés. (*Note de l'Éditeur.*)

* Le duc de Reichstadt.

** Ceci est écrit, il faut se le rappeler, entre 1826 et 1830.

LES ÉTOILES QUI FILENT

Note LXXXVII. — *Au titre.* — Le désir de voir naître une poésie toute populaire, c'est-à-dire puisée dans les idées et les sentiments du peuple, a toujours préoccupé Béranger. Il a toujours cru que, plus la civilisation faisait de progrès, plus la poésie se réfugiait dans les classes inférieures. C'est pourquoi il travailla longtemps au genre pastoral, où il espérait pouvoir être vrai sans bassesse, et simple au moins, s'il ne pouvait être naïf.

Les *Étoiles qui filent*, cette croyance populaire, étaient un sujet qu'il s'était promis de traiter en idylle. La chanson ayant fini par l'emporter dans son esprit sur tous les autres genres dont il s'était occupé, il chanta les étoiles, et ce ne fut pas le seul sujet d'idylle qu'il fit servir ainsi au succès de sa muse nouvelle. (*Note de Béranger.*)

L'ENRHUMÉ

Note LXXXVIII. — *Au sous-titre.* — Voici encore un vaudeville dans l'ancien genre. Celui-ci n'eut de succès qu'au tribunal et par une circonstance assez singulière.

L'auteur avait mis à l'avant-dernier couplet :

Mais la Charte encor nous défend.
Du roi c'est l'immortel enfant ;
Il l'aime, on le présume.
Oui, mais papa, gardant la dot,
Traite sa fille comme Loth.

L'imprimeur fut effrayé par ces deux méchants vers, auxquels Béranger tenait peu, et demanda qu'on les laissât en blanc. Contre son habitude, l'auteur s'empressa d'y consentir, voyant bien quel parti la malice publique tirerait de cette lacune. Il ne s'était point trompé, et ces *blancs* furent matière à la plus vive accusation de la part de Marchangy. Rien de plus plaisant et en même temps de plus odieux que de l'entendre accuser le silence de l'auteur à propos de ces deux lignes de points. Dupin tira un excellent parti de ce passage du réquisitoire.

Béranger n'eut jamais envie de rétablir les deux vers, tant ils lui semblaient au-dessous de l'idée que le public s'en était faite.

Les deux ministres nommés dans le cinquième couplet sont MM. Siméon et Pasquier. (*Note de Béranger.*)

Quelques personnes, dans le silence de l'auteur, avait suppléé ainsi aux vers manquants :

Que dis-je? moi j'en suis certain;
Mais les ultras n'en croiront rien.

(*Note de l'Éditeur.*)

LA FARIDONDAINE

Note LXXXIX. — *Au sous-titre.* — Le préfet de police Anglès et

tous ses successeurs ont déclaré la guerre aux réunions chantantes. Celles qu'on nomme *goguettes*, presque uniquement composées d'hommes d'industrie et de commerce, et même d'un grand nombre d'ouvriers, sont surtout l'objet des craintes de ces magistrats. Le patriotisme anime ces réunions, mais il n'en est pas le seul esprit. On serait étonné de la quantité de jolis couplets, même de chansons piquantes et correctement tournées, qui, chaque année, sortent de ces réunions, qui, presque toutes, ont lieu au cabaret ou dans les guinguettes aux portes de Paris. Béranger a dû en grande partie la vogue dont il a joui à l'espèce de culte que ces sociétés professaient pour lui. Il devait donc prendre parti en leur faveur quand parut l'ordonnance de M. Anglès. Rien de plus ridicule que cette ordonnance, qui mit le trouble dans ces joyeuses réunions. Les oiseaux, d'abord effarouchés, revinrent bientôt à leurs habitudes, et, à force de ruses innocentes, éludèrent les dispositions vexatoires et firent résonner de nouveaux chants.

Troisième couplet :

A Sa Grâce il fait peine.

Allusion à Wellington.

Quatrième couplet :

Que dirait de mieux Marchangy ?

Cet avocat général fut, sans contredit, le plus infatigable interprétateur. Il employait à ce métier tout ce qu'il pouvait avoir d'esprit. Toutefois ce qu'il faut surtout lui reprocher, c'est sa conduite dans l'affaire des quatre malheureux sergents de la Rochelle, dont le plus âgé avait vingt-six ans. (*Note de Béranger.*)

MA LAMPE

NOTE XC. — *Au sous-titre.* — Béranger connaissait fort peu madame Dufrénoy lorsqu'il fit cette chanson pour la remercier de l'envoi de ses poésies. Cette dame lui en prouva sa reconnaissance en célébrant sa première captivité. Il lui savait surtout gré d'être restée femme dans des vers dont la sincérité n'est certes pas le seul mérite. Pourtant il reconnaissait qu'ils auraient besoin de plus de travail; mais c'est ce dont les femmes poëtes ne sont presque jamais capables. Un peu plus de travail est peut-être tout ce qui manque aussi aux vers de madame Tastu, qui jouit maintenant d'une réputation si méritée et pour le moins égale à celle que madame Dufrénoy eut de son temps. Mademoiselle Delphine Gay * fait mieux le vers que ces deux dames; mais il lui manque d'autres qualités qui semblent être leur partage. C'est au moins le jugement qu'en portent plusieurs personnes et qu'en portait

* Madame Émile de Girardin.

Béranger lui-même. Du reste, il ne croyait pas les femmes propres aux soins mécaniques de la versification, qui, selon lui, étaient un grand élément de la durée du succès. Il disait toujours : « Malheur à qui n'est pas bon ouvrier! Mais aussi malheur à qui n'est que cela ! » (*Note de Béranger.*)

LE BON DIEU

Note XCI. — *Au titre.* — « Est-ce ainsi que Platon parlait de Dieu? » s'écria, à propos de cette chanson, Marchangy dans son réquisitoire. Non, certes; mais Aristophane ne parlait pas des dieux comme Platon. Béranger, dont la croyance en l'Auteur de la nature ne put jamais être mise en doute, puisqu'elle est attestée par une continuelle inspiration qui perce dans ses moindres productions, et par l'espèce de profession de foi qu'il ne cessa de faire à cet égard, Béranger, en faisant la chanson du *Bon Dieu*, n'eut pas l'idée de commettre une impiété, il s'en faut. Il prit, cette fois, Dieu comme nos religions l'ont fait dans la tête du peuple, et non comme lui-même l'avait conçu. C'est cette idole grossière qui lui servit de cadre pour des couplets dont la morale, après tout, est plus en rapport avec l'Évangile que celle de nos jésuites intolérants. Marchangy le savait, mais c'était ce qu'il poursuivait dans la popularité de cette chanson. (*Note de Béranger.*)

LE VIEUX DRAPEAU

Note XCII. — La chanson du *Vieux Drapeau*, dans l'édition de 1821, était précédée des lignes qui suivent :

« Cette chanson n'exprime que le vœu d'un soldat qui désire voir la Charte constitutionnellement placée sous la sauvegarde du drapeau de Fleurus, de Marengo et d'Austerlitz. Le même vœu a été exprimé à la tribune par plusieurs députés, et, entre autres, par M. le général Foy, dans une improvisation aussi noble qu'énergique. (*Note de l'Éditeur.*)

Note XCIII. — *Au premier vers.* — Béranger fut obligé de mettre en tête de sa chanson une note pour l'innocenter, s'il était possible; l'imprimeur, sans cela, ne voulait point l'admettre dans le recueil. Cette note n'empêcha pas Marchangy d'en faire l'objet de ses plus vives attaques. L'auteur courait le risque de deux années d'emprisonnement, si l'avocat général avait gain de cause; mais M. Cottu, juge impartial aussi bien qu'écrivain politique déraisonnable, fit observer à la cour qu'il y avait bien dans le code pénal de la presse *provocation à la révolte, port d'un signe séditieux;* mais non *provocation au port d'un signe séditieux.* Cette subtilité eut du succès, et la chanson reconnue condamnable ne put être une cause de condamnation. Mais une autre loi de la presse fut faite, et l'on y inséra un article relatif à la provocation au port d'un signe séditieux.

Il est utile peut-être de consigner des faits en eux-mêmes si puérils : ils font apprécier une époque.

Béranger n'oublia jamais l'obligation qu'il avait à Cottu, avec qui il était lié depuis longtemps et dont il estimait les qualités personnelles, en dépit des exagérations politiques de ce magistrat.

Comme la plupart des chansons de Béranger, la chanson du *Vieux Drapeau* avait couru avant qu'il la fît imprimer. D'autres prirent même le soin de la faire courir avant lui, et un grand nombre d'exemplaires furent jetés dans les casernes. Le ministère s'en effraya. Un conseiller d'État attaché à l'Université fut chargé de sermonner l'auteur, qui répéta, cette fois encore, qu'on pouvait lui ôter son emploi; mais c'est ce qu'on ne voulait pas faire, croyant toujours que la crainte de perdre son unique moyen d'existence l'empêcherait de donner une édition complète de ses chansons. Il en est peu qui aient eu un succès aussi général que le *Vieux Drapeau*. (*Note de Béranger.*)

LA MARQUISE DE PRETINTAILLE

Note XCIV. — *Au titre.* — Après avoir attaqué les anciens marquis par la chanson du *Marquis de Carabas*, il y avait justice à se jouer des anciennes marquises. La politique n'est pas le seul côté faible de ces dames : elles offrent d'ailleurs une pâture à la satire, et le type de la marquise de Pretintaille n'est pas tout d'invention. Dans le dernier couplet, l'auteur fait allusion à la fameuse *note secrète*, ouvrage d'un comité ultra-congréganiste qui sollicitait auprès des cours étrangères la rentrée en France des soldats de la Sainte Alliance des rois.

A voir Béranger s'en prendre si souvent à la noblesse, quelques personnes de cette caste ont supposé qu'il avait le regret de n'être pas *né*, comme disent ces messieurs et ces dames. Jamais accusation ne fut moins fondée. Notre auteur n'a jamais connu que l'ambition littéraire, encore d'une manière fort modérée. Jamais supériorité sociale n'a pu le choquer personnellement; on peut même ajouter qu'il n'eut jamais à en souffrir; mais il regardait les priviléges de naissance comme une contradiction avec les principes de notre Révolution et comme un obstacle au bonheur de son pays. De là vient la guerre qu'il a cru devoir leur faire, guerre bien justifiée par la conduite de presque tous les hommes de caste. Béranger a vécu dans un temps où il était si facile de se faire passer pour noble, que, s'il eût eu cette fantaisie, il eût pu la satisfaire, surtout à l'aide de la particule qui accompagne son nom. Loin de là, il sympathisait, par des sentiments de justice et d'humanité, avec les classes inférieures, et il s'est toujours fait un plaisir de rappeler qu'il était né dans cette foule populaire, au progrès et à la consolation de laquelle il a consacré presque toutes ses inspirations. (*Note de Béranger.*)

LE TREMBLEUR

NOTE XCV. — *Au sous-titre.* — Il serait superflu de rappeler que la plus solide amitié existait entre M. Dupont (de l'Eure) et Béranger. Ce dernier s'en montra toujours glorieux. Les vertus du député sont trop populaires pour qu'il soit non plus besoin d'en faire l'éloge ici. Près de trente ans de magistrature les ont mises en évidence, et la carrière politique a achevé de les illustrer. Une seule épreuve a manqué à ces vertus : les hauts emplois publics; mais on peut assurer que, si elles y avaient été soumises*, elles seraient sorties intactes d'une épreuve si périlleuse pour tant d'autres hommes.

Quand cette chanson fut faite, Béranger était encore dans les bureaux de l'Université. M. Pasquier, nommé dans le dernier couplet, avait, comme garde des sceaux, signé la destitution de Dupont de la place de président à la cour royale de Rouen, et sans que celui-ci pût obtenir la pension due à ses longs services. Lisot, nommé aussi dans ce couplet, était un député constamment ministériel que le pouvoir employait pour lutter contre l'influence que Dupont exerce dans son pays par la juste idée qu'on y a de l'indépendance de son caractère et par sa belle réputation, que la Normandie entière regarde comme sa propriété. (*Note de Béranger.*)

LA MORT DU ROI CHRISTOPHE

NOTE XCVI. — *A la date.* — Christophe, empereur et roi d'Haïti, mourut en 1820, à la suite d'une révolution militaire. La Sainte Alliance avait mis les congrès à la mode. L'Espagne et Naples avaient déclaré leur indépendance, et l'on pensait déjà, dans les cabinets, à châtier leur témérité révolutionnaire. Le troisième couplet est une allusion aux formes mystiques données aux protocoles des princes-unis; ce couplet fut le seul de la chanson que Marchangy signala aux jurés. (*Note de Béranger.*)

LOUIS XI

NOTE XCVII. — *Au dernier vers.* — Nous avons déjà dit que plusieurs sujets que Béranger avait eu d'abord l'idée de traiter dans le genre de l'idylle étaient devenus plus tard des sujets de chansons. Voilà un de ces sujets. Peut-être a-t-il gagné beaucoup à ce changement. Le refrain sort là du cadre même, et le chant ne peut qu'ajouter à l'effet que le poëte a voulu produire : aussi a-t-il toujours regardé cette chanson comme une de ses meilleures.

Ceux qui, dans le temps, y ont cherché une allusion à Louis XVIII

* Écrit avant 1830.

sont tombés dans une erreur qu'on a bien souvent renouvelée à l'égard des productions de notre auteur. C'est un inconvénient auquel sont exposés les satiriques. On leur suppose souvent des intentions qu'ils n'ont pas, et le public, sur ce point, n'est pas plus raisonnable que MM. les avocats généraux et les procureurs du roi. (*Note de Béranger.*)

LES ADIEUX A LA GLOIRE

Note XCVIII. — *A la date.* — Le fond de misanthropie qu'on peut remarquer dans cette chanson est justifié par l'apathie nationale qui existait à l'époque où elle fut faite et par les nombreuses défections que l'opposition eut à essuyer de la part d'hommes qui sollicitèrent ou consentirent à recevoir les faveurs de la cour de Louis XVIII. On peut, entre autres, citer le général Rapp, qui fut décoré d'un titre de garde-robe. On conçoit qu'une fois que Béranger eut reconnu que les Bourbons ne pouvaient faire que le malheur de la France, il ait regardé avec une sorte de colère les hommes qui, en se rapprochant d'eux, diminuaient les forces du parti national. (*Note de Béranger.*)

LES DEUX COUSINS

Note XCIX. — *Au titre.* — Le peuple de Paris n'a jamais cru, bien généralement, à la légitimité de la naissance du duc de Bordeaux. Le procès-verbal de l'accouchement de la mère était propre à faire naître des doutes. Bien des personnes placées haut les ont eus. L'enfant du miracle pouvait être l'enfant de la fraude. On peut donc être surpris que Béranger n'ait pas mis à profit ce côté de l'événement qui prêtait si bien à la chanson; mais presque tous ces couplets politiques ont été le fruit de la réflexion. Il avait calculé qu'un jour ou l'autre cette famille serait renversée, et il ne croyait pas que cet enfant pût jamais arriver au trône. Il regardait donc comme utile qu'un rejeton de la race dite légitime existât quelque part, pour que celui qui serait appelé au trône, par suite d'événements probables, fût bien évidemment dans le cas d'usurpation au point de vue légitimiste, ce qui devait être avantageux au principe de la souveraineté populaire, principe que Béranger a toujours professé. C'était surtout dans le cas où la branche d'Orléans arriverait au trône que ce représentant de la légitimité paraissait nécessaire au chansonnier. Voilà ce qui le détermina à ne pas chicaner la naissance miraculeuse du duc de Bordeaux, au risque d'exposer sa chanson à être reçue plus froidement qu'elle ne l'aurait été, faite dans le sens qui eût le plus flatté la malignité publique. Il ne faut pas croire que ce soit la seule fois qu'il ait soumis ses inspirations à un examen aussi approfondi.

Dans le second couplet il est question de l'eau du Jourdain, dont

on prétend que M. de Chateaubriand offrit une fiole pour le baptême du roi de Rome. Le fait n'est peut-être pas exact; mais le trait qui en résulte est trop peu mordant pour qu'on ait cru nécessaire de s'assurer de la vérité historique.

Béranger n'a point cessé d'admirer le talent de l'auteur d'*Atala*, et crut toujours qu'on devait une sorte de respect à l'homme supérieur qui s'égare. Le parti royaliste n'usa jamais d'une pareille réserve : il faut en excepter M. de Chateaubriand, qui donna à cet égard de véritables preuves de supériorité. (*Note de Béranger.*)

LE CINQ MAI

Note C. — *Au titre.* — Jamais la chanson n'avait élevé ses prétentions si haut qu'en osant déplorer la mort du plus grand homme des temps modernes et peut-être des temps anciens, de celui qui avait à lui seul gagné autant de batailles qu'Alexandre et César, autant administré que Charlemagne et Louis XIV, et à qui nous devons un code civil, résumé de notre nouvelle position sociale, dont le bienfait compense à lui seul les maux que les ennemis de Napoléon ont prétendu qu'il avait faits à la France.

L'auteur hésita longtemps s'il tenterait un pareil chant funèbre. Une fois son cadre déterminé, il crut devoir y faire entrer des Espagnols plutôt que tout autre peuple, parce que ceux-ci passaient pour avoir le plus à se plaindre de Napoléon. Il crut donc, en les faisant participer à la douleur de l'exilé français à qui ils ont accordé le passage, exprimer mieux que par tout autre moyen combien les traitements odieux que ce grand homme avait eu à essuyer l'avaient rendu l'objet de l'intérêt des peuples mêmes qu'il passait pour avoir le plus opprimés.

On remarquera sans doute que le refrain est ici presque complétement isolé du couplet. Il ne s'y rattache que par opposition, puisque Napoléon ajoutait à ses malheurs déjà si longs celui de mourir loin de sa patrie et du fils qui devait avoir ses dernières pensées et qui aurait dû lui fermer les yeux. Ce refrain, ainsi détaché, est une imitation de la manière antique. Le chansonnier, qui ne savait pas plus de grec que de latin, avait cependant pour les ouvrages de la langue grecque une admiration si vive *, qu'elle résista toujours au dégoût que devaient lui causer la plupart de nos traductions. (*Note de Béranger.*)

PRÉFACE

Note CI.—*Au vers*

Allez, enfants, nés sous un autre règne.

Béranger voulait annoter toutes ses chansons, comme il l'avait

* Voy. *Ma Biographie*. (Édition in-8, p. 77.)

fait pour le recueil de 1821. Il a seulement laissé deux notes placées au dernier feuillet du tome II de l'édition de 1821; elles se rapportent au troisième volume, qu'il publia en 1825 (*Chansons nouvelles*, in-18, imprimerie de Plassan), et qu'il avait fait précéder d'une chanson-préface. (*Note de l'Éditeur.*)

Ce volume n'eut point le sort des précédents ni de celui qui l'a suivi : on ne poursuivit point l'auteur. Il est vrai que ses libraires lui firent tant de chicanes sur les chansons dont il le composa, que, malgré son opiniâtreté, il fut obligé de céder quelquefois à leurs craintes et à leurs prières. Béranger a toujours soupçonné que l'un d'eux communiqua le manuscrit à la police. Il avait d'ailleurs prévu que M. de Villèle, tout-puissant alors, ne se soucierait pas de donner par un procès du relief à la publication. C'était au commencement du règne de Charles X, à qui on voulait faire une espèce de popularité : un procès fait à des chansons eût été une grosse maladresse. On prit donc ses mesures d'avance, et grand nombre de suppressions furent demandées par le libraire en question. Il en est une, entre autres, qui fut l'objet d'une longue négociation ; il s'agissait de faire disparaître le couplet d'envoi à Manuel qui termine la chanson des *Esclaves gaulois*. L'auteur fut inflexible, et le couplet resta.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que, Béranger ayant refusé de retrancher plusieurs vers dans différentes autres chansons, il fut obligé de se déclarer éditeur du volume, et que c'est à ce titre que le dépôt en fut fait sous son nom à la direction de la librairie.

Le libraire et l'imprimeur, de leur autorité privée, n'en firent pas moins disparaître cinq ou six vers dans une moitié de l'édition; il en résulta saisie d'exemplaires et procès pour vice de forme, procès qui eût dû être fait à l'auteur, éditeur déclaré : mais le parti était pris, cette fois, de ne pas le tourmenter, et il ne fut question que de l'imprimeur en première instance et en appel, tandis que c'était l'éditeur qui, dans les règles, eût dû être mis en cause. Certes, si le ministre tout-puissant n'eût pas donné le mot d'ordre, l'affaire ne se fût point passée ainsi; mais M. de Villèle n'avait point besoin, pour faire valoir son royalisme, de tracasser un pauvre auteur. Béranger l'avait prévu, et, comme il avait habitude de proportionner son attaque au danger qui en pouvait résulter, cette prévision ne contribua pas peu à le rendre plus facile aux exigences de ses libraires, pour les passages de ce volume où il ne vit pas une nécessité de résister aux craintes dont ils étaient obsédés. Au reste, ces corrections furent en très-petit nombre, et le volume, tel qu'il parut, suffit bien pour prouver que la prison n'avait pas éteint dans le chansonnier les sentiments qui lui avaient mérité l'honneur d'une condamnation. Aussi les journaux *ultra* ne manquèrent-ils point de le dénoncer de nouveau à l'animadversion du parquet et des juges; mais, mal-

gré les plaintes des royalistes, le libraire seul eut un peu à souffrir du zèle de MM. les magistrats. (*Note de Béranger.*)

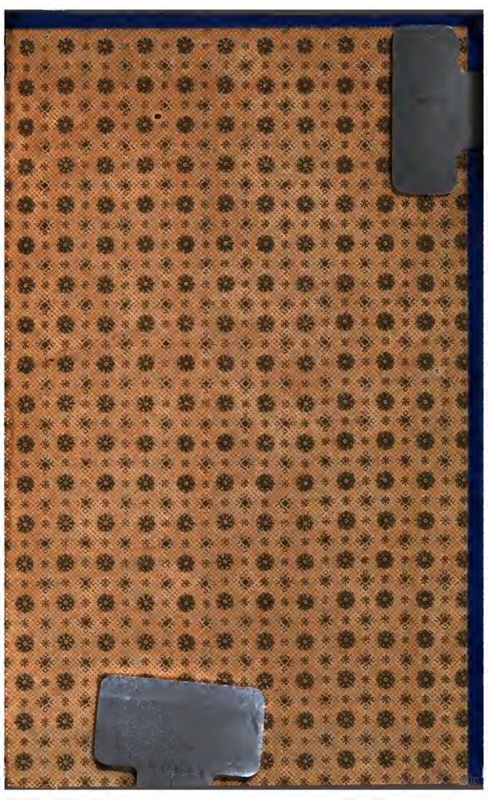
Note CII. — Au commencement du règne de Charles X, bon nombre de généraux de l'ancienne armée et quantité de libéraux de tribune et de journaux se persuadèrent ou voulurent persuader à la nation que l'époque était arrivée d'un rapprochement entre elle et le trône légitime. Béranger ne tomba pas dans cette erreur ; mais il voulut la constater dans cette *Préface*. Au quatrième couplet, il indique ce qu'on devait redouter le plus, c'est-à-dire le jésuitisme. Par le dernier couplet, on peut juger qu'il n'était pas complétement rassuré sur les bonnes intentions de l'autorité à son égard. Au reste, cette préface était propre à détourner les coups qui pouvaient le menacer. (*Note de Béranger.*)

FIN DES NOTES DE BÉRANGER

TABLE DES MATIÈRES








BIBLIOTECA